TRAITÉ DE LA PESTE.

OU CONJECTURES PHYSIQUES SUR SA NATURE ET SES CAUSES.

Par M. GAVET DE RUMILLY, *Docteur en Medecine de l'Université d'Avignon.*



A LYON,
Chez les Freres BRUYSET, ruë Merciere au Soleil.

M. DCCXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

ETAT

Des Matieres curieuses qui sont expliquées dans ce Traité, & qui n'ont pû trouver place dans le titre.

POurquoi la Peste suit ordinairement la famine : suivant l'ancien & commun proverbe, *Post famem Pestis* ; pourquoi elle suit quelquefois les tremblemens & les entre-ouvertures de la terre ?

Que dans la Peste il y a cinq états differens de la masse du sang repondans aux cinq classes de malades distinguées dans la Relation de la Peste de Marseille, & au delà desquels on ne sçauroit en trouver une sixiéme.

S'il ne seroit pas mieux de laisser les pestiferez dans leur maisons, & de les y traiter que de les porter dans les Hôpitaux.

Si on ne pourroit point sans perir, se dispenser de faire faire quarantaine à ceux qui sortent d'un païs suspect pour entrer dans un autre.

Si on ne risque pas plus de voir entrer la Peste dans un païs en interdisant le commerce, qu'en le laissant libre.

Pourquoi l'intemperance, la crainte & la tristesse sont de si grandes dispositions à la Peste.

Et pourquoi au contraire la sobrieté, l'assurance & la joye en sont les trois plus assurez preservatifs.

TRAITÉ DE LA PESTE,

Ou Conjectures Physiques sur sa nature & ses causes.

Où l'Auteur après avoir concilié les diverses opinions des plus celebres Medecins, tant anciens que modernes, qui ont traité cette matiere, propose un nouveau systême qu'il en tire, & suivant lequel il explique d'une maniere aisée & naturelle les quatre plus grandes difficultez qu'il y ait sur la Peste.

Qui sont,

1. En quoi consiste la semence de la Peste.

2. Comment elle se communique à tant de gens, ce qui l'a fait appeller Contagieuse, sans se multiplier.

3. Quelle en est la cause commune, sans laquelle il n'y auroit jamais Peste, dont tous les Medecins ont tant disputé sans en avoir pû convenir, & sur laquelle il les met d'accord.

4. Et si cette semence peut demeurer quelque tems oisive dans une personne sans s'y manifester.

D'où il conclud :

Qu'un corps pestiferé ne sçauroit communiquer la Peste à un autre, ny pendant sa maladie ny après sa mort.

A Quoy,

Il ajoûte une methode de combattre la cause comune qui paroît fort negligée, & d'employer plus regulierement les remedes tant preservatifs que curatifs qui ont été les plus estimez de tous tems.



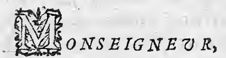
A

SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR,

LE COMTE DE SALES,

Des Lances, & de Strada, Marquis de Vineuf, Chevalier Grand-Croix, Commandeur des Ordres des Saints Maurice & Lazare, Gentil-homme de la Chambre de S. M. Lieutenant Maréchal de ſes Armées, Gouverneur & Lieutenant General de ſes Etats deçà les Monts, &c.



MONSEIGNEVR,

Peu s'en falût que je n'abandonnaſſe le deſſein de travailler à ce Traité, lorſque j'appris que nôtre Auguſte Monar-

que, dont les lumieres ſont ſi penetrantes, & les ſoins ſi étendus ſur tout ce qui peut contribuer au bien & à la conſervation de ſes ſujets, avoit choiſi Vôtre Excellence pour Gouverneur de ſes Etats de deça les Monts, & que ce Roy ſi ſage, ſi juſte & ſi prevoyant avoit fait ce choix, autant par un effet de l'amour ſingulier qu'il a pour ces peuples, qu'il ſçavoit être très-effrayeZ des progreZ que faiſoit la Peſte dans leur voiſinage, que par la parfaite confiance que les ſervices importans que vous lui avez rendus, l'éclat & l'ancienneté de vôtre Nobleſſe, la ſuperiorité de vôtre genie, la ſublimité de vos lumieres, & cette profonde capacité que vous avez fait paroître dans tous les glorieux emplois, tant civils que militaires dont il a recompenſé les marques ſucceſſives que vous lui avez donnez coup ſur coup des talens merveilleux que vous avieZ à les exercer, & dont Vôtre Excellence a rempli les premiers avec tant de ſageſſe & d'équité, les ſeconds avec tant de valeur & de prudence, & les

uns & les autres avec un ſi noble éclat ; autant, dis-je, que par cette confiance que toutes ces grandes qualitez raſſemblées vous ont meritée auprès de ce grand Roy qui vous l'a accordée ſi entiére, qu'il vous a donné plus d'autorité que n'en a jamais eu aucun de ceux qui ont precedé Vôtre Excellence dans ce glorieux employ.

Et la raiſon, MONSEIGNEUR, qui faillit à me faire quitter mon entrepriſe, fût la reflexion que je fis que dès que Vôtre Excellenee ſeroit arrivée en ce païs, pour le bien duquel j'avois principalement en vûë de faire cet Ouvrage, il lui ſeroit abſolument inutile ; parce que tous les Medecins ayant convenu de tous tems que l'aſſurance & la joye ſont deux des plus aßurez preſervatifs de la Peſte, je crûs qu'il y auroit lieu de penſer, que des peuples, qui auroient le bonheur de ſe voir ſous les ordres d'un Gouverneur que la Val-d'Aoſte regrettera éternellement, & qui a toûjours fait, par un ſage mélange de cle-

mence & de justice, la felicité de tous ceux qu'il a commandez, se trouvant munis de ces deux antidotes dès le moment de son arrivée, ne sçauroient être attaquez d'une maladie à laquelle la crainte & la tristesse donne de si grandes dispositions.

Ce n'est donc plus, MONSEIGNEUR, pour ce païs, puisque vous y êtes, mais seulement pour les païs étrangers, que j'ay fait ce petit Ouvrage, que Vôtre Excellence m'a bien voulu accorder si gracieusement la permission de lui dedier, de laquelle je prends la liberté de profiter, afin de lui marquer la part que j'ai prise à l'assûrance generale, & à la joye publique que son arrivée a répanduës dans tout ce païs, aussi bien que le très-profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être.

MONSEIGNEUR,

De Vôtre Excellence,

Le très-humble & très-obéïssant serviteur GAVET.



PREFACE
A MESSIEURS LES MEDECINS.

MESSIEURS,

La Peste qui vient de faire, & qui fait encore tant de ravages dans une Province, dont celle cy-n'eſt pas fort éloignée, m'ayant engagé, pour n'être pas pris au dépourvû, au cas qu'elle paſsât en ce païs, à m'attacher avec application à connoître la nature,& les cauſes d'une maladie ſi peu connuë, & ſi extraordinaire; la penſée que j'ay eûë,que ſervir des peſtiferez ſans s'être fait un ſyſtême de la Peſte, c'étoit joüer à un jeu de hazard, qui étant defendu dans les États bien policez, lorſqu'on joüe des ſommes conſiderables, le doit bien être à plus forte raiſon lorſqu'on joüe, non pas ſon propre bien, ni une groſſe ſomme, mais la vie des hommes qui eſt quelque choſe

de plus precieux que tous les biens de la fortune. Cette pensée, dis-je, m'a obligé de m'en faire un pour mon propre usage en cas de besoin. Mais la quantité d'Auteurs qu'il m'a falû lire pour y réussir, m'ayant porté beaucoup plus loin que je ne pensois, & leur lecture m'ayant donné des idées ausquelles je n'ay pû me refuser, & sur lesquelles j'ay formé des conjectures si nouvelles, que je ne me suis pas crû capable d'en juger seul; j'ay pensé, Messieurs, que je devois les soûmettre à vos lumiéres, & à vôtre jugement, aprés vous avoir declaré, que j'ay tiré l'idée des atomes mineraux, qui me paroissent être les veritables semences de la Peste, du Traité qu'en a fait l'illustre Monsieur de la Font, Professeur de l'Université d'Avignon, qui a crû qu'il n'y avoit que les mineraux seuls qui fussent capables de fournir ces semences : d'où il a été porté à penser qu'elles n'étoient autre que des particules arsenicales, en quoy j'ay abandonné son sentiment : & que j'ay pris la pensée de l'union qui s'en fait, à mon avis, avec les sels prédominans, & exaltez du temperament de chaque personne, dans les sçavans principes de l'illustre Monsieur Chirac, mon très-honoré Professeur, & maître. Ainsi, Messieurs, ayant trouvé, dans ces deux illustres Professeurs,

le secret avec lequel la nature fait l'union des atomes mineraux avec les sels prédominans, & exaltez du temperament d'un chacun, lesquels par ce fatal assemblage forment le funeste corrosif qui me paroît être la cause de la Peste, j'ay tiré, de sa nature, & de sa composition, des conjectures de la maniere dont il pouvoit produire la Peste, & tuer tant de gens.

S'il y a, Messieurs, quelque chose de bon dans l'ouvrage que je soûmets à vos lumieres, attribuez-en, s'il vous plaît, la gloire à qui elle est deuë; c'est-à-dire, à ce sçavant, & celebre Professeur de Montpellier, que sa profonde érudition, sa connoissance parfaite de toutes les parties de la Medecine, son esprit superieur, & son rare merite ont élevé au glorieux employ de premier Medecin de la Personne de S. A. R. le Duc d'Orleans, Regent de France; & dites-vous, je vous prie, en ce cas, chacun, à vous-même, que n'auroit pas fait le Maître? si ses importantes occupations, & sa vigilance continuelle, à rechercher tout ce qui peut contribuer à la conservation de ce grand Prince, dont il a si justement merité toute la confiance, luy avoient pû laisser le loisir de traiter cette matiére; puisque le disciple, sur les seuls principes de ce sçavant Homme, a formé un

Système si juste, s'il vous paroit tel ; ou du moins si vraysemblable, si vous en jugez ainsi.

Et si vous ne trouvez rien en cet Ouvrage qui merite vôtre approbation, si toutes les idées vous en paroissent fausses, & les conjectures mal fondées, & que vous ayez des objections à me faire qui m'en fassent connoître l'illusion, & qui renversent mon Système ; dites, s'il vous plait, Messieurs, que c'est l'unique faute du disciple qui n'a pas sçû profiter des leçons d'un si sçavant Maître, à qui je suis ravi de trouver icy une occasion de donner une marque publique de la reconnoissance respectueuse que je conserveray toute ma vie des obligations infinies que je luy ay.

Enfin, Messieurs, toute la grace que je vous demande avec le plus profond respect, est d'examiner ce petit Ouvrage sans prevention, & de penser, après l'avoir lû, comme je pense de la Peste ; ou de me reduire, en renversant mon Système, à en penser comme vous.

Je ne parle icy ny aux Medecins timides que le seul nom de la Peste effraye, & fait cacher dans leurs maisons, où elle les trouve quelquefois plûtôt que ceux qui s'employent genereusement à servir les pestiferez ; ny à ceux qui pratiquent la Mede-

cine ſans principes, par routine, & en bons, & vieux Apoticaires, ny à ceux qui ſont ſi prevenûs en faveur des ſentimens de l'antiquité, que le ſeul titre de ce Traité les aura déja effarouchez.

La timidité des premiers, quoyque d'ailleurs très habiles à traiter toutes les autres maladies; le peu de lumieres que les ſeconds ont dans la ſpeculation de la Medecine, bien que d'ailleurs ils ne ſoyent pas moins recommandables par leur grande experience, & la prevention, ou la modeſtie outrée des derniers, qui n'oſent pas jetter les yeux ſur la verité de ſi loin qu'ils peuvent appercevoir qu'elle eſt toute nuë, les rendent également incapables de juger ſainement de mes conjectures; tellement que je les recuſe tous également pour mes juges, en proteſtant neanmoins que ma recuſation ne diminuë en rien le reſpect que j'ay pour les uns, & pour les autres.

Je ne m'addreſſe donc qu'à ces ſçavans hommes, qui étant exemts de tous prejugez, bien loin de refuſer de voir la verité toute nuë, luy ôtent le moindre voile qui pourroit en couvrir quelque partie, qui l'embraſſent, & qui ne la perdent plus de veuë, dès qu'ils l'ont une fois découverte; qui exercent la Medecine en maîtres, qui ne font jamais rien qui ne ſoit fondé ſur

les principes de l'art, lesquels, bien qu'ils soient quelquefois fautifs, trompent neanmoins rarement ceux qui les possedent à fond.

C'est donc à vous seuls, Messieurs, que j'addresse cette Preface, & ma très humble priere. La matiere que je traite est des plus importantes, la maniere dont la Peste traite la Provence, est des plus cruelles; le danger de la voir étendre dans vos Provinces est des plus ménacans; la necessité, que chacun de vous se fasse un Systême tout prêt à suivre, si elle se glissoit dans vos païs, est des plus indispensable; ainsi, Messieurs, ajoûtez, s'il vous plaît, à celuy que j'ay l'honneur de vous presenter, ce qui vous y paroîtra manquer; retranchez-en ce que vous y trouverez de superflû, reformez-y ce qui ne sera pas conforme aux principes de l'art, à vos sublimes connoissances, & à l'experience que j'ay toûjours regardée comme la maitresse de toutes choses, & à laquelle je me suis particulierement étudié à conformer mon systême.

En un mot, Messieurs, d'un mauvais ou mediocre ouvrage, faites en un bon, il ne tiendra qu'à vous, s'il vous plait de vous en donner la peine. Je vous l'abandonne.

LETTRE CIRCULAIRE

Ecrite par l'Auteur à toutes les Facultez de Medecine de France, en leur envoyant à chacune un Exemplaire de ce Traité.

MESSIEURS,

Comme je n'ai eû pour but, en mettant au jour ce Traité de la Peste, duquel je me donne l'honneur de vous presenter un exemplaire, que le bien public, & le bonheur de pouvoir découvrir à nud la verité par le moyen du jugement que je prie tous les Sçavans d'en vouloir bien porter, je prends la liberté, Messieurs, de vous reïterer par cette lettre la priere que je vous ai faite dans ma Preface en même tems qu'à tous les Medecins, vous declarant qu'elle s'addresse specialement à vous, comme aux juges les plus competens, & les plus éclairez sur la matiere qu'il s'agit de discuter.

Il me semble, Messieurs, qu'il est de la derniere importance de détruire dans le monde le faux, & funeste prejugé qui y a été jusqu'icy generalement répandu, que la Peste est un venin contagieux par luy-même, & qu'on ne sçauroit servir, toucher, ou seulement approcher un pestiferé sans prendre l.

é

même mal par la communication des corpuscules veneneux qui s'exhalent de son corps.

Pour peu, Messieurs que vous daigniez renforcer, ou seulement soutenir les raisons par lesquelles je me flatte d'avoir prouvé le contraire dans ce Traité, j'espere que nous viendrons à bout de cette importante entreprise, & d'autant plus facilement que toutes ces raisons se trouvent déja considerablement fortifiées par les experiences, & les sçavantes reflexions qu'ont faites à Marseille, & à Aix Messieurs les Chancelier, & Medecins de Montpelier qui y sont allez pour les secourir.

Ne me refusez pas, Messieurs, le secours de vos lumieres dans un cas si interessant, & qui peut nous affecter tous également. Aidez moy, je vous prie, à discuter à fond, une fois pour toutes, les questions importantes que je traite dans cet Ouvrage, mais sur tout aidez-moy à convaincre toute la terre que les semences de la Peste ne sont point veneneuses essentiellement, & par elles-mêmes, [de quelle nature que veüillent les supposer ceux à qui celles que je propose pourroient ne pas agréer,] parce que, si elles l'estoient, elles traiteroient également toutes les personnes en qui il en entreroit, comme font constamment tous les venins à l'égard de toutes celles qui en prénent, ce qui est contraire à l'experience.

Cette conviction, Messieurs, si nous avons le bonheur d'en venir à bout, me paroît être le plus seur moyen de conserver entre les hommes, dans la plus furieuse Peste, le bon naturel, l'amour conjugal, l'amitié fraternelle, & la charité chrêtienne, que les plus proches parens, & les plus intimes amis bannissent ordinairement de parmi eux en ce tems-là, ce qui me paroît être un des plus grands malheurs qui accompagnent cette épouvantable maladie.

Cette même conviction, Messieurs, ne me semble pas moins propre à engager tous les hommes à ne pas fuir les pestiferez avec tant de soin, que tout ce qui peut contribuer à produire en eux-mêmes cette cause interieure, qui seule est capable de procurer aux semences de la Peste le venin qu'elles n'ont point en y entrant, qu'elles y contractent, dès qu'elles y sont, en s'unissant avec elle, & qu'elles n'auroient jamais sans cette fatale union; quelle que veüillent de même supposer cette cause, tous ceux qui desagréeront celle que je propose, & qui m'en paroît la plus vrai-semblable.

Aidez-moy encore, Messieurs, à inculquer dans tous les esprits, que puisque les semences de la Peste n'ont point de venin en entrant dans le corps humain, & qu'on ne peut pas douter qu'elles n'en ayent quelque tems après qu'elles y sont entrées, ce venin n'est pas d'el-

les, mais de l'homme même qui le leur communique : & que puisque ce venin ne paroit dans l'homme que dès que l'air ou les alimens se trouvant remplis de ces semences les porte avec eux dans son corps, il ne depend ny de l'homme seul ny de ces semences seules, mais du concours de l'un, & de l'autre qui s'entre-aident à le produire.

Enfin, Monsieurs, aidez-moy, je vous en supplie, à persuader à tout le monde, que si la Peste se communique à tant de gens ou en même tems ou successivement, elle ne le fait ny par aucune multiplication de ses semences qui arrive dans les corps où il en entre, ny par aucune émanation qui s'en fasse des premiers infectez dans les suivans; [car si la chose se faisoit ainsi, la Peste seroit châque fois aussi meurtriére que le deluge universel :] mais qu'elle le fait seulement par la distribution que l'air fait indifferemment de ces semences, dont il est chargé, & qu'il porte aveuglément avec soy par la respiration dans tous les hommes ; ou par celle qu'en font de même les alimens, lorsqu'ils en sont farcis ou chargez, & qui les portent, de même que le premier, à l'aveugle dans le Souverain comme dans les sujets; dans les Grands comme dans les petits ; dans les riches comme dans les pauvres, & enfin dans cette grande quantité, & diversité de gens de toutes conditions, de tous

âges, de tous sexes, & de tous temperamens, qui tombent malades ou en même tems ou peu de tems les uns après les autres, non pas que cela veüille dire qu'ils s'infectent les uns les autres, comme on le croit communément, & sans raison, mais seulement qu'ils s'infectent plus facilement les uns auprès des autres, parce qu'étant assemblez dans un même lieu, où il se rencontre une grande quantité de semences de Peste ou dispersées en l'air dont ce lieu est rempli, ou bien deposées, & arrêtées sur tous les differens corps terrestres qui y sont; toute l'assemblée se trouve également exposée, & comme necessitée d'y en humer une plus grande quantité avec cet air commun qu'elle respire, qu'elle n'en humeroit peut-être en plusieurs autres lieux differens, & separez, dont la plûpart pourroient être remplis d'un air qui se trouveroit beaucoup moins chargé de ces semences, & où cependant on pourroit de même s'infecter dans un autre tems, auquel il le seroit beaucoup plus; ce qui est d'autant plus vrai, que si l'experience nous apprend qu'un grand nombre de personnes tombe malade auprès des pestiferez, elle nous apprend aussi que le nombre de celles qui sont infectées, sans en avoir approché, surpasse de beaucoup le premier; & qu'ainsi, puisque l'on peut également, & à quel-

que petite difference près, s'infecter loin comme près des pestiferez, il est beaucoup plus avantageux, & plus consolant de s'entresecourir mutuellement dans la Peste tout comme dans les fiévres malignes, en prenant quelques precautions contre l'air chargé des semences de la Peste, & sur tout contre l'amas de la cause interieure, sans laquelle elles ne peuvent point nuire, que de se fuir l'un & l'autre, & de mourir separément, & le plus souvent faute de s'être rendu des soins, & des services reciproques à l'aide desquels on se seroit peut-être sauvé.

S'il vous plaît, Messieurs, de me prêter le secours que je vous demande, ne tardez pas, je vous prie, car le tems presse, l'hyver, qui commence, pourra peut-être bien par quelqu'une des raisons que j'en donne dans ce Traité, diminuer, & assoupir la Peste dans les lieux où elle s'est fait sentir jusqu'à present; mais quand même la chose arriveroit ainsi, ne nous flattons point trop legerement, Messieurs, il est à craindre que ces raisons venant à cesser avec l'hyver, cette terrible maladie ne recommence avec le printems.

Et quand même le Seigneur voudroit bien permettre que cet hyver l'étouffât dans tous les endroits, où elle étoit encore à son arrivée, par la raison naturelle que j'en apporte,

& qui me paroît être la seule par laquelle il le peut faire, il ne seroit pas encore tems de se flatter, puisqu'elle peut être étouffée dans tous les lieux où elle a paru, sans que le danger en soit guéres moindre dans tous les païs voisins qui auront toûjours lieu de craindre, jusqu'à ce qu'une longue suspension donne un legitime sujet de se flatter que toutes les semences de la Peste, qui s'étoient exhalées en certaine quantité de la miniere dissoute d'où elles étoient sorties, & qui avoient été enlevées de dessus la surface de la terre, ou par la chaleur du soleil, ou par le souffle des vents, ont été détruites, jusques à la derniere, soit qu'elles l'ayent été au dehors ou au dedans du corps humain.

Ainsi, Messieurs, profitons de cette tréve, supposé que cet hyver nous la procure, afin qu'au cas qu'il plaise au Seigneur d'étendre ses vengeances en permettant que la Peste renaisse avec le printems dans quelqu'un des lieux où elle a déja été, ou qu'elle penetre dans quelqu'un de ceux où elle n'a pas encore parû, l'on y soit tout prêt à la combattre: ou qu'au cas enfin, que [sa divine colere se trouvant appaisée, & satisfaite par le sacrifice de tant de victimes que cette cruelle maladie luy a déja immolées,] elle soit tellement étouffée par l'entiére destruction de toutes ses semences, qu'on n'en entende plus parler; les decisions

qu'il vous plaira de porter sur mon Systême servent à l'avenir d'axiomes, & de loix à nos descendans pour s'en garentir ou guerir par le moyen des Reflexions qu'elles renfermeront.

Je les attends, Messieurs, ces decisions pour en profiter le premier en ce païs, si Dieu vouloit l'affliger de la Peste. Je m'en servirai par provision pour reformer ou pour supprimer entierement mon Systême, si elles le condamnent, ou pour me fortifier de plus en plus dans mes conjectures, si elles ont le bonheur d'avoir vôtre Approbation.

Rien ne sçauroit égaler, Messieurs, l'impatience que j'ay de les recevoir, que le très-profond respect avec lequel j'ay l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Vôtre très-humble & très-obeïssant serviteur G A V E T.

Comme tout ce qui vient de France en ce païs n'y entre point sans être affranchi jusqu'aux frontieres, je prends la liberté, Messieurs, de vous prier de vouloir bien affranchir la réponse, que j'espere que vous me ferez l'honneur de me faire jusqu'au Pont de Beauvoisin, qui est le seul endroit par où je peux avoir le plaisir de la recevoir, à l'adresse de Monsieur Vernai, Directeur des Postes de Savoye à Chambery pour Rumilly.

A Messieurs de la Faculté de Medecine de Paris, & ainsi à toutes les autres.



TRAITÉ DE LA PESTE.

PREMIERE PARTIE.

Où l'on concilie les differentes opinions des plus habiles Medecins, dont on deduit un nouveau Syſtême, duquel on prouve la vray-ſemblance par le raiſonnement.

De toutes les maladies, auſquelles le corps humain eſt ſujet, il n'en eſt point, graces au Ciel, de ſi rare que la Peſte.

Il n'en eſt point auſſi dont la nature, les cauſes, & les remedes ſoient ſi peu connus. Il me ſemble d'entrevoir deux

raisons de cette obscurité, dont la premiére est la rareté de cette maladie; & la seconde, le grand nombre de malades qui tombent en même tems.

Je dis que sa rareté en est la premiére cause, parce que dans le tems que cette terrible maladie regne dans quelque endroit, il ne s'y trouve ordinairement que de deux sortes de Medecins.

Les uns timides, ou peu charitables qui fuïent incessamment, ou qui se renferment dans leurs maisons, pour éviter de prendre un mal, dont ils désesperent, non-seulement de pouvoir guerir les autres, mais encore de se pouvoir guerir eux-mêmes.

Les autres plus courageux, ou plus charitables, qui veulent bien se sacrifier, pour le service du public, ou à Dieu, ou à leur fortune, mettent incessamment la main à l'œuvre, parce qu'ils se trouvent d'abord au milieu des morts & des mourants, & suivent à l'aveugle, les traces & la methode des Medecins qui les ont devancez, & qui ayant eu le bonheur ou de se preserver, ou de se guerir de cette dangereuse maladie, ont laissé à la posterité des relations de ce qu'ils ont fait, & des remedes dont ils se sont servis le moins malheureusement: au lieu de rechercher à

connoître par eux-mêmes, & ſuivant les indications qu'ils pourroient tirer des principes de l'air, la nature du mal qu'ils ont à combattre, & de nouveaux remedes plus propres à le guerir, ou du moins à trouver une methode de ſe ſervir à propos & ſans confuſion de ceux qui ont parû les meilleurs aux Medecins, dont ils ſuivent la pratique, ſans ſe conſulter eux-mêmes ſur ce qu'ils doivent penſer, & ſur ce qu'ils doivent faire.

Dès que le mal a ceſſé, on croit qu'il eſt inutile de s'étudier à en découvrir la nature & les cauſes, parce la plûpart des Medecins de l'endroit où il a regné qui s'en ſont ou preſervez ou gueris, veulent joüir en repos du fruit de leurs travaux, ſe flattant que comme c'eſt une maladie tres-rare, ils ne la reverront jamais.

Et ceux des païs, qui en ont été exempts, ſe perſuadent que puis qu'elle n'y eſt pas venuë, elle n'y viendra jamais, ou du moins, qu'elle n'y viendra que dans un tems où ils ne ſeront plus.

Tellement que les uns & les autres croiroient, preſque également de perdre le tems qu'ils employeroient à une étude dont ils ſe flattent qu'ils n'auront jamais beſoin.

C'eſt ce qui fait qu'à peine s'en ren-

contre-t'il un ou deux en chaque Peste, ou assez charitables ou assez sçavants, pour laisser à la posterité la relation du caractere de la Peste qu'ils ont euë à combattre, & des remedes qu'ils ont employez avec le plus de succès pour le traiter.

Le grand nombre de malades, qui tombent en même tems, me paroît être la seconde raison du peu de connoissance qu'on a de la nature & des causes de cette maladie, aussi bien que des remedes les plus propres pour sa guerison; parce que plus une maladie est violente & aiguë, plus elle demande de soins pour en étudier jusqu'aux petites circonstances dont la moindre suffit quelquefois pour en faire connoître la nature.

Or quel moyen qu'un aussi petit nombre de Medecins, qui se rencontre le plus souvent dans la plûpart des endroits qui sont attaquez de la Peste, puisse rendre chaque jour, à un si grand nombre de malades, autant de soins & de visites qu'ils faudroit, pour observer les divers changements qui y arrivent non seulement dans un jour, mais dans une heure?

Si un Medecin éclairé, zelé, assidu & connoissant parfaitement le temperament d'un malade, avec qui il est trés familier, a besoin de toutes ses lumieres, de tout

ſon zéle, de toutes ſes aſſiduitez & de la connoiſſance parfaite qu'il a du temperament de ſon malade, pour le guerir d'une ſimple fiévre continuë ou maligne, comment pourra faire un trés petit nombre de Medecins employé à ſervir un ſi grand nombre de perſonnes, la plûpart inconnuës, qui ſont attaquées en même tems de la Peſte, qui eſt une maladie bien plus dangereuſe, que la fiévre continuë ou maligne.

Et que deviendont tant de pauvres artiſans, & tant de payſans abandonnez à leur mauvaiſe fortune ſans aucun ſecours, & manquant même trés ſouvent des aliments neceſſaires à la vie.

Il n'eſt perſonne qui ne voye clairement que leur guериſon eſt tres-difficile, pour ne pas dire impoſſible, & que, ſuppoſé que quelques-uns en échapent, ce n'eſt que par un pur effet du hazard, ou d'une bonté ſinguliére de leur temperament.

Tellement qu'à mon avis, les moins malheureux des peſtiferez ſont ceux qui ont auprès d'eux un Medecin ou un Chirurgien qui connoît parfaitement leur temperament, & qui les ſert avec zele & affection.

Ces reflexions, & le danger qu'il y a que cette terrible maladie, qui n'eſt pas

fort loin de nous, passe en ce pays, m'ont determiné à m'appliquer serieusement à la lecture des Auteurs qui en ont écrit le plus sçavamment, afin de tâcher de tirer de leurs doctes écrits quelque éclaircissement sur une maladie si obscure ; & de voir s'il n'y auroit pas moyen d'en induire une methode un peu moins incertaine de la traiter.

Bien qu'il y ait presque autant de definitions differentes de la Peste, qu'il y a de Medecins qui en ont traité, il me semble cependant qu'en ramassant tout ce qu'ils en ont dit d'essentiel, on les peut toutes reduire à celle que je vais en donner, en disant:

Que la Peste est une maladie provenante d'une cause commune, c'est-à-dire à laquelle tous les hommes participent necessairement, Epidemique, c'est-à-dire, qui attaque plusieurs personnes en même tems, Mortelle pour la plus grand' part de ceux qui en sont atteints, & Contagieuse, c'est-à-dire, qui se communique facilement à tous ceux qui ont quelque disposition à la prendre.

Lorsqu'en expliquant que par le mot de contagieuse, je veux dire qu'elle se communique facilement à tous ceux qui ont quelque disposition à la prendre, je n'entends pas qu'elle passe des uns dans les

autres, comme l'ont crû presque tous les Medecins, ny que les malades la communiquent aux sains par aucune multiplication qui s'en fasse chez eux, ny par aucune émanation qui s'en fasse des corps de ceux-là dans ceux de ceux-cy; mais seulement, que la cause de la Peste consistant en une quantité presque infinie de certains atomes trés-subtils, se partage aisément [sans se multiplier dans les malades] entre un grand nombre de personnes qui en sont infectez en même tems, ou successivement, les uns aprés les autres, de la maniere que j'expliqueray dans la suite.

De là vient que le peuple la nomme plus souvent Contagion que Peste, & la reconnoît presque mieux par ce premier nom, que par le second.

Ainsi il faut remarquer, que les fiévres les plus malignes,& même celles qu'on appelle pestilentielles, parce qu'elles sont accompagnées de charbons, de bubons, de parotides, de pustules, & d'exanthemes, qui sont tous les symptomes les plus propres à caracteriser la Peste, n'en sont cependant pas une, si elle ne se communique pas de la maniere que j'ay commencé d'expliquer, & que j'expliqueray plus clairement dans la suite, & que quand

même elle se communiqueroit aisément, ce ne seroit pas de même une Peste s'il n'en mouroit beaucoup plus de personnes qu'il n'en échaperoit, & s'il n'y en avoit pas un tres-grand nombre d'infectées en tres-peu de tems.

Tellement qu'il me semble que les quatre signes essentiels, inséparables, & pathognomoniques de la Peste sont, qu'elle provienne d'une cause qui soit commune à tous les hommes; que plusieurs en soient atteints en même tems; qu'il en meure beaucoup plus qu'il n'en échape, & qu'elle se communique facilement à tous ceux qui ont quelque disposition à la prendre de la maniere dont je dois l'expliquer.

Quelqu'un m'objectera sans doute, que si la definition que je donne de la Peste étoit juste, la petite verole qui regne quelquefois en certains endroits où elle attaque en même tems, & fait mourir presque tous les petits enfans, aussi bien que plusieurs grandes personnes qui ne l'ont pas encore eüe, & laquelle selon toutes les apparences provient d'une cause commune, puisqu'elle se communique facilement à tous ceux qui ont quelque disposition à la prendre, devroit être appelée Peste.

Je réponds à cela que, dès que la petite verole est du caractere que je viens de décrire, c'est une veritable Peste pour

tous ceux qui en sont attaquez, & dont elle fait mourir le plus grand nombre ; ainsi que plusieurs Medecins en conviennent.

De sorte qu'il faut reconnoître pour Peste, quelle maladie que ce soit, où ces quatre choses se rencontrent, sans qu'il soit necessaire d'un plus grand nombre de simptomes, tels à peu près qu'ils se trouvent dans la Peste qui afflige aujourd'huy la Provence, & dont l'Illustre Monsieur Chicoyneau Chancelier de l'Université de Montpellier nous a donné une Relation si exacte & si effrayante, & qui se vend chez les mêmes Libraires.

Ce que je viens d'avancer est suffisamment prouvé par quantité de Pestes, qui sans être accompagnées de beaucoup de simptomes, n'ont pas laissé de faire de grands ravages ; comme par exemple celle dont parle Paul Æginete, qui ravagea presque toute l'Italie & beaucoup d'autres païs, sans avoir d'autres simptomes, qu'une colique, produite par une cause commune, épidemique, mortelle pour le plus grand nombre des personnes qui en étoient attaquées, & contagieuse ; ou bien celle que rapporte Valeriola ; qui fut si cruelle dans la Gaule Narbonoise, que presque tout le monde mourut en parlant ou en marchant, sans qu'on parût

avoir aucun mal, & tout comme si on avoit été frappé d'un coup de foudre.

Les Auteurs sont remplis de quantité de relations des Pestes de cette nature, qui pour avoir été sans beaucoup de simptomes, n'en ont pas été moins meurtrieres.

De ce que je viens de dire que la Peste est Contagieuse pour tous ceux qui ont quelque disposition à la prendre, il ne faut pas inferer que toute maladie contagieuse soit une Peste, car jamais personne n'a pensé que la ptysie, la lépre, la gâle, les deux veroles, & toutes les autres maladies contagieuses fussent autant de differentes especes de Peste, ce qu'elles deviendroient néanmoins, si elles dependoient d'une cause commune, si elles attaquoient plusieurs personnes à la fois, & s'il en mouroit un beaucoup plus grand nombre qu'il n'en échaperoit.

Quelques Medecins ont pensé que la Peste ne sçauroit être sans fiévre, plusieurs autres ont soutenu le contraire, à la tête desquels sont Hypocrate & Galien.

De quel poids que soit le sentiment de ces deux Princes de la Medecine, il me semble que pour juger sainement de ce qui en est, il faudroit que les Medecins, qui sont là dessus d'un sentiment opposé, eussent tous vécû en même tems, & qu'ils

eussent tous été employez à secourir les malades dans toutes les Pestes qui ont regné dès le commencement du monde ; ce qui ne pouvant être à cause du peu de durée de la vie de l'homme, il paroît juste de penser que chacun a écrit de bonne foy la verité de ce qu'il a remarqué dans la Peste de son tems.

Et comme la fiévre, non plus qu'aucun des simptomes qui, comme j'ay dit plus haut, servent le plus à caracteriser la Peste, ne sont point de son essence, & qu'ils peuvent se trouver dans une maladie, sans qu'on puisse dire pour cela que c'est une Peste, si les quatre signes pathognomoniques que j'ay rapportez ne s'y trouvent pas, de même qu'on ne peut pas dire qu'une maladie, ou ces signes se rencontrent & ou ces simptomes manquent, ne soit pas une Peste ; il me semble qu'il est à propos de croire que les uns ont trouvé de la fiévre dans la Peste de leur tems, & que les autres n'en ont point trouvé dans celle qu'ils ont traitée dans un autre.

Pour ce qui est de ceux qui veulent établir par le raisonnement la necessité de la fiévre dans la Peste, ils me paroissent si peu fondez qu'ils ne meritent pas qu'on démante tant de grands hommes, qui assurent d'avoir vû chacun dans la Peste de

son tems, le contraire de ce que ceux-là n'assurent apparemment, que pour accommoder la Peste à leur systeme, ne voulant pas se donner la peine d'accommoder leur systeme à la Peste.

Car comment pourroit-on se persuader que tant de gens, qui, [suivant le témoignage d'un si grand nombre d'Auteurs dignes de foy qui ont écrit sur la Peste de leur tems] en ont été terrassez subitement & comme d'un coup de foudre ou d'apoplexie, sans avoir ressenti auparavant la moindre incommodité, fussent morts de la fiévre qui donne toûjours quelque relâche, quelque violente qu'elle soit, & qui plus elle est violente ; comme il faudroit necessairement la supporter en pareil cas, & plus elle se fait appercevoir.

Ainsi j'ose bien assurer que lorsque la fiévre est jointe à la Peste [ce que je crois cependant qui arrive le plus souvent, & sur tout dans les Pestes qui sont accompagnées de plusieurs violents simptomes, telle, par exemple, qu'est celle qui afflige aujourd'hi la Provence,] il faut la regarder, comme une fiévre simptomatique qui lui survient comme le reste des simptomes dont elle se trouve accompagnée ; & penser qu'elle n'est point de son essence, n'étant produite que par une fonte, qui se

fait dans les premiéres voyes, de plusieurs matiéres cruës & indigestes qui passent dans le sang où elles excitent cette fiévre, qui rend la maladie beaucoup plus dangereuse.

Ayant ainsi debroüillé, ce me semble, au travers des opinions differentes des Auteurs, qui ont écrit sur la Peste, une definition qui me paroît inconcevable, & qui en fait connoître parfaitement la nature; il faut presentement tâcher d'en découvrir les causes.

Il me semble qu'une maladie qui tuë le plus grand nombre des personnes qu'elle attaque en même tems de tant de manieres differentes, & qui se sert, pour leur donner le coup de la mort, tantôt d'un simptome, tantôt d'un autre, & quelquefois de plusieurs à la fois; il me semble, dis-je, qu'une maladie si extraordinaire, & qui fait tant de ravages en si peu de tems, ne sçauroit dépendre que d'une cause très-active & capable d'agir en même tems en differentes parties du corps, dans lesquelles elle se manifeste singulierement; comme,

Dans le cerveau, par la pesanteur de tête, les étourdissements, le trouble & les absences d'esprit, les assoûpissemens, les réveries, & les delires phrenetiques.

Dans les yeux, par une vûë fixe, ternie, éteinte & égarée.

Dans la langue par une voix tardive, entrecoupée, plaintive, précipitée, bégayante, impetueuse.

Dans la face, par la couleur pâle, plombée, éteinte & cadavereuse.

Dans le cœur, par les maux frequents de cette partie, les défaillances & les sincopes.

Dans l'habitude du corps, par des inquiétudes mortelles.

Dans les muscles qui servent au mouvement, par un abbattement & un affaissement general.

Dans l'estomach, par des cardialgies, des envies de vomir, & des vomissemens.

Dans les glandes, par des bubons & des parotides.

Dans les parties charnuës & musculeuses, & dans plusieurs autres tant internes qu'externes par des charbons.

Dans la peau, par des pustules, taches & exanthemes qui y paroissent.

Dans les muscles de la poitrine, par la respiration frequente, laborieuse, ou grande & rare.

Qui sont tous de simptomes qui se sont trouvez dans la Peste de Marseille, suivant la Relation de Monsieur Chicoyneau;

& outre tous ceux-là,

Dans les inteſtins, par une colique violente, telle que fut celle qui, comme j'ay dit plus haut, fut le ſeul ſimptome qui accompagnât la Peſte dont Paul Ægi-nete nous a laiſſé la relation.

Dans les narines, par des éternûments mortels, ainſi qu'il arriva dans la Peſte qui deſola la Ville de Rome en l'an 591. ſous le Pontificat de Saint Gregoire le Grand, d'où eſt venu l'uſage de dire à ceux qui éternüent, *Dieu vous beniſſe*, ou *vous conſerve*, ou de leur faire quelques autres ſouhaits favorables.

Dans le gozier, par les fluxions qui ſe jettent ſur cette partie, comme il arriva dans la Peſte qui affligea la même Ville en l'an 856, d'où elle paſſa dans toute l'Italie, en Aſie, & dans la plus grande partie de l'Europe, & qui ne ceſſa parfaitement qu'en l'année 990.

Dans les yeux, par un aveuglement ſoudain, & dans les muſcles de la poitrine, par la toux qui tuoit les malades en trois jours dans la Peſte qui ravagea l'Aſie Mineure en l'année 454.

Et enfin dans preſque toutes les parties du corps, par divers autres ſimptomes qui s'y manifeſtent, tellement qu'il y a bien peu de maux auſquels le corps humain

est sujet, dont la Peste ne se soit servie en differens tems pour affliger ceux qu'elle a attaquez.

Mais avant que de passer outre dans la recherche des causes de la Peste, il faut convenir que tout ce qui arrive en ce monde vient de Dieu, comme de la cause premiere de toutes choses, & qu'ainsi, puisque les Payens même ont reconnu & avoüé que la Peste étoit plûtôt un fleau de Dieu qu'une maladie; nous, qui avons le bonheur d'être Chrêtiens, serions bien malheureux & bien aveuglez si nous n'en convenions pas avec eux, & si avant que d'appeller les Medecins ordinaires dont il luy a plû de laisser les lumieres si bornées sur cette matiere qu'il semble avoir voulu s'en reserver à lui seul la connoissance, nous ne recourions pas à luy avec un profond respect & une parfaite confiance comme au Prince de la Medecine, qui étant le premier Auteur de la Peste, a par consequent une connoissance parfaite des causes secondes dont il se sert pour la produire, aussi bien que des remedes specifiques pour la guerir.

C'est aussi après avoir très-humblement reconnû & adoré cette premiere & divine cause de la Peste, que je vais chercher à découvrir quelles peuvent être ces causes secondes

ſecondes qu'il employe pour la ſuſciter toutes les fois qu'il lui plaît d'en punir les hommes, & c'eſt ce que je vais faire avec ſon divin ſecours dans la ſuite de ce petit Traité.

Or tous les ſimptomes que j'ai rapportez, pouvant facilement ſe déduire d'un defaut d'eſprits dans la maſſe du ſang, d'où il s'enſuit une infinité d'effets differents plus dangereux les uns que les autres; il me ſemble qu'il faut regarder ce defaut comme la cauſe prochaine & immediate de la Peſte.

Recherchons maintenant comment & par quels moyens il peut arriver au ſang un aſſez grand épuiſement d'eſprits, pour pouvoir produire des effets d'où procedent tant de ſimptomes differens, & tres-ſouvent une mort precipitée.

J'ai fait voir dans mon Traité des Fiévres imprimé à Geneve en l'an 1700, comment & de quelle matiere ſe forme le ſang, j'y ay demontré de quelle façon commencent, & continuent les trois mouvemens, de liquide, de fermentation & de progreſſion qui lui ſont eſſentiels.

Comme c'eſt de la conſervation de ces trois mouvements que dépend la durée de la vie de l'homme, & que c'eſt de leur ceſſation, ou ſeulement d'une interrup-

tion considerable de l'un des trois que dépend sa mort, c'est aussi de leur justesse & de leur regularité que dépend la perfection de ce sang & la santé de l'homme, & de leur dérangement que dépendent les differents défauts ausquels celui-là est sujet, aussi bien que les diverses maladies plus ou moins grandes qui surviennent à celuy-cy.

Il faut que ce dérangement soit bien considerable pour produire une maladie aussi pernicieuse que la Peste.

Or il ne sçauroit arriver au sang un dérangement si extraordinaire, qu'en deux manieres.

Ou par un déchirement des fibres dont tout le monde sçait que cette pernicieuse liqueur est composée; en telle sorte que ces fibres étant brisées & desunies les unes des autres, ne sont plus capables de retenir dans les petits entre-deux, qu'elles formoient par leur union, les particules spiritueuses qu'elles y renfermoient avant leur division; ce qui en procure la dissipation.

Ou par un resserrement de ces mêmes fibres qui sont pressées si violemment les unes contre les au es, qu'elles sont forcées d'exprimer de leur entre-deux ces mêmes parties spiritueuses qui y étoient renfermées, comme dans autant de maga-

zins, qui se trouvant par ce moyen en liberté, s'en servent pour abandonner, en s'exhalant, la liqueur dont elles entretenoient les mouvemens par leur activité.

Le premier de ces dérangemens des fibres du sang, est ce que les Medecins ont appellé dissolution, & ils ont donné le nom de coagulation au second.

Ces fibres, qui du consentement unanime de tous les Medecins, sont des particules sulfureuses, ne sçauroient être dechirées, brisées, & desunies que par quelque corps herissé d'une infinité de pointes rangées & pressées les uns contre les autres, à peu prés comme un chardon à foulon dont on se sert pour tirer les poils des étoffes de laine, dès qu'elles sortent d'être foulées, avant que de leur donner d'autres preparations.

Ces mêmes fibres ne sçauroient être resserrées & pressées les uns contre les autres que par quelque corps fait à peu prés comme un coin, qui s'introduisant par un de ses bouts dans leur entre-deux, & s'y trouvant arrêté vers son milieu, qui va en grossissant, forme par son mélange une masse beaucoup plus compacte & plus condensée, tout comme il arrive au lait dans lequel on a mêlé de la presure, laquelle de liquide qu'il étoit, en fait un caillé.

Les Philoſophes & les Medecins ont appellé ſel acre, ce premier corps heriſſé qui produit la diſſolution du ſang, & ſel acide, ce corps aigu qui cauſe la coagulation.

Les deux effets differents, que produiſent dans le ſang ces deux eſpeces de ſel, avoient donné lieu aux anciens Medecins, qui n'avoient point encore les connoiſſances que les Modernes ont acquiſes, qui & ne raiſonnoient de toutes choſes que par les qualitez ſenſibles, ou par les occultes de diviſer la Peſte en chaude & en froide.

Il me ſemble que celle qu'ils ont appellée chaude ſe rapporte aſſez bien à celle que les nouveaux font dépendre de la diſſolution du ſang cauſée par un ſel acre ; & que la froide a beaucoup de rapport avec celle qu'ils font dériver de ſa coagulation produite par un acide.

Ce ſont ces deux eſpeces de ſel qui m'en paroiſſent devoir être appellées les cauſes antecedentes, parce qu'elles peuvent procurer, quoique d'une maniere oppoſée, comme je viens de le faire voir, une diſſipation des eſprits du ſang plus ou moins grande, & quelquefois entiere, ſuivant laquelle on peut facilement expliquer tous les differens ſimptomes de la Peſte, & rendre raiſon pourquoi la triſteſſe & la

crainte donnent une si grande disposition à la prendre.

Les Medecins qui l'ont attribuée à des corpuscules veneneux, ont voulu dire la même chose, quoiqu'en des termes differents.

Car ceux qui ont crû qu'elle étoit causée par des particules arsenicales, ont reconnû qu'elle dependoit d'un sel acre corrosif de la même nature que l'arsenic, qui outre les corrosions & les dechirements qu'il excite dans les premieres voyes dès la premire entrée ; cause ensuite une si grande dissolution dans le sang, que ceux qui en ont pris perissent bien-tôt, s'ils ne sont promptement secourûs par des remedes gras & huileux, qui en embarrassant dans leur filaments rameux & sulfureux les pointes du sel acre corrosif de l'arsenic, l'empêche de continuer son action dans l'estomach, qui est le premier endroit où il est entré, & à plus forte raison dans la masse du sang ; où, supposé que quelques-unes de ses particules ayent penetré, elles se trouvent si bien enveloppées des fibres rameuses de matieres grasses qu'on a avalées, qu'elles ne sont plus capables d'y causer aucun des tristes effets qu'elles y produiroient sans cette enveloppe.

Et quelques autres qui ont pensé que la

Peste étoit produite par des parties à peu près de la nature de l'aconit, ont été du sentiment de ceux qui croyent qu'elle dépend d'un sel acide coagulant ; tout le monde sçachant assez que l'aconit fige le sang, d'une maniere à causer la mort en très peu de tems, si on ne lui rend incessamment sa fluidité naturelle par des remedes convenables.

La plûpart des anciens Medecins ont crû que la Peste dependoit d'une corruption des humeurs qui se trouvoient dans le corps humain, ce qui suppose, quoi qu'en des termes differents, les mêmes causes que je lui attribuë.

Car en effet dès que quelque corps se corrompt, sa corruption ne se manifeste le plus ordinairement qu'en deux manieres differentes & sensibles ; ou ce corps corrompu sent l'aigre, ou il exhale une odeur fort puante & dèsagreable.

C'est une chose reconnuë de tous les Medecins les plus experimentez, que, dès qu'on s'est engorgé de viande, le ferment de l'estomach ne pouvant pas suffire pour en digerer une si grande quantité, il y survient une des deux especes de corruption que l'on appelle communément cruditez ; l'une qu'on nomme crudité acide, qui se manifeste quelquefois par des rap-

ports aigres, & l'autre crudité nidoreuse, qui se fait connoître par des rapports quelquefois amers, & le plus souvent d'un goût puant & d'œufs pourris, ce qui prouve parfaitement bien ce que je viens d'avancer.

Villis, Regius, & plusieurs autres Medecins, ont crû que la Peste dependoit d'un sel acide coagulant; Sylvius Deleboé, Paul Barbette, & de nos jours l'Illustre Mr de la Font, Professeur de l'Université d'Avignon; ont pensé au contraire qu'elle étoit produite par un sel acre corrosif.

Comme les uns & les autres ont de fortes raisons pour appuyer leurs sentiments opposez, & qu'ils déduisent également bien de l'un & de l'autre de ces deux sels tous les simptomes qui surviennent à la Peste, je ne me trouve pas peu fortifié dans la pensée que j'ai, que ce sont là les deux veritables causes antecedentes de la Peste.

Mais il me semble qu'il y a quelque chose de considerabe à redire au sentiment des uns & des autres, c'est d'avoir également pensé, que la Peste qui regnoit dans un pais, y fut produite dans tous les malades par une seule de ces deux causes, c'est-à-dire, par celle qui étoit le plus de leur goût.

Et c'est là, ce me semble, la funeste cau-

ſe de la mort d'un ſi grand nombre de malades à qui chacun de ces Medecins a donné, ſuivant ſon prejugé, des remedes propres à combattre le ſel unique qu'il croyoit être l'Auteur de la Peſte, & qui malheureuſement ont été un poiſon pour tous les malades en qui elle étoit produite par le ſel opposé.

Il me paroît donc plus naturel de penſer que ces deux cauſes opposées peuvent agir dans une même Peſte; non pas que je veüille dire qu'elles puiſſent agir enſemble dans un même ſujet, mais ſeparément en des ſujets differents; en telle ſorte que la Peſte peut être produite en même tems dans certaines perſonnes par un acre corroſif, & dans certaines autres par un acide coagulant, & que l'on verra quelquefois, à quelque petite difference près dans les uns & dans les autres de ces malades, les mêmes ſimptomes, leſquels n'y ſeront produits que par un defaut d'eſprits que l'une & l'autre de ces cauſes eſt également capable de produire, ou dans quelque portion du ſang plus ou moins conſiderables, ou dans preſque toute la maſſe, de la maniere dont je l'ay expliqué.

Je viens de dire que l'on verra quelquefois, à quelque difference près les mêmes

mêmes ſimptomes dans les uns & dans les autres de ces malades.

La difference qui pourra s'y rencontrer ne dépendra pas ſeulement de la differente cauſe qui les produira, mais encore de la difference des temperamens des malades, & de la differente diſpoſition des parties où ces ſimptomes ſe manifeſteront, leſquelles ſeront plus fortes dans les uns, plus tenduës, plus ſerrées & plus épaiſſes; & dans les autres plus foibles, plus relâchées, plus rares & plus minces.

C'eſt principalement de cette difference de temperament, & de diſpoſition de parties, que dérivent tant de differentes maladies hereditaires qui ſe voyent dans tant de familles.

Et c'eſt là auſſi, ce me ſemble, la raiſon pour laquelle la connoiſſance des temperamens me paroit ſi neceſſaire dans la cure de toutes les maladies, & particulierement dans celle de la Peſte.

Piens Medecin Hollandois, voulant approfondir dans ſon Traité des Fiévres, enrichi de très-belles remarques par le ſçavant Monſieur Manget, à laquelle des deux cauſes que je viens de rapporter on devoit le plus vray-ſemblablement attribuer la Peſte, a crû qu'il falloit plûtôt la déduire de la diſſolution du ſang que de ſa

coagulation; ce qui l'a porté à donner cette preference à la dissolution, a été qu'il n'a pas pû se persuader que l'exemple de ce qui arrive au lait, qui se change en un caillé fort épais dès qu'on y a mêlé de la présure, puisse jamais convenir à la masse du sang; fondé, ce me semble dans cette pensée, sur deux raisons:

La premiere est, que le mouvement de circulation, par lequel le sang passe continuellement du cœur dans les alteres, des alteres dans les vênes, d'où il revient par un fil continu dans ce viscere, qui est le premier vivant & le dernier mourant, ne sçauroit lui permettre de se cailler, ainsi que fait le lait qui est en un parfait repos dans le vase où il se caille.

La seconde est, que si le sang se cailloit, comme fait le lait, l'épaississement qu'il contracteroit en se caillant, l'empêcheroit de pouvoir circuler par les ramaux capilaires des alteres & des vênes, par où cependant il est constant qu'il circule, tout le monde sçachant bien qu'il ne sçauroit s'arrêter en quelque partie sans y causer d'abord une inflammation.

Je réponds à ces deux raisons, pour détromper tous ceux qui pourroient être portez à suivre ce sentiment, & pour leur faire comprendre que la Peste peut dépen-

dre d'une coagulation du ſang auſſi facilement que ſa diſſolution.

Que Villis, qui eſt celui que Piens s'eſt particulierement attaché à contredire, en parlant de coagulation, n'a pas voulu parler d'une coagulation groſſiere & ſemblable à celle qui arrive au lait dans lequel on verſe certaine quantité de préſure proportionnée à la quantité du lait qu'on veut faire cailler, qui, de liquide qu'il étoit auparavant, ſe change en une maſſe de caillé molle & épaiſſe, dont-on fait le fromage.

Mais que par ce mot de coagulation, cet Auteur a entendu une coagulation fine & inſenſible; que l'on peut bien appeller avec lui colliquation, qui arrive ſouvent au lait; & ſur tout en Eté lorſqu'il s'aigrit de lui-même.

Il lui ſurvient pourlors la même choſe, que lorſqu'au lieu d'y jetter une quantité proportionnée de préſure, on y en met ſans meſure, c'eſt-à-dire, cinq à ſix fois autant, car pour lors au lieu de devenir plus épais, il en paroit plus liquide, bien qu'en effet il lui ſoit arrivé une coagulation beaucoup plus forte & plus conſiderable, quoique moins ſenſible que la premiere.

Ce qui eſt ſi vray que ſi on filtre ce lait

qui paroit dissous & plus liquide, il restera dans le papier qui servira à le filtrer une infinité de petits grumaux d'un caillé beaucoup plus dur & plus compacte que le caillé mol & tendre dont on fait le fromage, & il sortira de ce premier lait filtré beaucoup plus de serosité que de l'autre, à cause de la forte expression qu'ont fait à ses fibres, ou les pointes abondantes de l'acide de l'air qui a fait cailler celui qui passe pour s'être caillé de lui-même, ou les pointes superfluës de la trop grande quantité de présure qui a fait cailler l'autre.

Et c'est là la raison pour laquelle Riviere, ce Medecin si fameux, & sur tout par la justesse de ce prognostic, dit en rapportant ceux des fiévres pestilentielles, qu'un flux abondant d'urine qui n'est pas suivi de la diminution de la fiévre est dangereux, parce que, dit-il, il denote une colliquation.

Or ce mot de colliquation ne signifiant autre chose qu'une plus grande fluidité arrivée au sang, ou par la dissolution de ses fibres, ou par leur plus forte coagulation de la maniere dont je l'ay expliquée; Qui est-ce qui ne conçoit pas que plus il y a de parties du sang dissoutes ou coagulées, & plus il doit s'en exprimer de se-

rosité, & que plus il s'en exprime, & plus en même tems il se dissipe d'esprits avec elle, & par consequent il ne faut pas s'étonner si cet habile Medecin tire un si mauvais augure du flux abondant d'urines qui ne diminuë pas la fiévre.

Je conviens avec Piens, que le mouvement continuel & circulaire du sang pourroit être un obstacle à une coagulation grossiere & sensible, telle qu'est celle qui arrive au lait dont on fait le fromage.

Mais aussi il faut convenir que bien loin que ce mouvement puisse empêcher cette coagulation fine & insensible que je viens d'expliquer, il y contribuë & la facilite, parce qu'il est cause que la masse du sang qui n'avoit presenté que quelques-unes de ses fibres aux pointes surabondantes de l'acide dans la premiere circulation, les leur presente toutes les unes après les autres dans les circulations suivantes, ce qui continuë de même, jusqu'à ce que tous les pores qui se trouvent dans leurs interstices en soyent si exactement remplis que plusieurs de ces fibres se trouvant tiraillées fort violemment, & étenduës au delà de leur ressort, soient obligées de se separer les unes des autres, ce qui ne contribuë pas peu à serrer plus fortement les petits grumeaux qui resultent de leur separa-

tion. Et pour désabuser entierement tous ceux, qui pourroiét être tentez à embrasser le sentiment de Piens, il n'y a qu'à leur faire remarquer, que cet Auteur après avoir refusé de reconnoître la coagulation du sang pour une des causes antecedentes de la Peste, on convient cependant, dès qu'il l'a deguisée sous le nom de dissolution.

Car après avoir dit que la cause prochaine de la Peste est une irritation du cœur causée par des parties veneneuses, malignes, & comme arsenicales & mercurielles, qui change le sang & les dissolvent en des colliquaments ichoreux, acres, malins & contagieux, il ajoûte dans une parenthese les mots suivans.

Uti minimæ particulæ Viperæ, Scorpii & venenosæ ex corpore eorum expirantes statim hominum spiritus ac humores seu proportionatos seu disproportionatos colliquant & dissolvunt, & per consequens mortem repentinam inducunt.

D'où il est aisé de comprendre que puisqu'il reconnoît pour cause de la Peste des particules semblables à celles du venin de la Vipere, il reconnoît par consequent des particules très-propres à coaguler le sang & non pas à la dissoudre, comme il le suppose; car il n'est personne qui sçachant les belles experiences qu'on a fai-

tes de nos jours pour connoître la nature de ce venin, osât désavouër qu'il fige & condente le sang de cette espece de coagulation fine & presque insensible, qu'il appelle dissolution sans y prendre garde, & qui tuë assez promptement ceux qui sont mordus par cet animal, s'ils ne sont promptement secourus par son propre sel volatile, ou par d'autres remedes de cette nature, qui en relâchant les petits grumaux de sang, que le venin a formez, lui rendent son état naturel de liquidité.

Mais ce qui prouve encore plus évidemment la méprise de cet Auteur, est ce qu'il dit de certains remedes dont on a accoûtumé de se servir dans les fiévres malignes aussi bien que dans la Peste, tels que sont la Theriaque, le Mitridat, les sels d'absinte & de chardon benit, qui, selon lui, n'incisent & n'attenuent pas, ce qu'il faudroit qu'ils fissent, dit-il, si ces maladies dependoient d'une coagulation du sang.

Or qui est-ce qui oseroit disconvenir que tous les remedes qu'il cite ne soyent, contre son sentiment, incisifs, attenuants, & dissolvants, & sur tout les sels d'absinte & de chardon-benit, qui n'étant pas des remedes composez, comme les autres, laissent plus facilement découvrir leur proprieté.

Bien que les Medecins, qui ont attribué la Peste à la coagulation du ſang, ne l'ayent pas expliquée comme je viens de le faire, il faut pourtant croire qu'ils l'ont entendu ainſi, ſans quoi je crois qu'ils auroient eu tort, & que leur ſentiment ſeroit inſoûtenable.

Ce qui me perſuade qu'ils ont penſé comme moy, eſt que toutes les fois qu'ils parlent du ſang coagulé, dont ils déduiſent ſi facilement tous les differents ſimptomes de la Peſte, ils ne parlent pas d'une matiere groſſiere & épaiſſe, mais ſeulement de portions de ſang congelées, qui ne ſont autre choſe, à mon avis, que de petits grumaux de ſang ſerrez & endurcis par un acide ſurabondant, de la même maniere que les grumaux fins & ſubtils du lait caillé à l'air.

Et pour prouver plus clairement que ce que je dis eſt vrai, je vais rapporter quelques lignes de Vuillis, qui parlantdes poiſons qui coagulent, dans ſon Chapitre douziéme de la fiévre maligne & peſtilentielle, s'explique ainſi.

Sunt alius generis venena longè perículoſiora, quæ ſanguinem coagulant, ejuſque mixtionem deſtruendo corrumpunt; ſcilicet maſſæ ſanguineæ primò congelationem, dein putredinem inducunt: cùm enim ſpiritus cruo-

ris, à veneni contagio profligati, dissipantur, liquoris mixtio æquabilis solvitur, quarè particulæ crassiores se mutuò implicant & [instar lactis ab infuso coagulo aut spontaneâ acescentia] invicem coagulantur, hinc cruor in vasis grumescit, ut minùs promptè in iis circuletur.

Par où l'on peut voir qu'après avoir comparé la coagulation qui arrive au sang, à celle qui survient au lait qui s'aigrit de lui-même, ou sur lequel on a jetté de la présure, [qu'il faut entendre en trop grande quantité,] il ajoûte, pour mieux expliquer sa pensée, que le sang se reduit ensuite en grumaux dans ses vaissaux d'une maniere à y circuler moins promptement.

Le même Auteur voulant expliquer dans son Chapitre de la Peste, comment se forment les tumeurs differentes, les taches & exanthemes qui y paroissent, s'explique ainsi:

Quarè portiones ejus veneno graviùs tactæ citò grumescunt, & instar sanguinis extranasati, cùm nigredine corruptionem patiuntur, undè statim in vasis & corde sanguinis reliqui motum præpediunt, ipsúmque ratione fermenti sui plus coagulant; quidquid verò congelatione in grumos concrevit, ni statim foras ejicitur; cruoris circuitum inhibendo, brevi mortem accessit.

Peut-il expliquer plus clairement sa pensée.

Ainsi il faut, à mon avis, penser que le sang dissout, & le sang coagulé de la maniere dont je viens de l'expliquer, quoique très-different, sont néanmoins l'un & l'autre plus liquides que n'est le sang dans son état naturel, & que la difference qu'il y a entr'eux consiste :

En ce que le sang dissout est une liqueur dans laquelle nagent plusieurs fibres du sang desunies les uns des autres, & reduites comme en charpie par un sel acre, corrosif, lesquelles en se desunissant ont laissé dissiper les esprits qui étoient contenus dans les petits entre-deux qu'elles formoient pendant qu'elles étoient unies ensemble : Et que le sang coagulé, comme j'ai dit, est cette même liqueur dans laquelle nagent, non pas des fibres une à une, & separées les unes des autres, comme dans le sang dissout, mais plusieurs de ces mêmes fibres reduites en plusieurs petits grumaux, fins & insensibles, formez, serrez, & endurcis par un grand nombre de pointes acides, dont les unes s'étant introduites dans leurs pores, les ont rendus beaucoup plus durs & plus difficiles à être relâchez ou défaits ; pendant que les autres, qui n'ont pû y entrer à cause ou de

leur trop grande quantité, ou de la disproportion de leurs figures, nagent dans la liqueur à laquelle elles procurent une aigreur plus ou moins sensible, selon qu'elles y sont en plus grande ou en moindre quantité.

Il faut ramarquer icy, que ces grumaux ne sçauroient se former, sans que celles des fibres du sang, qui se rencontrent aux extremitez de chaque grumaux, ne se rompent & ne se separent avec violence de celles qu'elles sont forcées d'abandonner, & dont l'étroite union forme le grumeaux, & qu'ainsi les esprits, qui se rencontrent dans les entre-deux que ces fibres rompuës ou separées les unes des autres forment avec celles dont elles se separent, s'évaporent aussi bien que ceux qui sont exprimez du dedans du grumau, avec la serosité qui s'y trouve, par la force qui comprime violemment ses fibres les unes contre les autres; & c'est ce qui s'appelle dissipation d'esprits.

Au lieu que ceux, qui se trouvent dans plusieurs des pores de l'interieur du grumau, y restent enfermez d'une maniere à n'en pouvoir sortir, à moins que le grumau ne soit relâché & defait, & c'est ce qui s'appelle concentration d'esprit.

Et de même, la serosité, qui se separe du

lait caillé, ou de lui-même, ou par une trop grande quantité de présure, est aigre, à cause du nombre superflu des pointes acides qui y nagent, pour n'avoir toutes pû entrer dans les pores des grumaux insensibles du lait caillé; de même la serosité qui s'exprime des grumaux du sang est aigre par la même raison.

Cette maniere d'expliquer ces deux états differens du sang qui peuvent produire la Peste, fait assez connoître le pitoyable état où est reduit un malade par le defaut d'esprits, qui est une suite également inseparable de l'un & de l'autre, pour peu considerable qu'en soit la portion qui est dissoute ou coagulée, & le danger qui l'accompagne, s'il n'est promptement secouru, & si au lieu d'un remede qui soit convenable à celui de ces deux états qui est la cause de son mal, on lui en donne un tout contraire, qui ne peut servir qu'à l'augmenter.

Si quelqu'un me demande lequel de ces deux états du sang est le plus pernicieux, je lui repondrai de bonne foy, que l'un & l'autre me le paroissent également.

Car si la dissolution du sang est capable de produire de tres-grands maux, non seulement parce que ses fibres ainsi brisées & desunies ne sçauroient jamais se réünir

d'une maniere à former une liqueur onctueuse, spiritueuse & balsamique, telle qu'elle étoit auparavant; mais encore à cause de la grande dissipation d'esprits qui a suivi leur desunion, comme je l'ay expliqué.

Il faut aussi convenir que sa coagulation n'est pas moins propre à causer bien de ravages, non-seulement parce que ses grumaux sont si fortement serrez par les pointes de l'acide surabondant dont leurs pores sont remplis, qu'il est presque impossible de les dissoudre : mais encore parce que la serosité qui a été exprimée de leur entre-deux, où elle étoit contenuë, se trouve extrêmement chargée de toutes celles qui n'y ont pû entrer, à cause ou de leur trop grande quantité, ou de la disproportion de leurs figures; ce qui est également capable de causer des maux infinis.

Et toute la difference que j'y trouve, est qu'il n'y a point de remede à la dissipation d'esprits que procure la dissolution du sang, au lieu qu'on peut encore esperer quelque chose de ceux que la coagulation laisse concentrés dans l'interieur des grumaux qu'elle produit, si on est assez heureux pour trouver un moyen de les pouvoir relâcher ou dissoudre, & de remettre par-là ces esprits en liberté.

Ainsi il me semble qu'il faut penser que laquelle que ce soit de ces deux especes de sel, qui produise la Peste, elle n'attaque pas toûjours dans le premier moment toute la masse du sang, faute d'être en assez grande quantité, [car toutes les fois que cela arrive on meurt sur le champ & sans s'apercevoir d'être malade, comme il arrive souvent à bien de gens dont les uns, suivant le rapport des Auteurs les plus experimentez, meurent à la promenade, les autres au marché, quelques uns occupez à leurs affaires, & quelques autres bien plus heureusement à l'Eglise, en suppliant le Seigneur qu'il les delivre de ce fleau, mais que le sang en est attaqué par pelotons, en sorte que plus il y a de ces parties infectées à la fois, plus il survient de simptomes, qui sont plus ou moins violents, selon que ce sel est plus ou moins actif, ou que le sang du malade est plus ou moins spiritueux, ou selon que les parties solides, dans lesquelles ces simptomes se manifestent, sont plus ou moins usées ou relâchées.

De là vient, ce me semble, que dans les fiévres malignes & dans la petite verole, tous ceux dont le sang a quelque defaut habituel, comme les scrofuleux, les scorbutiques, les verolez & autres, n'en gue-

roissent que très difficilement, pour ne pas dire jamais.

De tout ce que je viens de dire, il est aisé à conclure, que comme lequel que ce soit de ces deux sels qui produise la Peste, il tâche par la grande activité d'achever promptement son ouvrage, en détruisant la masse du sang à laquelle il s'est attaché, on ne sçauroit aussi être trop prompt à s'y opposer; & que si par mal heur, faute de connoître la nature de celui des deux qui agit, ou le temperamment du malade qui peut l'indiquer, on lui donne un remede pour un autre, non-seulement il cause la mort, mais il avance, en fournissant comme une recruë au sel qui cause la maladie, & qui se trouvant fortifié par le nouveau renfort, acheve en bien moins de tems le ravage qu'il auroit fait plus lentement, s'il avoit été seul à le faire.

Après avoir montré quelles sont les causes les plus ordinaires, ausquelles les Medecins, tant anciens que modernes, ont attribué la Peste, & prouvé qu'elles sont les mêmes que je suppose, quoiqu'ils leurs ayent donné des noms differens; après avoir expliqué comment elles agissent sur le corps humain pour le détruire en si peu de tems, & quelquefois dans un instant, il me semble que pour suivre l'ordre que

la plûpart obſervent dans les Traitez qu'ils nous en ont laiſſez, il faut rechercher comment ces cauſes peuvent s'y rencontrer.

Mais avant que de le faire, il faut examiner le ſentiment de quelques perſonnes illuſtres, que le celebre Monſieur Manget rapporte dans les belles & ſçavantes remarques dont il a enrichi le Traité de la Peſte du Capucin charitable, qui ſe trouve chez les mêmes Libraires.

Il dit que le Pere Kircher Jeſuite pretend avoir découvert, à l'aide du Microſcope, de petits inſectes aîlez qui partent des choſes infectées de la Peſte, & la communiquent en s'introduiſant dans les corps des perſonnes qui les approchent.

Qu'un beau-frere du Chirurgien Ducros, qui étoit à Coppenhague, lorſque la Peſte affligea cette Ville, avoit remarqué que de pareils inſectes rongoient les fleurs de ſon jardin, & que la quantité s'en rendoit beaucoup plus grande, à meſure que les ravages de la Peſte augmentoient.

Quelle apparence que ces deux illuſtres Curieux Obſervateurs ayent aſſez peu aimé la vie pour la riſquer ſi évidemment, en examinant des choſes qu'ils croyoient être infectées de la Peſte, d'auſſi près qu'il le faut faire, avec un microſcope.

Comme il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'ils ayent

ayent trouvé le secret de fixer la grande volatilité de ces insectes pendant le tems qu'ils ont employé à les considerer, qu'est-ce qui auroit pû les empêcher de partir des choses infectées, que ces curieux regardoient de si près avec tant d'attention, pour s'introduire dans les corps de leur observateurs.

Ainsi, supposé qu'ils ayent veritablement découvert ces insectes, pourquoi se persuader que ce soit des semences de Peste, puisqu'ils n'en ont pas été attaquez, n'y a-t-il pas beaucoup plus d'apparence qu'ils en sont seulement des présages aussi bien que cette grande quantité d'autres petits animaux qui paroissent en ce tems-là, & que jamais personne ne s'est avisé de regarder comme des causes de la Peste, mais seulement comme des signes qui la presagent, ou qui l'accompagnent.

Mais la plus forte raison, qui me semble devoir dissuader que ces petits insectes soyent la cause de la Peste, est ce qu'il ajoûte qu'ils ont une viscidité gluante qui les attache facilement aux matieres sur qui ils tombent; car il est aisé de comprendre que cette même viscidité, qui les rend propres à s'attacher facilement à quelque corps, les doit rendre aussi difficiles à s'en detacher, & par consequent qu'ils ne

ſçauroient être la cauſe de la Peſte, laquelle, ſelon le ſentiment de tous les Medecins eſt ſi volatile & ſi aiſée à ſe détacher d'un ſujet inanimé pour paſſer dans un autre.

Pour ce qui eſt de la fumée bleuâtre de Monſieur Hanneman, & de la nuée de Daubigné, rapportées auſſi par Monſieur Manget; & qui ont beaucoup de rapport entre-elles, il y a beaucoup plus de vrai-ſemblance que ce pouvoit bien être un aſſemblage qui ſe faiſoit ſoir & matin de certains corpuſcules qui portoient la Peſte dans les endroits où on les voyoit deſcendre, & qui en étoient les veritables ſemences.

Ce qui, au lieu de ſervir d'amuſement aux habitants, devoit ce me ſemble, les porter à rechercher quelque moyen de ſe preſerver d'un attroupement ſi dangereux, en ſonnant, par exemple, toutes leurs cloches, & tirant, faute de canons, pluſieurs coups de fuſils quelque tems avant celui auquel on avoit accoûtumé de le voir paroître, afin de l'écarter, & de donnet par là occaſion à l'air qui auroit été violemment agité, & par le ſon des cloches & par le bruit des coups de fuſils, de le porter ailleurs: tout comme on écarte par ce moyen le tonnerre & la foudre ou

bien en allumant des feux, qui par leur fumée eussent détruit ces corpuscules attroupez, de la maniere que j'expliquerai dans ma seconde partie.

Mais reprenons nôtre sujet dans l'endroit où nous l'avons quitté, & examinant comment se peuvent trouver dans nos corps les deux especes de sel que je conjecture être les causes de la Peste.

Tous ceux qui sçavent comment se forment les sels, & qu'il en entre une grande quantité dans la composition de toutes les choses qui servent de nourriture à l'homme, n'auront pas de peine à concevoir qu'il s'en doit trouver suffisamment dans nos corps, puisque nous y en fournissons continuellement par le moyen des alimens que nous prenons plusieurs fois chaque jour.

Mais pour bien connoître la nature de ceux que je presume être les causes de la Peste, comme il faut convenir avec tous les Medecins qu'ils sont corrosifs, il n'est pas permis de penser que ce soit des sels simples; il faut donc se persuader qu'ils sont des sels composez: Or comme les sels composez, qui resultent du mélange d'un sel acre avec un acide, [tel par exemple qu'est le tartre vitriolé, qui se fait en versant peu à peu de l'esprit de vitriol sur du

ſel de tartre] ſont des ſels inſipides, & par conſequent incapables d'être ſoupçonnez de pouvoir être corroſifs ; il faut croire que les deux ſels dont je parle ſont des corps ſaliniformes, ou plûtôt, [ſi on veut bien me permettre de me ſervir d'un terme nouveau, en matiere de ſels, qui me paroit plus propre que tous les autres à exprimer ma penſée, & à en donner une idée claire & intelligible à tout le monde] des ſels antez.

Or comme pour faire une ante, il faut un ſauvageon, & une greffe qui unis enſemble, de quelle maniere que ce ſoit, dont les plus communes ſont en fente & en écuſſon, réüſſiſſent également à former cette ante, il faut penſer de même que le ſel qui eſt auteur de la Peſte [& qui ne retient le nom de ſel que de la greffe qui concourt à ſa production] eſt un composé de deux corps differens, dont l'un ſert de ſauvageon à l'autre qui lui tient lieu de greffe ; & comme le ſauvageon change d'eſpece, & prend infailliblement celle de la greffe qu'on y ajoûte de quelque maniere qu'on l'y mette ; de même le corps, qui dans l'homme fait l'office de ſauvageon, & qu'il faut regarder [quel qu'il ſoit] comme la premiere cauſe de la Peſte, change de nature pour prendre celle du

sel qui predomine dans chaque personne en laquelle il s'introduit, lequel sel predominant doit être regardé comme la greffe qui communique la nature au sauvageon.

Tellement que si le corps qui sert de sauvageon, & qui dans la Peste vient toûjours de dehors par le moyen de la cause commune, entre dans un sujet qui abonde en sels acides [tels que tous les melancoliques] il s'y forme un corps saliniforme, qui est de la même nature que l'acide predominant dans ce temperament, qu'il faut regarder comme la greffe ; & si au contraire il s'introduit dans une personne qui abonde en sels acres [tels que sont les bilieux] il en resulte un saliniforme de la même espece que le sel acre qui predomine dans ce temperament.

Ainsi il me semble que c'est proprement le temperament du malade ou l'espece particuliere du sel qui y predomine, & qui établit le caractere de son temperament, d'où dépend la difference du corps saliniforme qui cause la Peste, & qui dans une même Peste, dans un même tems, dans un même âge, & dans un même sexe peut être un salé acide dans les uns, & un salé acre dans les autres.

Je sçai bien que pour parler le langage

des Philoſophes modernes, il faudroit appeller moule ou matrice, le corps que je nomme ſauvageon ; mais la maniere d'anter étant connuë de tout le monde, & la comparaiſon dont je me ſers m'ayant parû plus intelligible pour toutes ſortes de gens, & plus expreſſive pour ſignifier ma penſée, je prie les Docteurs rigides de me la pardonner, parce que je ne m'en ſuis ſervi que pour faire connoître à tout le monde par une comparaiſon ſi ſimple, ſi mecanique & ſi triviale que, comme le ſauvageon dont-on ſe ſert pour faire une ante, quitte ſa nature, quelle qu'elle ſoit, pour prendre celle de la greffe qu'on y joint, de même les atomes mineraux, de quelle nature qu'ils ſoyent, la quittent pour prendre celle du ſel predominant du temperament de chaque perſonne avec lequel ils s'uniſſent, & parce que, ſans le ſecours de cette comparaiſon familiere, pluſieurs perſonnes auroient peine à comprendre comment les atomes mineraux peuvent ſe changer dans les bilieux en ſaliniformes, acres, corroſifs, & dans les melancoliques, au contraire en ſaliniformes, acides, corroſifs, ce que néanmoins tout le monde comprend aiſément à l'aide de cette comparaiſon. Si je n'écrivois que pour ces Meſſieurs, j'étudierois mieux mes ex-

pressions, mais comme j'écris pour tout le public, qui y est également interessé, je me sers des termes que je crois être le plus à la portée d'un chacun.

Tous les Medecins, mes Collégues, qui ont partagé avec moy le bon-heur d'avoir appris les principes de la Medecine de l'illustre Monsieur Chirac, qui de celebre Professeur de l'Université de Montpellier, est parvenu par son grand & rare merite au glorieux employ de premier Medecin de la personne du Duc Regent, comprendront aisément la maniere dont les sels se peuvent anter.

La plûpart des Medecins qui ont écrit sur la Peste, l'ont attribuée, comme j'ai déja dit, à des vapeurs veneneuses, que les uns ont dit être des corpuscules arcenicaux, les autres des miasmes aconitaux, & quelques autres des atomes mercuriels, & ainsi des autres.

L'illustre Monsieur de la Font, Professeur de l'Université d'Avignon est, ce me semble, celui qui a le mieux réüssi à faire douter que la cause de la Peste pouvoit être des particules arcenicales, élevées des entrailles de la terre ou par le Soleil ou par quelque feu soûterrain en forme de vapeurs, & dispersez en l'air, qui les porte tantôt dans un endroit, & tantôt dans

un autre, où étant, elles s'introduisent, avec l'air qu'on respire, dans les corps où elles produisent la Peste.

Mais sauf le profond respect que je conserverai toute ma vie pour la memoire de ce sçavant Medecin, à qui je dois une réconnoissance éternelle, pour avoir présidé aux Theses que je soûtins pour obtenir le Doctorat dans cette fameuse Université, je prends la liberté de dire, que si son sentiment étoit vrai en tout, & que la cause de la Peste consistât en des particules arsenicales portées avec l'air dans les corps, cette maladie n'y feroit pas tant de ravages, puisque l'on connoît si parfaitement les antidotes de ce poison, & qu'il n'y auroit qu'à se servir, pour guerir tous les pestiferez, de tous les remedes qu'on employe pour guerir tous ceux qui ont avalé de l'arsenic, entre lesquels le plus sûr est de leur faire prendre de l'huile ou quelques autres matieres grasses, pour lier & embarrasser par leurs parties rameuses les pointes acres & corrosives de l'arsenic.

Or puisque ce sçavant Auteur ne se contente pas de proposer ce seul remede pour guerir la Peste, & qu'il semble plus porté pour les alexipharmaques, il est naturel de penser que la cause de la Peste n'est pas d'une seule & même nature, mais qu'il y en

en a de differentes especes, ainsi que je le conjecture; car si cela n'étoit pas, la thériaque, le mitridat & les autres diaphoretiques qu'il propose, seroient bien plus propres à augmenter la cause du mal par leurs parties acres, qu'à la guerir.

Mais si l'amour de la verité m'a fait abandonner le sentiment d'un Professeur à qui j'ai une si grande obligation, en ce qui ne m'y paroît pas tout-à-fait vrai-semblable, ce même amour m'oblige à le suivre dans la pensée qu'il a, que les particules spiritueuses qui causent la Peste, ne sçauroient venir ny des animaux, ny des vegetaux, mais seulement des mineraux renfermez dans le sein de la terre; d'où je crois qu'elles s'exhalent par differentes causes, & se mêlent avec l'air avec lequel elles demeurent quelquefois dans leur païs natal en tout ou en partie, & d'autrefois elles sont transportées avec lui en differents païs, selon les vents differents qui l'agitent, & tantôt en plus grande ou plus petite quantité, selon la grandeur differente de l'exhalaison.

Les raisons que cet Auteur rapporte, pour prouver que les corpuscules, miasmes, ou atomes pestilentiels ne sçauroient venir que des seuls mineraux, sont si fortes que je ne sçaurois com-

prendre comment on pourroit y resister.

Car quand il n'y en auroit point d'autres que la proprieté qu'ils ont de demeurer si long-tems cachez en quelque endroit sans se manifester, & qu'au moindre mouvement qui survient à leur entrepos, ils en sortent & produisent un mal semblable à celui que leurs compagnons avoient causé plusieurs années auparavant ; [ce qui marque bien qu'ils sont toûjours les mêmes, & qu'ils n'ont reçû aucune alteration, & ce qui prouve en même tems qu'il faut pour cela qu'ils ayent une grande solidité qui les rend presque incompatibles & inalterables.] Il me semble que cette seule raison devroit suffire pour faire embrasser son sentiment à tout le monde, d'autant plus qu'il n'y a aucun corps, ny parmi les animaux ny parmi les vegetaux, qui soit capable de se conserver si long-tems, sans recevoir la moindre alteration, ainsi que tant d'Auteurs en conviennent. Mais il me semble cependant qu'il ne faut pas penser avec lui que ces corpuscules, de quelque mineral qu'ils s'exhalent, soyent veneneux d'eux-mêmes, & essentiellement, mais seulement qu'ils le deviennent dès qu'ils sont unis avec les sels surabondants, acres ou acides, des corps où ils entrent.

Car s'ils étoient veneneux d'eux-mêmes

& essentiellement, comme cet Auteur les suppose, il s'ensuivroit que tous les habitans du païs, dans l'air duquel ils seroient répandus, devroient en être infectez & en mourir, ce qui est contre l'experience, qui nous apprend que de tant d'habitans d'un païs où regne la Peste, & même de ceux qui servent les pestiferez, & qui par consequent respirent le même air qu'eux, il y en a quantité qui s'en garentissent, & plusieurs autres qui tombant malades en guerissent quelquefois sans remedes.

Je prévois qu'on m'objectera sans doute, que la disposition, que j'ai supposé être necessaire pour pouvoir être infecté, manque dans ceux qui ne tombent point malades, & qu'ainsi il ne faut pas être surpris s'ils en sont preservez.

Mais il est aisé de répondre, que cette disposition ne seroit du tout point necessaire, si le corps qui agit étoit essentiellement veneneux, & qu'elle ne l'est, que quand il a besoin de quelque second pour le devenir, & c'est en quoi consiste cette disposition que j'ai supposé.

Ce qui est si vrai, qu'à qui que l'on fasse avaler de l'arsenic ou quelqu'autre poison averé, il ne manque jamais de produire le même effet, avec cette seule difference qu'il le produit plûtôt chez les uns que chez les autres.

Et pour en apporter une ſeconde preuve qui n'eſt pas moins convaincante, tous les Medecins conviennent que la temperance, l'aſſurance & la joye ſont trois grands preſervatifs contre la Peſte. Monſieur Chicoyneau aſſure n'avoir pris d'autre precaution à Marſeille pour s'en garentir, que celle de ne faire qu'un ſeul repas dans le jour à l'heure du dîné ; ces preſervatifs le ſont-ils contre un poiſon ? L'homme du monde le plus ſobre, le plus intrepide & le plus gay ayant pris un venin, en ſera-t-il moins empoiſonné que l'homme du monde le plus addonné à la crapule, le plus timide, & le plus triſte : Il faut donc conclure, que les corpuſcules peſtilentiels ne ſont pas veneneux eſſentiellement, & qu'ils ne le deviennent que dans nos corps où ils le ſont plus, ou ſelon qu'ils y trouvent plus ou moins de ſels ſurabondants avec qui s'unir.

Mais pour en donner une troiſiéme preuve qui me paroit encore plus forte que les deux premieres, pluſieurs Auteurs très-conſiderables ayant crû que la Peſte dépendoit d'une diſſolution du ſang, & pluſieurs autres ayant reconnu qu'elle dépendoit de ſa coagulation, & moi ayant prouvé, ce me ſemble, qu'elle peut également dépendre de toutes les deux, pour-

veu que ce soit en des sujets & en des temperamens differents ; a-t-on jamais vû ny oüi dire qu'un seul & même venin ait dissout le sang d'un bilieux, & coagulé celui d'un melancolique : l'experience ne nous apprend-t'elle pas que l'arsenic excorie les visceres de tous ceux qui en prennent, & qu'il dissout leur sang, si on lui donne le loisir d'y penetrer ? & que le venin de la vipere coagule indifferemment le sang de tous ceux qui en sont mordus, de quel temperament qu'ils soyent ? pourquoi donc, la semence de la Peste, quelle qu'on la suppose, dissoudroit-elle le sang des uns, & coaguleroit-elle celui des autres, si elle étoit venimeuse essentiellement ? On ne sçauroit donc se dispenser de convenir qu'elle ne l'est pas, & qu'elle ne le devient que dans le corps humain, & que la nature differente du venin qu'elle y contracte, ne depend que de la difference du corps qui la lui procure, lequel n'est autre, à mon sens, que le sel exalté & predominant du temperament de chaque personne.

Il me semble que cette raison ne souffre ny objection ny replique.

Il faut tirer de là, la juste consequence, que nous nous devons autant défier de nous-mêmes que de toutes les choses

qui passe pour les plus empestées, puisque ces corpuscules entrant en nous desarmez, il n'y a que nous seuls qui leur fournissions les armes dont ils se servent pour nous détruire.

Et pour ne pas quitter cet article sans desabuser entierement tous ceux qui sont persuadez que les corpuscules pestilentiels sont un venin quand ils entrent en nous, tout le monde ne voit-il pas clairement que si cela étoit ainsi, ils devroient agir comme font tous les venins, & moins plûtôt à une personne qui est à jeun, qu'à un autre qui a bien fait la débauche, parce que trouvant l'estomach du premier bien net & sans ordure, ils s'attacheroient d'abord, comme les venins, à ses membranes, ausquelles ils causeroient des exulcerations qui seroient bien-tôt suivies d'une funeste gangrêne, pendant qu'il en passeroit une partie dans le sang où elle ne feroit pas de moindres ravages : au lieu que rencontrant quantité de matiéres crasses & indigestes dans l'estomach de celui qui a le ventre rempli d'un bon ou de plusieurs repas successifs, ils s'y embourberoient & ne feroient, que beaucoup plus tard, le mal qu'ils ont à faire.

Ce qui étant contre l'experience & le sentiment de tant de graves Auteurs, n'est-

il pas plus vray-ſemblable de penſer que la plûpart des mineraux, quoiqu'ils ne ſoyent pas veneneux d'eux-mêmes, peuvent cependant fournir des corpuſcules capables de le devenir & de produire la Peſte, dès qu'ils ſeront antez avec les ſels ſurabondans de nos temperamens, comme je l'ai expliqué.

Nous voyons par exemple, qu'une piece d'argent, dont on remplit les pores des pointes de l'eſprit de nitre, devient un corroſif que les Chymiſtes appellent pierre infernale.

Que le mercure, qui eſt un autre métail, étant penetré par les mêmes pointes, jointes à celles du vitriol & du ſel melées enſemble, devient un autre corroſif, qu'on appelle ſublimé corroſif.

Que l'antimoine mêlé avec le ſublimé corroſif, le devient lui-même par l'union des eſprits acides du ſel & du vitriol qui abandonnent le mercure, auquel ils étoient joints dans le ſublimé pour s'attacher à l'antimoine avec lequel ils compoſent un cauſtique tout different, qu'on nomme beurre ou huile glaciale d'antimoine.

Que le cuivre penetré & rendu en forme de vitriol par l'eſprit de nitre, forme des cryſtaux corroſifs, qu'on appelle vitriol de Venus.

Cependant nous ſçavons par des experiences très-certaines, que l'argent, le mercure, l'antimoine & le cuivre ſont quatre mineraux qui ne ſont point eſſentiellement veneneux ; & qu'ils ne le deviennent que dès qu'ils ont été antez avec des pointes acides qui leur ont ſervi de greffe, de la maniere dont je l'ai expliqué.

Or cela étant, comme perſonne n'oſeroit en diſconvenir, qu'eſt-ce qui pourroit nous empêcher de conjecturer qu'il y a certains mineraux capables de devenir veneneux dans nos corps par leur union avec les differens ſels ſurabondants qu'ils y trouvent, auſquels ils ſont très-diſpoſez à ſe joindre par la configuration de leurs parties, qui les rend également propres à s'unir, quoique d'une maniere differente, à quelle eſpece de ſel ſuperflû & exalté qu'ils y rencontrent, ſoit qu'il ſoit acre, ou acide.

Avec cette difference néantmoins que [comme le corps que j'ai appellé ſauvageon, & que je conjecture être quelque mineral, doit toûjours être plus poreux que celui qui doit y être greffé] dès qu'il trouvera dans quelque ſujet, où il entrera avec l'air dans lequel il eſt mêlé, une quantité ſurabondante de ſels acides, il les recevra dans ſes pores, de la maniere que les Philoſophes appellent *intus ſuſception*, & for-

mera par son union avec eux un saliniforme acide corrosif.

Au lieu que rencontrant dans un autre sujet une quantité superfluë de sels acres, il ne fera que s'y joindre, en s'appliquant exterieurement contre eux par la proportion de leur surface, de la maniere que les Physiciens nomment *juxta-position*, & produira en s'unissant ainsi avec eux, un saliniforme acre corrosif.

Ainsi il faut penser que l'homme porte en lui-même le principe de sa ruine, puisque les corpuscules mineraux ne seroient jamais veneneux & corrosifs, s'ils ne trouvoient dans son corps des sels surabondans propres à s'unir à eux, & à former par leur union les deux especes de corrosif que je conjecture être les causes de la Peste.

Cette maniere d'expliquer & de distinguer les deux differentes causes de la Peste, & de tirer leur difference de la diversité des temperamens, me paroit si simple, si claire, si naturelle, si conforme à l'experience, & si instructive pour apprendre la maniere dont il les faut combattre pour les vaincre, que j'espere qu'elle sera du goût de tous les Medecins qui travaillent par principes, & qu'elle sera d'une grande utilité pour traiter les pestiferez avec moins de mal-heur.

Comme j'étois en cet endroit de ce petit ouvrage, il m'est tombé heureusement entre les mains une fort belle & très-sçavante lettre écrite de Marseille le 23. Novembre 1720. par l'illustre Monsieur Deidier Professeur de l'Université de Montpellier à Monsieur Montrosse, laquelle ne fortifie pas peu mes conjectures, par la distinction qu'il y fait du different caractere de fiévre qu'il a remarqué dans les differens temperamens des pestiferez qu'il a servis, & par la methode differente qu'il a employée pour les traiter.

Comme cette lettre me paroît très-curieuse, & qu'il n'en n'est entré, à ce que je crois, qu'un seul exemplaire en Savoye, je vais l'inserer icy.

LETTRE de Monsieur Deidier, Professeur de l'Université de Montpellier, écrite à Monsieur Montrosse, à Marseille le 23. Novembre 1720.

MONSIEUR, la plûpart des malades, que j'ai vûs au commencement, étoient saisis de fiévre continuë qui portoit le caractere de fiévre ardente, lorsqu'elle survenoit à un temperament sanguin, elle ressembloit à la fiévre putride

ordinaire dans les perſonnes d'un temperament pituiteux, & qui s'étoient engorgées d'alimens, au lieu qu'on pouvoit la regarder comme maligne, pourprée dans les cas où le malade étoit d'un temperament melancolique, ſaiſi de peur, preſque ſans poux, ayant la face cadavereuſe, les yeux éteints, les extremitez froides, & tout le corps couvert d'un pourpre rouge qui noirciſſoit bien-tôt, au lieu que ceux de la fiévre ardente avoient un poulx fort élevé, mais dur, des yeux étincelens, une chaleur brûlante & une ardeur exceſſive.

Tous ces differens fiévreux avoient cela de commun entre eux, que leur ſouffle & leur tranſpiration jettoient une odeur cadavereuſe qui frappoit le nez des aſſiſtans, & qu'on pouvoit rapporter à l'odeur des pommes pourries qui ont reſté quelque tems enfermées; il leur ſurvenoit toûjours des gonflemens douloureux aux aînes, aux aiſſailles, ou aux parotides, de plus quelque puſtule charboneuſe ou des veritables Charbons, tantôt ereſipelateux, & tantôt phlegmoneux paroiſſoient ſur differentes parties de la peau. Lorſque ces éruptions étoient détournées par la fiévre, le malade periſſoit malgré tous les remedes, au lieu que ces éruptions s'élevant & venant à ſuppurer, le prognoſtic étoit douteux, &

ceux qu'on fecouroit à propos guerif foient.

Outre les fiévreux cy-deffus, il y en a eu quelques-uns dès le commencement, & il y en a aujourd'hui un fort grand nombre dans lefquels on ne voit autre chofe que des bubons, des parotides, & des charbons, fans qu'aucune fiévre ait precedé, & ce font là ceux qui gueriffent tous, & qui n'ont proprement befoin du fecours de la Chirurgie que pour éviter les fiftules à clapiers, & les bords calleux qui fe forment à leurs bubons fuppurez & negligez. Leur charbons fuppurent aifémét pour peu qu'on ait foin de les humecter par le pain trempé dans l'huile, ou par quelque onguent pourriffant. Il fuffit de leur faire quelques fcarifications, ou de les cerner avec le fcapel pour plus grande fureté. Dans le premier panfement il s'éleve des playes une odeur femblable à celle de la tranfpiration des fufdits fiévreux.

Il me paroît par tout ce que deffus que la maladie de Marfeille devant être defignée, comme toutes les autres, par les fimptomes effentiels diftinctifs, on doit la regarder, à mon avis, comme une éruption critique des bubons des parotides ou des charbons, qui s'éleve une odeur cadavereufe.

Cette éruption se trouve mortelle & pestilentielle, lorsqu'étant accompagnée de fiévre elle attaque les visceres interieurs, pour y produire des arrêts de sang gangreneux; au lieu que ces éruptions sont critiques & salutaires, lorsque se portant au dehors elles viennent à suppuration, laissant les visceres libres.

On peut à quelque égard comparer cette maladie à la petite verole, qui se trouve quelquefois pestilentielle, lorsqu'elle attaque les visceres interieurs avec la fiévre, au lieu qu'elle est salutaire lorsque n'attaquant que la peau, il y a peu ou point de fiévre.

Quant à la cause prochaine & immediate de cette maladie, l'ouverture des cadavres ne permet pas de douter qu'elle ne soit un veritable arrêt de sang dans les differentes parties attaquées; mais il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de bien découvrir à quelle occasion le sang est obligé de s'arrêter; il y a lieu de soupçonner que c'est à raison de son épaississement, vû que le poulx le plus élevé se trouve toûjours dur, qu'il est ordinairement foible & très petit, que le sang qu'on tiroit au commencement paroissoit épais & fort gluant, dépourvû de serositez, & que les saignées ont toûjours été mortelles. Ajoûtez

à cela, que j'ai remarqué quelquefois que la maladie étoit precedée d'un grand flux d'urine claire & lympide, ce qui doit épuiser le sang & le laisser à sec.

Parmi les causes exterieures ou occasionnelles, il faut s'en tenir à la prevention publique; il semble que le vaisseau du Capitaine Chatand venu du Levant le mois de May dernier, ait apporté le mal de Seidé, où ledit Capitaine avoit chargé des marchandises emballées dans un tems de Peste.

Ce qui confirma ce prejugé, fut que les Portefaix qu'on employa pour l'ouverture de ces balles, & quelques personnes de l'équipage du vaisseau, perirent de la même maladie, & quoique les marchandises n'ayent jamais été dechargées dans la Ville, on suppose que les petits paquets, nommez paquotilles, des matelots, ayant été furtivement dispersez en differens quartiers, ont distribué la Peste par tout.

C'est sur ce principe qu'on croit que chaque malade infecte par son haleine & par sa transpiration puante, tout ce qu'il touche, & principalement les habits qu'il porte & le lit où il a couché; aussi s'est-on avisé de jetter tous les meubles dans les ruës, où on a soin de les brûler.

Cependant je crois que la disette, la

cherté des vivres, les mauvais alimens, l'horreur, le desordre, & la crainte ont pour le moins autant concourû à la production de cette maladie, que le susdit vaisseau : du moins on ne sçauroit disconvenir que ces dernieres causes jointes ensemble, n'ayent produit dans le sang cette disposition, sans laquelle les liqueurs ne sçauroient se coaguler si fort & si promptement qu'elles le font dans cette occasion. Les nausées, les vomissemens qui precedent ordinairement la fiévre de Marseille & les gros excremens, que j'ai presque toûjours remarqué être de couleur noire & verdâtre, ne me permettent pas de douter que l'indigestion ne fomente l'épaississement du sang, en consequence duquel tous les simptomes essentiels se peuvent expliquer.

Voici les Remedes qui m'ont le mieux réüssi. Je n'ai tenté la saignée que fort rarement, parce qu'on est trop prevenû contre elle ; cependant dans l'espece de fiévre ardente avec delire phrenetique, ce secours m'a parû très-necessaire, les émetiques doux & fort detrempez n'ont réüssi qu'au commencement du mal, ou lorsque l'assoupissement étoit de la partie, dans ce dernier cas les verrées de ptisane laxative ont convenu pour soûtenir l'effet de

l'Emetique, mais en general la decoction de Tamarins, la Manne, le Dilutum de casse m'ont plus souvent réüssi que les infusions de Sené.

Parmi les Sudorifiques, le bois d'ébene en decoction est le plus doux, & le meilleur que j'aye employé : quand je poussois trop par les sueurs, le malade n'en étoit pas mieux, sur tout lorsqu'on s'avisoit d'ouvrir les fenêtres pour prendre l'air, de peur de Contagion, ou lorsqu'on changeoit trop souvent de chemise au malade ; & c'est principalement à raison des sueurs que tous les fiévreux qu'on portoit à l'Hôpital y perissoient bien-tôt & mouroient en chemin. Ceux qui pouvoient rester fermez & couverts, se provoquant à suër en se couvrant la tête dans les draps, & humant leur sueur, se tiroient souvent d'affaire, ce qui fait juger qu'il faudroit traiter cette maladie comme on a coûtume de traiter la petite verole.

Cette lettre est suivie de quatre observations, que la personne qui me l'avoit prêtée ne m'a pas donné le tems de copier, entre lesquelles il y en a une d'une femme qui ayant eu ses mois dans le même tems qu'elle fut attaquée de la Peste, en guerit par l'usage des boüillons émulsionez que ce Medecin lui conseilla ; sur le

le refus qu'elle lui fit de prendre d'autres remedes. Ma memoire ne me rappelle pas les remedes dont il se servit envers les trois autres qui moururent ; à peine eûs-je le tems de les lire.

La maniere dont je viens d'expliquer comment se forme la Peste, & quelle est vraisemblablement la nature de ces premiers corpuscules [que j'ai appellez Sauvageons, pour les rendre plus connoissables à tout le monde] qui concourent si miserablement à former ce corps saliniforme, corrosif, qui produit la Peste, me paroît très-propre à resoudre toutes les plus fameuses questions qui de tout tems ont si fort embarrassé tous les Medecins.

La premiere est, de sçavoir en quoi consiste ce qu'ils appellent *Contagium* ou *Seminium contagii*, & en François cette semence de Peste, que l'on a crû qui se communiquoit d'une personne malade à plusieurs autres, qui, de saines qu'elles étoient, devenoient infectées du même mal ?

La seconde, comment elle se communique sans que le malade fournisse la moindre chose du sien ?

La troisiéme, quelle est cette cause commune, sur laquelle les Medecins ont tant raisonné & si inutilement ?

Et la quatriéme, si cette semence de Peste peut demeurer oisive & cachée pendant quelque tems dans une personne sans s'y manifester.

Il n'est personne en premier lieu qui ne voye clairement que cette semence, dont la recherche leur a donné tant de peines inutiles, & les corpuscules mineraux, qui comme je viens de le montrer, sont la cause primitive de la Peste, ne sont qu'une même chose, & qu'ainsi ils ne sçauroient passer du corps d'un malade dans celui d'une personne saine qui le touche ou qui l'approche; car s'ils y passoient, le malade seroit gueri dans le même moment que la personne saine tomberoit malade, ou du moins sa maladie devroit diminuër à proportion de la quantité de corpuscules qui auroient passé de son corps dans l'autre, suivant cet axiome celebre [*Sublatâ causâ tollitur effectus*;] ce qui est contre l'experience, qui fait voir que plusieurs personnes saines, qui en approchent une qui est infectée, tombent malades, sans que la malade soit guerie ny même soulagée, & qui au contraire meurt souvent quelques momens après que les autres ont été infectées.

Je sçai bien qu'il s'est répandu parmi la plûpart des Medecins modernes la fausse

opinion, que la ſemence de la Peſte étoit compoſée de particules fermentatives à peu près comme celles du levain, & que [de même que celui-cy, qui, quoiqu'en très-petite quantité, fait fermenter & change en un corps, qui prend dans la ſuite ſa même nature, ſi on lui en donne le tems, une maſſe de pâte cent fois plus groſſe qu'il n'eſt lui même,] celle-là changeoit auſſi en ſa même nature toutes les humeurs des peſtiferez auſquelles elle ſervoit de levain.

Mais, ô Dieu, ſi cela étoit ainſi, comme ils ſe le ſont un peu trop legerement perſuadé les uns à la piſte des autres, & ſans avoir examiné avec aſſez d'attention les terribles conſequences de ce ſyſteme; le mal, tout grand qu'il eſt, ſeroit bien encore plus conſiderable, & chaque Peſte qui a regné dans le monde y auroit fait neceſſairement preſque autant de ravages que le deluge.

Car, outre qu'ils n'ont jamais expliqué ce que c'étoit que les premiéres particules fermentatives qui entroient dans le premier corps qui étoit infecté, ſi toutes les particules de ſes humeurs avoient été changées, comme ils ont crû, en des particules peſtilentielles fermentatives, par celles de cette ſemence qui auroient fermenté

en premier lieu avec elles, combien n'en auroient-elles pas fait fermenter d'autres, & ces autres combien d'autres ? & la chose ne se seroit-elle pas continuée de même pendant qu'il y auroit eu quelque personne dans le païs où la Peste auroit pris naissance, aussi bien que dans ceux où elle seroit passée.

Et ces particules, en infectant ainsi les corps, n'auroient-elles pas de même infecté l'air par le moyen duquel ils ont convenu qu'elles passoient des uns dans les autres aussi bien que par le contact ; car supposé qu'elles y passent quelquefois par cette derniere voye, comme ils ont crû, [ce que Monsieur de la Font a refuté dans son Traité de la Peste, & que Monsieur Chicoyneau marque qu'il ne croît pas, dans une fort belle lettre qu'il a écrite de Marseille en ce païs le dixiéme Decembre 1720.] il faut convenir que le plus souvent & presque toûjours elles entrent avec l'air qu'on respire, par les narines & par la bouche, d'où elles s'introduisent dans le sang, ou par la voye des poumons, ou par celle de l'œsophages & de l'estomach avec la salive à laquelle elles se sont mêlées.

Cela étant, & l'air se trouvant rempli de ces corpuscules, & continuellement agité

de tant de maniéres differentes par les vents contraires, il n'y auroit point de païs au monde qui pût s'en garentir [quelque garde exacte qu'on fit sur les frontieres pour en empêcher la communication,] à cause de la quantité presque infinie qu'il y en auroit, & qui s'en produiroit à tout moment.

Or puisque nous ne pouvons pas démentir l'experience, qui nous fait malheureusement remarquer qu'il n'y a rien de si ordinaire que de voir communiquer cette maladie à la plûpart de ceux qui servent ou qui frequentent les pestiferez, [ce qui la fait appeller Contagieuse,] il faut examiner de quelle maniere la chose peut arriver, & ne pas conclure avec precipitation que les corpuscules mineraux, que j'ai appellez Sauvageons, & que j'ai dit être la cause primitive de la Peste, passent du corps d'un malade dans ceux de plusieurs personnes qui le touchent, qui le servent, ou qui le visitent, & qui bientôt après tombent malades de la même maladie.

Mais il faut penser avec Monsieur de la Font, que les linges, les vêtemens, les meubles, la chambre & souvent toute la maison du malade sont si remplis de ces corpuscules pernicieux, par une décharge

que l'air y en a faite, qu'il est impossible d'y entrer sans en prendre ou en soi ou sur soi, & par consequent sans emporter avec soi de cette fatale semence qui, [supposé qu'elle ne soit que sur les vêtemens de la personne qui l'emporte sans s'en défier,] ne manque pas au moindre mouvement, tel que peut être celui qu'on est obligé de faire le soir en se dèshabillant, de prendre l'essor, & de passer de dessus les vêtemens où elle s'étoit attachée, dans l'air, avec lequel elle s'insinuë dans le corps de cette même personne, & quelquefois dans quelques autres qui seront auprès d'elle.

Et pour que tout le monde comprenne aisément la maniere dont la Peste est produite & se communique dans quelque païs, il faut sçavoir que toute la surface de la terre est poreuse comme celle de nos corps, & que, comme il sort continuellement par les pores de nos corps une quantité considerable de corpuscules, laquelle compose la matiere de l'insensible transpiration & des sueurs, il sort de même continuellement des pores de la terre une quantité extraordinaire de corpuscules, laquelle forme la matiere des vapeurs & des exhalaisons.

Et comme les corpuscules qui sortent de nos corps sont d'une très grande varieté

à cauſe des couloirs differens & des differentes humeurs d'où ils exhalent, de même les corpuſcules qui ſortent des pores de la terre ſont d'une varieté preſque infinie à cauſe de la diverſité immenſe des corps qui y ſont renfermez.

Or toutes les fois qu'il ſe rencontrera dans les entrailles de la terre certain mineral, [que je n'oſerois determiner, & que je laiſſe aux Sçavans à rechercher,] dans lequel un diſſolvant proportionné excitera une fermentation qui cauſera une diſſolution de ſes parties ; & que quelque feu soûterrain, ou ſeulement la chaleur qui reſultera de cette fermentation, en fera exhaler les plus ſubtiles, juſques ſur la ſurface de la terre par les pores qui y aboutiſſent, elles y reſteront juſques à ce que quelque corps exterieur les oblige de s'en ſeparer, & de s'élever en l'air, avec lequel étant mêlées, elles iront du côté où le premier vent les pouſſera. S'il n'y en a point de violent, elles demeureront dans leur païs natal, dans toute l'étenduë duquel elles ſe diſperſeront & s'attacheront à toute ſorte de corps, mais plus facilement à ceux qui ſeront d'un tiſſu rare, lâche, poreux, ou velus, & garnis de poils, [tels que ſont, entre autres, la laine, le coton, les plumes & les peaux veluës des ani-

maux, & toutes les differentes marchandises qui en sont faites,] parce que ces particules fines & insensibles se cacheront aisément dans les pores des uns, & entre les poils & les plumes des autres, d'où elles pourront passer incognito dans tous les païs où ces marchandises seront transportées; desquelles elles ne se detacheront que dès qu'on remuera ces marchandises, d'une maniere à leur donner occasion d'en sortir, & de se mêler avec l'air de ce nouveau païs qu'elles infecteront par leur mélange; & où elles ne feront cependant du mal qu'à proportion de la quantité dans laquelle elles y seront entrées, à moins que quelqu'autre cause ne s'y joigne, & n'y excite quelques fiévres malignes, qui sous le nom & le masque de la Peste, dont plusieurs personnes seront attaquées, y feront bien de ravages, faute le plus souvent de secourir les malades, ou de Medecins pour les distinguer.

Il est aisé à comprendre par la maniere dont je viens d'expliquer que la Peste se produit & se communique, que bien que chaque Peste soit unique dans son origine; on peut cependant la concevoir double, & la regarder de deux sortes, dont la premiere, qui se doit appeller nationale, exerce sa fureur dans son païs natal & devient

devient toûjours la source de la seconde, qui se faisant sentir dans un lieu plus ou moins éloigné du premier, doit être appellée étrangere, & qui n'est jamais produite que des semences de la premiere, lesquelles peuveut être transportées en deux manieres du lieu de leur origine en divers autres païs; sçavoir ou dispersées en l'air, ou renfermées dans les nuës qu'elles composent en partie par leur assemblage, & poussées également par les vents qui soufflent; ou bien par terre & par eau par le moyen des marchandises, des hardes, des vêtemens des voyageurs, & de plusieurs autres effets & corps des animaux, sur lesquels l'air natal de ces semences les a deposées, & où elles restent cachées & en repos, jusqu'à ce que le Soleil par sa chaleur, ou quelque vent par son souffle, ou quelqu'autre force mouvente les oblige à s'en détacher, à prendre l'essor, à se mêler dans l'air du païs où ses effets sont portez, & à entrer pêle-mêle avec lui par la respiration dans tous ceux des habitans qui sont à portée de les recevoir.

C'est cette seconde maniere dont les semences de la Peste peuvent passer d'un païs dans un autre, qui a donné lieu à la sage prévoyance des Souverains, qui ayant à cœur la conservation de leurs sujets, ont

pris la loüable coûtume de leur interdire tout commerce avec un païs infecté, de faire établir des barrieres pour couper entr'eux toute communication, de faire des loix très-ſeveres contre tous ceux qui oſeroient introduire clandeſtinement quelques effets venant du païs infecté, de leur impoſer, en cas de déſobéïſſance, de très-rudes peines, & même celle de mort, & de faire faire une garde très éxacte ſur les frontieres pour l'empêcher, ce qui eſt le ſeul moyen de preſerver sûrement un État du mal-heur d'y voir porter la Peſte de cette ſeconde maniere.

Pour ce qui eſt de la premiere dont les ſemences peuvent paſſer d'un païs infecté dans un autre, ſçavoir, ou diſperſées pêle-mêle dans l'air pouſſé par un grand vent, ou condenſées dans les nuës qu'elles s'aident à former, & qui ſont de même pouſſées par quelque vent qui les porte du côté où il va, les barrieres, l'interdition du commerce, les loix les plus ſeveres, & la garde la plus éxacte y ſont également inutiles: la fumée ſeule eſt capable de détruire les ſemences de la Peſte qui viennent diſperſées en l'air, & pouſſées par un vent impetueux, comme le grand Hypocrate l'a remarqué & pratiqué heureuſement le premier, & comme je l'expliquerai dans

la ſuite. Elle n'eſt pas moins propre à détruire celles qu'une nuë qui en eſt chargée & en partie formée, vient verſer dans l'endroit où elle ſe diſſoût, pourveu qu'on le pût découvrir, ainſi qu'on faiſoit, au rapport de Daubigné, ſur le clocher du bourg de Beauvais, où il me ſemble qu'il auroit été aiſé de détruire ces ſemences par le moyen des feux fumants qu'on auroit pû allumer, non-ſeulement au pied du clocher, où l'on remarqua qu'une nuë les verſoit ſoir & matin pendant dix-huit mois qu'y dura la Peſte, mais encore dans tout le bourg & ſes environs.

Il me ſemble auſſi qu'on pourroit écarter de telles nuës, tout comme celles qui portent le tonnerre, la foudre & la grêle, c'eſt-à-dire, par le moyen du bruit du canon & du ſon des cloches, pourveu qu'on y eût recours de ſi loin qu'on pourroit découvrir des nuës ſombres, épaiſſes, & obſcures, pouſſées par un vent qui viendroit d'un lieu infecté : car ſi on les laiſſoit approcher, il ne ſeroit plus tems de recourir à de tels bruits, qui dans le cas de la Peſte, tout comme dans ceux de la foudre & de la grêle, ne ſerviroient qu'à determiner la nuë, qui en ſeroit chargée, à s'ouvrir & à verſer ſa charge juſtement ſur l'endroit où on les exciteroit, & pour

lors il faudroit inceſſamment avoir recours à une fumée très-épaiſſe, & ne pas l'épargner dans le plus grand nombre d'endroits que l'on pourroit & dans tous les environs.

Ce ſeroit auſſi dans ces rencontres, que les Fidelles ne devroient pas épargner les vœux les plus ardens & les plus humbles prieres à leur divin Createur, qui ſeul a le pouvoir de commander à l'air, aux vents & aux nuës, comme étant ſes ouvrages, & de leur faire rebrouſſer chemin quand il lui plaît; car c'eſt là un preſervatif ſurnaturel, qui eſt incomparablement plus aſsûré que tous ceux que je viens de propoſer, bien que le raiſonnement, & l'experience nous en faſſent connoître le merite & l'utilité.

Quelqu'un m'objectera peut-être qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'il puiſſe s'exhaler d'une mine une aſſez grande quantité de corpuſcules pour infecter un auſſi grand nombre de perſonnes qu'on voit mourir dans certaine Peſte.

Je lui répondrai, que la fineſſe de ces corpuſcules qui les rend toûjours inviſibles,[à moins que l'air ne les raſſemble dans une quantité aſſez conſiderable pour que leur attrouppement puiſſe les faire diſtinguer, comme dans la fumée de Mon-

ſieur Hanneman, & dans la nuée de Daubigné dont j'ai parlé, ſuppoſé qu'ils diſent vray,] prouve aſſez la poſſibilité du fait, mais pour le rendre en quelque façon ſenſible; qui pourroit par exemple compter les atomes de pouſſieres qu'élevent les rayons du Soleil qui paſſent dans une chambre par le trou d'un chaſſis, & ſi chacun de ces atomes étoit autant de ſemences de Peſte, combien de perſonnes n'infecteroient-elles pas ?

Or il eſt aiſé de juger que le nombre des atomes qui s'élevent d'une mine qui fermente, & qui ſortent par cette quantité immenſe de pores dont la ſurface de la terre, qui répond à la mine, eſt garnie, doit bien être infiniment plus grand que celui des atomes de pouſſiere qui s'élevent vers ce ſeul trou qui eſt au chaſſis.

Suppoſons donc, par exemple, qu'il s'éleve de cette mine ſeulement dix millions d'atomes, [ce qui eſt bien peu en comparaiſon de la quantité innombrable qu'on en voit élever vers le trou du chaſſis,] & que l'un portant l'autre, il en faille dix pour infecter, & faire mourir une perſonne qui ne ſeroit pas ſervie & ſecouruë à propos, n'en y aura-t-il pas un million d'infectées, s'il n'en faut que cinq, n'y en aura-t-il pas deux millions, & qui

pourroit nous assurer si un seul ne suffisoit pas, auquel cas il y auroit autant de personnes infectées que d'atomes sortis de la mine, & par consequent dix millions.

Cette demonstration ne suffira-t-elle pas pour dessiller les yeux de ces aveugles volontaires, qui ne veulent pas convenir que la Peste se puisse multiplier autrement que par le moyen des levains & de la fermentation.

Ayant ainsi éclairci suivant mon systeme, deux des plus embarrassantes questions qu'il y ait sur la Peste, & ayant fait voir que son principe, qui entre imparfait dans nos corps, acheve de s'y former, & comment cela se fait, il me semble qu'il faut examiner comment y peuvent entrer ces corpuscules mineraux, sans lesquels il n'y auroit jamais de Peste, ce qui nous conduira insensiblement & infailliblement à la connoissance de sa cause commune dont tous les Medecins ont reconnu la necessité, sans avoir pû convenir de sa nature.

J'ai dit cy-devant que dès qu'un dissolvant proportionné excitera dans certain mineral une fermentation qui en dissoudra les parties, & que dès que quelque feu souterrain, ou la seule chaleur qui resultera de cette fermentation, fera élever les plus subtiles des parties dissoûtes de ce mi-

neral jusqu'à la surface de la terre, elles y demeureront jusqu'à ce quelque corps exterieur les oblige de s'en éloigner, & de s'élever en l'air avec lequel elles se mêleront & iront du côté où le premier vent les poussera.

Mais cela doit s'entendre des endroits où la surface de la terre est aride & infructeuse; car pour ceux où elle est couverte d'un nombre presque infini de plantes, la chose n'y va pas de même.

Et il faut penser que celles d'entre les parties dissoûtes du mineral, qui prendront leur chemin par les pores qui aboutiront aux plantes, au lieu de sortir de la surface de la terre, se mêleront au dedans avec le suc qui doit nourrir & augmenter ces plantes, & comme ces corpuscules sont extrêmement durs & solides, ce qui les rend en quelque façon inalterables, à moins qu'ils ne rencontrent quelqu'autres corpuscules qui soient capables de les détruire, tels que peuvent être les particules spiritueuses ou de la fumée ou des odeurs, quelles qu'elles soient, celles du vinaigre, & les esprits humains; les premiéres, pendant que ces corpuscules voltigent en l'air, les secondes, lorsque celui-cy les a deposez sur quelque corps inanimé où ils sont cachez & en repos, & enfin les es-

prits humains, dès qu'ils ſont entrez dans le corps de l'homme où ils travaillent à le perdre, ils reſteront cachez dans les fibres des plantes où ils ſeront entrez, tout comme ils demeurent dans le filament de quelque marchandiſe, à la difference près qu'ils pourront peut-être faire quelques tours dans ces fibres avec le ſuc qui y circule; tellement qu'il faut attendre de ſçavoir quelle ſera la deſtinée de ces plantes, avant que de determiner comment la Peſte pourra s'en enſuivre.

Or de toutes ces plantes, les unes ſervent immediatement de nourriture à l'homme, ou par leurs racines, ou par leurs feüilles, ou par leurs fruits; les autres, aux animaux, dont il mange; & les autres, ſuppoſé qu'il en reſte quelques-unes, qui n'ayent ſervi ny à l'homme, ny aux bêtes dont il ſe nourrit, ſechent ſur la plante.

Il n'eſt perſonne qui ne comprenne aiſément que les plantes qui ſervent de nourriture à l'homme étant farcies de ces corpuſcules, les portent directement dans ſon eſtomach, à meſure qu'il en mange; que celles qui ſervent à la nourriture des bêtes, dont l'homme a accoûtumé de manger, les y portent de même ſans qu'elles ayent reçû la moindre alteration dans leur eſtomach, parce qu'il y manque la propor-

tion qu'il faut qu'il y ait entre ces corpuscules & les sels vicieux, qui par leur union forment dans l'homme le corps saliniforme qui produit la Peste, ce qui ne vient que de la diversité des humeurs & des couloirs, & de la nature differente de l'homme & des animaux ; ce qui est cause qu'un poison qui en tuera une espece, ne fera pas le même effet à plusieurs autres.

La troisiéme espece de plantes, qui n'aura servi de nourriture ny à l'homme ny à aucune des bêtes dont il se nourrit, étant dessechée dans la vieillesse par l'ardeur du Soleil, & toutes ses parties allant en poussiere, les corpuscules mineraux, qui y étoient montez avec le suc qui les a fait croître, s'exhaleront avec toutes les autres parties qui étoient entrées en leur composition, & se mêlant avec l'air qui les enleve, elles s'insinueront avec lui dans l'homme par la respiration, aussi bien que tous les autres corpuscules de cette même nature, qui étant entrez avec les plantes dans les animaux dont l'homme ne mange pas, en seront sortis par la transpiration ou avec les excremens, sans y avoir reçû aucune alteration, par la raison que j'en ay déja apportée ; comme encore, pour ne rien omettre dans ce détail, tout le reste de ces corpuscules, qui, étant sortis de la

terre par les pores qui se trouvent dans les entre-deux des plantes, seront d'abord élevez & dispersez en l'air, & portés avec lui du côté ou le premier vent les poussera comme je l'ai déja dit.

Les Medecins n'ont jamais pû convenir quelle étoit la cause commune de la Peste, bien qu'ils ayent conclu unanimement qu'il falloit necessairement qu'il y en eut une dont elle procedât ; les uns ont crû que c'étoit l'air seul, les autres que c'étoit la nourriture seule, & quelques autres que c'étoit l'un & l'autre ensemble.

Hipocrate, qui a eu bien de Sectateurs, est du nombre des premiers, lorsqu'il dit qu'une partie des maladies provient de la maniere de se nourrir, & l'autre partie, de l'air que l'on respire, & voulant ensuite nous apprendre à les discerner, il ajoûte, que dès qu'un grand nombre de personnes sont attaquées de la même maladie en même tems, [ce qui veut dire de la Peste,] il faut en rapporter la cause à la chose dont tous les hommes se servent le plus communément, qui est l'air qu'ils respirent ; car alors, dit-il, il est évident que la nourriture n'en sçauroit être la cause, puisque cette maladie attaque également les jeunes & les vieux, les hommes & les femmes, ceux qui boivent du vin & ceux qui

boivent d'eau, ceux qui mangent des crépes de farine, & ceux qui mangent du pain; d'où il conclud que la nourriture ne sçauroit être la cause commune de la Peste, puisque de quelque nourriture differente dont les hommes se servent, ils sont presque tous attaquez de la même maladie.

Ceux qui ont pensé que la nourriture seule pouvoit être la cause commune de la Peste, voulant combatre l'opinion des premiers, se sont retranchez à dire que s'il arrive que tous les habitans d'une ville ou d'un païs, ou tous les soldats d'une armée, soyent obligez de se servir d'une même nourriture, & qu'elle soit corrompuë, comme il arrive quelquefois dans des disettes, dans de longs siéges, ou dans des Camps ausquels on a coupé de grand convois de vivres, il faut de necessité que cette nourriture qui est commune à tout le monde, produise une maladie commune qui est la Peste.

Quelques autres qui ont gardé le milieu, ont dit qu'il ne comptoit pas que jamais Peste ait dependu de cette derniere cause, de la maniere dont elle est supposée, si l'air ne s'en est mêlé; & que s'il en est provenu quelque maladie, ce n'a été tout au plus que quelques fiévres épidemiques

& populaires ; ils ont apparemment fondé leur ſentiment ſur la penſée de Galien, qui dit, que dans les conſtitutions peſtilentielles de l'air la reſpiration eſt le plus ſouvent la cauſe qu'on tombe malade, ce qui arrive quelquefois à l'homme, lorſqu'ayant le corps rempli d'humeurs prêtes à ſe corrompre, l'air qui l'environne lui fournit quelque occaſion à prendre cette fiévre, par où il accuſe également l'air & la nourriture.

Je ſuis perſuadé que ſi tous ces Medecins oppoſez avoient reflechi que tous les differens mets & les diverſes boiſſons qui ſervent de nourriture aux hommes, procedent des plantes ou mediatement ou immediatement, comme je viens de l'expliquer, ils auroient convenu que la nourriture, quoique differente en apparence, étoit cependant le même dans tous les hommes, & par conſequent une cauſe commune auſſi propre que l'air, à produire la Peſte ; & ils auroient employé le tems, qu'ils ont perdu à des diſputes frivoles & inutiles, à rechercher comment les plantes pouvoient être infectées.

Et pour en ajoûter une nouvelle preuve, s'il eſt vrai, comme tant d'hiſtoires nous l'apprennent, que la Peſte ſuit preſque toûjours la famine, il faut penſer que

celle-cy ne vient que de la rareté des denrées, que cette rareté ne procede que de ce que les bleds n'ont pas la quantité ordinaire d'épis, ou de ce que les épis n'ont pas la quantité ordinaire de grains, ou de ce que ces grains ne sont pas remplis de la quantité de suc ordinaire, & necessaire pour qu'ils soient aussi nourrissans qu'à l'accoûtumé.

Or ces trois défauts ne procedent que de ce que les corpuscules mineraux, qui s'élevent, comme j'ai dit, des entrailles de la terre, se mélant avec les sucs nourriciers des plantes de bled, en obstruent ou la racine, ou la tige, ou le grain; s'ils obstruent la racine, ils l'empêchent de produire quantité de cayeux, & par consequent d'épis; s'ils obstruent la tige, ils l'empêchent de produire suffisamment de grains dans l'épi, ce qui est cause qu'au lieu d'être garni dès son commencement jusqu'à son extremité, il en est quelquefois à moitié vuide; s'ils obstruent le grain, il l'empêche d'avoir la quantité suffisante de sucs qui le rend nourrissant; d'où vient que les bleds composez de tels grains ne rendent que trés-peu de farine, tellement qu'il est aisé à comprendre, par tout ce que je viens de dire, que la famine, qui s'en ensuit, étant un premier

effet des corpuſcules mineraux qui ſont engagez dans les plantes, d'où ils paſſent dans les hommes mediatement ou immediatement pour leur ſervir de nourriture, la Peſte, qui en eſt le ſecond effet ſuit la famine de ſi près, ce qui n'arrive que lorſque la famine dépend de là, & nullement lorſque elle eſt cauſée par quelque intemperie de l'air, ou par quelqu'une des autres cauſes qui ſont capables de la produire; car pour lors elle ne peut tout au plus que cauſer quelques maladies populaires & épidemiques, & nullement la Peſte, qui provenant toûjours [ſuivant ſa definition] d'une cauſe commune à laquelle tous les hommes participent neceſſairement, ne ſçauroit jamais dépendre de la famine, que lors que celle-cy provient, non pas tant d'un ſimple defaut de denrées, que du mélange d'un corps étranger qui s'eſt inſinué dans les fibres des plantes qui fourniſſent aux hommes, ſous diverſes formes, tous les differens alimens dont ils peuvent ſe nourrir mediatement ou immediatement, & qui ayant obſervé ces fibres a empêché les ſucs de ces plantes d'être auſſi nourriſſant qu'à l'ordinaire comme je l'ai expliqué.

Car pour la famine qui provient uniquement d'une ſimple rareté de denrées, il

est aisé à concevoir que ne pouvant pas produire une cause commune à tous les hommes, elle ne sçauroit causer la Peste, parce que toutes les personnes riches & accommodées peuvent s'en preserver par le moyen de leurs richesses qui leur fournissent toûjours, à quelque difference près, la même abondance de tout ce qui est necessaire à la vie, & dont les pauvres & la plus grande partie du tiers État manquent ordinairement à cause de la grande cherté, ce qui n'arrive pas de même dans la famine de la premiere espece, dans laquelle l'abondance est presque plus dangereuse que la disette; d'où vient que les Souverains & les sujets, les riches & les pauvres, les jeunes & les vieux, les hommes & les femmes & generalement tout le monde sont également sujets, à la Peste qui a accoûtumé de la suivre suivant le fameux & ancien proverbe: *Post famem Pestis.*

Il ne faut pas non plus être surpris si la Peste survient quelquefois après que la terre a tremblé, ou qu'elle s'est entre-ouverte, puisque pour lors il arrive tout d'un coup ce qui n'arrive qu'insensiblement dans les autres Pestes où les atomes pestilentiels n'exhalent que petit-à-petit du mineral qui est dissous par la fermentation, au lieu que dans les deux premiers cas, tous les atomes

qui ſont detachez du mineral, trouvant une iſſuë plus ſpacieuſe, ſortent en foule & tumultueuſement par l'écart qui arrive à la terre tremblante ou entre-ouverte par le moyen de quelque feu ſoufterrain, qui ſe fait voir aſſez ſouvent par ces ouvertures.

Cette eſpece de Peſte ne ſe communique que par l'air ſeul, & jamais par la nourriture, parce que les atomes qui la produiſent, n'étant pas ſortis par la voye ordinaire des pores de la terre, ne ſe ſont pas mêlez avec les ſucs deſtinez pour la nourriture des plantes,& c'eſt ce qui la doit rendre moins contagieuſe, ou ce qui eſt la même choſe, moins communicable dans le lieu de ſon origine, parce qu'on n'a qu'à ſe preſerver de l'air ſans ſe défier de la nourriture.

Il eſt aiſé à conclure de tout ce que je viens de dire ſur la cauſe commune de la Peſte, que la voye la plus ordinaire par laquelle la ſemence de la Peſte entre dans l'homme,eſt celle des narines & de la bouche, où ce grand chemin ſe partageant en deux ſentiers, une partie paſſe directement dans le ſang par celui des branches & des poûmons, pendant que l'autre fait un détour en paſſant par l'œſophage & l'eſtomach qui eſt le ſentier le plus long.

L'on

L'on peut encore inferer delà que les pores cutanez étant continuellement remplis de la matiere de l'insensible transpiration qui y passe sans cesse, il est très-difficile qu'il y entre quelqu'autre corps, à moins que celui qui s'offre pour entrer n'ait une force superieure à celle de celui qui sort, & que par ce moyen il ne l'oblige de retourner sur ses pas avec lui.

Ce qui paroissant assez difficile, pour ne pas dire du tout impossible, il me semble qu'il est plus naturel de penser que les corpuscules mineraux, [que je crois être les premiers auteurs de la Peste,] entrent dans le corps de l'homme par les endroits où ils trouvent le moins de resistance, & cõme l'ouverture de la bouche & celle des narines par où l'on respire également, leur sont beaucoup plus aisées pour entrer dans le tems de l'inspiration, avec l'air qui s'y introduit naturellement & necessairement, que n'est la voye insensible des pores, qui est continuellement embarrassée par la matiere de l'insensible transpiration, il faut croire que cette fatale semence entre bien plus souvent dans nos corps par le chemin ouvert & libre de la respiration, que par la voye étroite & embarrassée des pores, laquelle me paroît très-rare, ponr ne pas dire impossible, comme je l'ai déja dit.

Si quelqu'un mécontent de mon systéme, tant à cause de sa nouveauté, que parce que je ne determine pas le mineral dont s'exhalent les corpuscules, qui, devenant corrosifs & pestilentiels dans nos corps, me paroissent être la cause principale de la Peste, vouloit m'en proposer un autre, & dire en empruntant une partie de celui du sçavant Platerus, qu'il seroit plus vraisemblable de penser que Dieu, ayant prevû en créant le monde, que l'homme, quoique le plus parfait de tous ses ouvrages,[qui ne sont faits que pour lui,] seroit assez ingrat pour oublier les bien-faits d'un Createur à qui il avoit tant d'obligation & pour l'offenser, avoit en même tems créé, pour l'en châtier, une quantité de verges proportionée aux crimes que sa prescience éternelle lui fit prévoir, que l'abus qu'il feroit de sa liberté, qu'il lui laissoit, lui feroit commettre.

Que ces verges sont certains corpuscules particuliers, & d'une certaine figure determinée qu'il a créés pêle-mêle avec les autres differentes particules de la matiere premiere dont ils sont une portion, & que toutes celles qui étoient d'une même figure s'étant rassemblées en un tas, à cause de la proportion de leur surface, s'étoient placées en certains endroits des entrailles

de la terre, pendant que quelques autres, figurées differemment de celles là, en avoient occupé d'autres, suivant les régles du mouvement que ce divin Createur leur établit dans ce premier commencement pour continuer jusqu'à la fin des siécles.

Que ces atomes si formidables,[non par leur grandeur, car ils sont d'une petitesse presque infinie, mais par l'usage terrible auquel ils sont destinez,] ainsi assemblez en ordre, & placez en differens endroits de la terre interieure, en sortent pour s'élever vers sa surface, dès qu'ils y sont obligez par quelque feu soûterrain, ou par la chaleur de quelque fermentation qui s'excite auprès d'eux.

Je consentirois volontiers à embrasser son systeme, pour ne pas paroître entêté du mien, pourveu néanmoins qu'il convint avec moi, que ces atomes, émanez ainsi immediatement de la main du souverain Createur de tous les êtres, fussent des corpuscules durs, solides, & garnis de quantité de pores très-petits & étroits, tels qu'il me semble qu'ils doivent être necessairement pour pouvoir produire la Peste :

Mais comme ces deux systemes voudroient dire à-peu-près la même chose, pourquoi multiplier les êtres sans necessité, & inventer une nouvelle espece de corps

inconnuë à tous les hommes, pendant que nos ſens, tout groſſiers qu'ils ſont, nous font déja connoître dans quelques operations chymiques que les quatre mineraux differens que j'ai rapportez cy-devant, d'indifferens qu'ils ſont de leur nature, deviennent corroſifs, que par le mèlange de quelques ſels étrangers; & pourquoi ne pas croire que la nature, qui eſt bien plus ſçavante & plus adroite que les plus habiles Chymiſtes, peut bien faire dans nos corps, ou avec les corpuſcules de ces mêmes mineraux, ou avec ceux de quelqu'autre, des corps corroſifs & peſtilentiels, par leur union avec les ſels vicieux ſurabondans qui ſe rencontrent ou dans nos premieres voyes, ou dans nôtre ſang: & que la difference qu'il y a d'une Peſte à l'autre, ne depend que de la differente configuration des atomes du mineral different, d'où ils exhalent, ainſi que nous voyons que les quatre mineraux que j'ai citez forment quatre corps corroſifs, qui, quoique differens, ſont neanmoins également capables de produire le même effet & de cauſer la mort.

L'on peut encore inferer de tout ce que je viens de dire, que le corps d'un peſtiferé, ſoit pendant ſa maladie, ſoit après ſa mort, eſt ce qu'il y a le moins à craindre

chez lui, & que tout ce qui l'environne l'est beaucoup plus que lui, & que c'est en vain qu'on jette par les fenêtres tout ce qui l'a touché, puisque les meubles, les vêtemens & les linges qui sont dans le reste de sa maison, que le malade n'aura point touchez, seront quelquefois plus infectez que tout ce qui lui aura servi de plus près; & qu'il peut avoir humé la cause de son mal dans la chambre la plus reculée de sa maison, d'où il aura passé dans celle où il est mort, & où il n'y a peut-être d'autres atomes pestilentiels que ceux qu'il y aura apportez sur ses vêtemens, dans cette chambre éloignée où l'air en avoit fait le dépôt.

Sans qu'on puisse, ce me semble, donner d'autre raison, pourquoi il a plûtôt fait ce dépôt dans cette chambre ou dans cette maison que dans une autre, excepté celle par laquelle il tombe quelquefois, en certain jour, une grêle effroyable sur une vigne qui est au milieu d'un vignoble, sans qu'il en tombe un grain sur aucune de celles qui l'environnent, & que, quelques jours après il en tombe autant sur celles qui en avoient été preservées la premiere fois, sans que celle qui a été endommagée la premiere en reçoive un seul grain; ce qui ne depend à mon avis, que des differentes modifications de l'air cau-

ſées par les divers mouvemens des vents qui l'agitent.

Après avoir ainſi expliqué très-facilement, ſuivant mon ſyſtême, les trois principales difficultez qui concernent la Peſte, il m'en reſte encore une à débroüiller qui conſiſte à ſçavoir, ſi dès que ſa ſemence eſt entrée dans une perſonne, elle y peut faire quelque ſéjour ſans s'y manifeſter; c'eſt ce que je vais tâcher de developper, pour remplir les engagemens que j'ai pris dans l'intitulation de ce Traité.

Je ne veux point me ſervir pour cela de l'autorité de quantité de graves Auteurs, qui aſſurent qu'elle n'y ſçauroit faire le moindre ſéjour ſans s'y manifeſter, parce qu'il y en a beaucoup d'autres qui ſoûtiennent le contraire, je ne veux me ſervir que du raiſonnement qui doit prevaloir à l'autorité, & enſuite duquel je prie Meſſieurs les Medecins de decider.

Dès que les corpuſcules mineraux, que j'ai dit, être les ſemences de la Peſte, ſont entrez dans un corps, il y arrive de deux choſes l'une:

Où il ſe trouve dans le ſang de cette perſonne quantité d'eſprits qui tiennent en raiſon & en ordre tous les principes de ſa maſſe, en telle ſorte qu'il n'y en a aucun qui y predomine d'une maniere à pou-

voir y causer le moindre desordre.

Ou bien il manque dans ce sang cette quantité d'esprits necessaire pour y maintenir l'ordre parmi tous les principes dont il est composé ; & pour lors l'espece de sel, qui predomine dans le temperament, n'ayant rien qui la reprime, s'éxalte & y prend le dessus.

Si c'est la premiere, dès que les esprits, qui sont des particules très-subtiles & très-volatiles composées des sels & des soulfres les plus fins de la masse du sang, y rencontrent les corpuscules mineraux, ils les ataquent d'abord comme un corps heterogene à celui auquel ils president, & pour lors:

Ou ils dissolvent ces corpuscules étrangers par leur parties salines, qui s'introduisant par leur grande subtilité dans leurs pores, aussi bien que par la grande vitesse & activité qui leur est essentielle, en écartent les côtez avec violence, tellement que les ayant ainsi brisez & mis en piéces, ils ne sont plus capables de s'unir avec les sels dont l'union seule pouvoit les rendre corrosifs : ou s'ils ne les dissolvent pas tous, par leurs parties salines, de la maniere que je viens d'expliquer, ils induisent les autres, de leur particules sulfureuses qui forment tout au tour comme une espece de côte-

très-fine, qui en bouche tous les pores, & les rend de même incapables d'y admettre aucun de ces sels.

Et c'est là, ce me semble, la raison pour laquelle ne sont infectez, que très-difficilement, tous ceux qui ont de l'assûrance & de la joye, [qualitez qui ne dependent que d'une abondance d'esprits dans le sang,] où tous ceux qui ont les visceres bons, qui vivent sobrement, & qui par consequent digerent parfaitement les alimens qu'ils prennent en une quantité moderée, qui ne commettent aucune faute dans l'usage des six choses nonnaturelles, & en qui par consequent il se forme continuellement de nouveaux esprits en abondance pour suppléer à ceux qui se dissipent aussi continuellement pour differents usages; & si tous ceux que je viens de dire ne sont point infectez, ou ne le sont que très-difficilement, ce n'est pas faute d'admettre en eux des corpuscules mineraux propres à devenir corrosifs & pestilentiels; (car il se peut faire qu'ils en hument quelquefois plus que ceux qui en sont infectez,) mais c'est parce que les esprits qui se trouvent chez eux en quantité, en sont le contre-poison, de la maniere dont je viens de l'expliquer.

Si c'est la seconde de ces deux choses, c'est

c'eſt-à-dire, que les eſprits manquent dans le ſang de la perſonne où ces corpuſcules ſont entrez, ou du moins qu'il n'y en ait que très-peu, [car ils ne ſçauroient y manquer abſolument, ſans que le ſujet periſſe,] pour lors les ſels de l'eſpece predominante du temperament, qui, comme j'ai déja dit, y ſont en toute liberté, & comme abandonnez à eux-mêmes, s'uniſſent avec ces corpuſcules pernicieux, & produiſent ce funeſte corroſif qui fait tant de ravages en ſi peu de tems.

Et c'eſt là la raiſon pour laquelle toutes les perſonnes qui s'abandonnent à la triſteſſe ou à la crainte, [paſſions qui ne ſont produites que par un defaut d'eſprits dans le ſang,] & celles qui ont fait quelque exercice violent de corps ou d'eſprit, qui leur a beaucoup diſſipé de particules ſpiritueuſes; auſſi bien que toutes celles dont le ſang ſe trouve groſſier, viſqueux ou aqueux, & par conſequent très-peu ſpiritueux, ſont ſi facilement & preſque infailliblement infectées, & en gueriſſent ſi rarement.

Il n'eſt perſonne, à mon avis, qui ne comprenne facilement par tout ce que je viens de dire, que la ſemence de la Peſte, ou ce qui eſt la même choſe les corpuſcules mineraux, tels que je les ay ſuppoſez, ne ſçauroient demeurer quelque

tems oisifs dans une personne, & que dès le moment qu'ils y sont entrez, il l'y commence un combat où ils sont en peu de tems ou vaincus ou victorieux.

Et il ne faudroit pas m'objecter, pour détruire ce que je viens d'avancer, que puisque ces corpuscules demeurent quelquefois attachez pendant si long-tems à certaines marchandises sans s'y manifester, ils peuvent bien de même rester quelque tems dans le corps d'une personne sans s'y découvrir; Car je n'aurois pour détruire leur ridicule objection, qu'à leur répondre que la raison, pour laquelle ils peuvent demeurer si long-tems attachez sur quelque corps inanimé, n'est autre que parce que ce corps étant solide, ses parties sont toutes en repos, au lieu que celles du corps animé ausquelles ils s'attachent, qui sont le sang & les humeurs, étant des liquides, leur parties sont dans un mouvement continuel, les unes à l'égard des autres, qui par consequent ne permet pas à ces corpuscules d'y demeurer un moment oisifs & en repos.

Quelqu'un m'objectera sans doute, pour détruire mon sentiment sur cet article, une histoire rapportée par Monsieur Ernll Medecin du Roy de Pologne dans son histoire de la Peste dont la Cour Royale fut

attaquée a Mariembourg en Prusse dans les années 1710. & 1711.

Ce celebre Medecin raconte qu'une jeune Veuve âgée d'environ vingt-ans fut laissée dans le huitiéme mois de sa grossesse par son mari qui mourût, dit-il, avec les plus terribles accidens de la Peste, qu'elle portât son fruit jusqu'à son terme sans sentir de grandes incommoditez, mais qu'aussi-tôt que par un accouchement heureux, elle eût mis au monde un garçon, le venin, qui jusques-là s'étoit tenu caché, se manifestât avec tant de vehemence par les douleurs les plus cruelles accompagnées d'une suppression subite des lochies, & suivies, après six heures, d'une si affreuse hemorragie de la matrice avec hœmoptise, qui veut dire crachement de sang, que, dans la premiere visite qu'il lui rendit, il la vit avec horreur nageant dans son sang, dont l'écoulement n'ayant pû être reprimé ou arrêté par aucun remede, elle mourût en moins de vingt-quatre heures, laissant veritablement son enfant vivant, mais qui après peu de semaines fut attaqué du pourpre dont il mourût.

D'où cet illustre Auteur pût observer, dit-il, que le venin pestilentiel, même le plus vehement, peut quelquefois se cacher assez long-tems dans un corps humain.

Je donne par là un beau champ de se récrier contre moi à tous ceux qui ayant beaucoup d'envie de critiquer cet Ouvrage, ignoroient cette histoire par laquelle ils croyent déja mon systême renversé; mais j'espere de leur faire connoître bientôt leur méprise, en leur disant que si dans le tems que ce cas arrivat à Mariembourg, la Peste n'y avoit point été declarée, Monsieur Ernil avec toutes ses lumieres n'auroit jamais pensé que cette veuve en eût été infectée la premiere, & qu'elle en fut morte, d'autant que tout ce qu'il y a de Praticiens en Medecine, sçavent très-bien qu'il meurt souvent des femmes en couche avec les mêmes simptomes que celle-là, sans que la Peste s'en mêle, & qu'ainsi cette femme peut être morte sans avoir été infectée; à quoi il y a d'autant plus d'apparence que la maladie n'a été accompagnée d'aucun des simptomes qui servent le plus à caracteriser la Peste; mais je veux supposer qu'elle en soit morte, comme le croit cet illustre Medecin, & comme je suis très porté à le croire avec lui, peut-on être fondé à en tirer la consequence qu'il en tire, que le venin pestilentiel demeura caché chez cette veuve dès la meladie ou la mort de son mari jusqu'après ses couches; n'est-il pas plus na-

turel de penser, que l'air avoit charrié & deposé dans sa maison un grand nombre de ces atomes mineraux, (que je crois être les semences de la Peste,) dont l'époux huma les premiers qui le firent mourir, & que les autres resterent en repos nichez sur quelques meubles ou hardes de la maison jusqu'aux couches de cette femme, ausquelles tout le monde étant empressé de courir çà & là par la maison pour la servir, comme il arrive toûjours en pareilles occasions, le grand mouvement qu'on y excita pour chercher tout ce qui étoit necessaire pour la mere & pour l'enfant, fut la cause que plusieurs de ces atomes qui étoient deposez sur quelqu'une des choses qu'on maniât un peu rudement, s'en detacherent, prirent l'essor, & s'étant mêlez dans l'air, entrerent avec lui, par la respiration, dans cette femme dont le sang s'étant trouvé épuisé d'esprits par les douleurs de l'enfantement, aussi bien que par le chagrin precedent qu'elle avoit eu de la mort de son mari, les sels predominants de son temperament y ayant pris le dessus, & étant exaltez s'unirent d'abord à ces atomes & formerent par cette union le corrosif qui lui causa la mort.

L'on pourroit encore dire qu'ayant eu besoin dans cette occasion d'une Sage-

Femme, & l'ayant mandée par quelque domestique, peut-être dans une des heures qui me paroissent les plus suspectes, & où il y a le plus d'apparence que l'air est chargé d'atomes mineraux, comme je l'expliquerai dans la suite, le domestique ou l'Accoucheuse avoit pû apporter sur leurs vêtemens dans la maison, & peut-être dans le propre lit de la malade, les atomes, qui furent occasionnez à entrer par la respiration plûtôt chez elle, que chez les assistants, par les grands cris qu'elle fit dans les douleurs de l'accouchement, lesquels procurant en elle de plus grandes & de plus longues expirations, donnerent occasion à l'air qui l'environnoit & qui étoit chargé de ces atomes, d'y entrer avec plus de force & en plus grande quantité dans l'inspiration.

L'histoire que le même Auteur rapporte après celle-là, ne confirme pas peu ce que je viens de dire.

Il raconte qu'une femme non seulement fût tuée par le venin pestilentiel en très-peu de tems, mais encore qu'elle infectat ses domestiques & autres assistans d'une maniere si vive qu'ils moururent tous, aussi bien qu'elle, en très-peu de tems. Que cette femme, quoique de basse & vile condition, avoit cependant amassé par sa

diligence soixante & dix ducats, qu'elle donna avant sa mort, cousus dans une ceinture de cuir, non pas à son mari, mais à l'un de ses amoureux, dont le nombre étoit assez grand. Que ce miserable heritier paya le mal-heur d'un tel heritage par quelques charbons & bubons dont il fut tué le troisiéme jour. Qu'un autre ami à qui il donna cette somme ayant été emporté de même, cet or vient entre les mains d'un troisiéme qui paya plus cruellement l'heritage que les deux premiers, car il eut, non seulement un bubon, mais encor un charbon au bras avec des marques comme des coups de foüets sur la region du cœur dont il fut suffoqué dans deux jours. Qu'on ne sçait pas enfin positivement en quelles mains tombat cet or funeste, mais que la commune opinion fut, qu'il étoit passé dans celles du Pasteur qui assistoit le mourant, & qui le possedat peut-être impunément après que la vengeance divine se fut satisfaite par la mort de ceux qui avoient precedé. Ce Medecin ajoûte que le mari, à qui ce bien devoit venir bien naturellement, mourut bien tôt après sa femme.

Or que nous prouve cette histoire, si ce n'est que l'air avoit charrié dans la maison de cette femme une si grande quanti-

té d'atomes mineraux, qu'elle, ses domestiques & autres assistants en ayant humé un bon nombre par la respiration, & s'étant trouvé dans leurs corps une quātité à-peu-près proportionnée des sels predominants & exaltez de leur temperamment, ils en moururent tous en très-peu de tems, sans qu'il soit vrai de dire, que la femme infectât les autres, parce qu'elle fut infectée la premiere, & ce qui prouve le contraire, aussi bien que la verité de ce que je dis de l'abondance des atomes qui étoient tombées dans sa maison, c'est la grande quantité, dont ses ducats & sa ceinture de cuir en furent chargez, laquelle, dès qu'ils eurent été maniez & comptez avec empressement par tous ceux qui en heriterent successivement, les tua tous les uns après les autres, jusqu'à ce qu'étant parvenus entre les mains du Pasteur, où ces ducats, à force d'avoir été maniez, & comptez & jettez violemment sur differentes tables par ces heritiers successifs, pour sçavoir s'ils avoient le son bon, avoient été déchargez de tous les atomes mineraux dont ils avoient été chargez au commencement: Où bien, s'il s'y en trouvât encore quelques-uns que le Pasteur humat, le plaisir qu'il eut de se voir arriver une si belle succession, à laquelle il ne s'attendoit pas,

causât en lui un épanchement d'esprits qui fut suffisant pour lui faire détruire ce qui pouvoit y en être entré.

Et ce qui prouve évidemment, que c'étoit une grêle, pour ainsi dire, d'atomes, qui étoit tombée sur la maison de cette femme, qui la fit mourir avec ses domestiques & autres assistants, aussi bien que tous ceux entre les mains de qui sa ceinture dorée tomba, c'est que son mari qui n'eût pas le mal-heur de manier sa bourse, ni vraisemblablement celui de se tenir trop assidû auprès d'elle, (car s'il l'avoit été, il y a bien apparence qu'il n'auroit pas souffert qu'elle eut donné en sa presence sa bourse à un amant,) ne laissa pas de mourir des premiers bien-tôt après elle, parce qu'ayant humé sa part des atomes mineraux qui étoient tombez sur sa maison, & s'étant trouvé le sang depourvû d'esprits, ou par le chagrin de l'infidelité de sa femme, ou par celui d'avoir manqué sa bourse, ce qui est plus vraisemblable, ces atomes eurent bien-tôt lié commerce avec les sels predominans de son temperament, lesquels, faute d'esprits, y étoient exaltez & avoient le dessus, & avec qui ils eurent bien-tôt formé le corrosif qui le fit mourir peu de tems après sa femme sans avoir cependant manié sa bourse.

Cette idée, qui me paroît très-simple & naturelle, m'en fournit un autre, qui servira considerablement à prouver encore mieux ce que j'ay avancé cy-devant, qu'il n'y a rien à craindre d'un pestiferé pendant qu'il est vivant & malade, & que si les atomes mineraux qui sont entrez dans son corps y sont vaincus & détruits par les esprits qui s'y trouvent en grande abondance, le sujet dans lequel se donne le combat ne s'apperçoit presque, ny du combat auquel il sert de champ de bataille, ny de la victoire.

Et en ce cas que pourroit-il y avoir à craindre des atomes ainsi vaincus ? dont les uns sont dissous, brisez & mis en piéces par les particules salines des esprits, & les autres induits de leurs parties sulfureuses, & qui également, les uns comme les autres, ont changé de proprieté en changeant de tissu & de configuration, & sont par là devenus incapables de nuire, ny dans le corps où ils ont été vaincus, ny dans un second, quand même ils y passeroient.

Que si au contraire ces corpuscules, faute d'avoir trouvé suffisamment d'esprits dans le sang, ont formé ce terrible corrosif par leur funeste societé avec les sels predominans du temperament, ils ne sortiront pas du corps où ils sont, trouvant à

s'y occuper, pour passer dans un autre dans lequel ils ne pourroient plus produire le même effet, parce qu'ils ne sont de même plus figurez comme ils doivent l'être pour le pouvoir produire, & que sans être ny dissous ny enduits comme dans le premier cas, leur pores sont si remplis des sels du corps qu'ils travaillent à détruire, qu'ils ne sont plus capables de se charger de ceux de celui où ils pourroient entrer.

Quelle vraisemblable que soit ma conjecture, il me semble de voir soûlever contre moi, à la premiere ouverture que j'en fais, toute l'antiquité accompagnée d'une infinité de Medecins modernes, & d'une troupe innombrable de gens qu'ils ont aveuglez, & qui tous également infatuez de l'opinion que la Peste est une maladie si contagieuse qu'on ne sçauroit toucher une personne qui en est infectée sans prendre le même mal qu'elle a, m'objecteront avec aigteur, que si les atomes mineraux vaincus & détruits, comme je viens de les supposer dans les sujets, où ils rencontreront une quantité abondante d'esprits, ne sont plus capables de produire aucun mauvais effet, en quelqu'autre corps qu'ils puissent passer; Du moins ceux qui seront devenus corrosifs dans les sujets où les esprits auront manqué, pourront

s'exhaler & en sortir ou par l'expiration ou par les pores cutanez, & entrer ensuite dans un autre corps où ils feront seuls, & sans avoir besoin d'autres associez, le même ravage, parce qu'ils seront déja corrosifs en y entrant.

Je leur repondrai pour les adoucir & les satisfaire, que si dès le moment que ces atomes sont devenus corrosifs dans un sujet, en s'unissant avec les sels vicieux predominans de son temperament, ils en sortoient pour entrer dans un autre, il est constant que celui qu'ils abandonneroient, devroit se mieux porter au lieu de continuer à être malade, parce que non seulement il se trouveroit debarrassé de ces corpuscules dangereux qui avoient conspiré sa perte, mais encore des sels vicieux qui étoient de moitié avec eux, ce qui est contre l'experience journaliere, comme je l'ai dit plus haut.

Que si cette troupe acharnée contre mon nouveau systême, prétend que ces corpuscules ne sortent de ce corps malade, pour passer dans un autre auquel ils communiquent le même mal, qu'après qu'ils auront détruit le premier, qui leur a fourni les armes dont ils se sont servis pour le détruire, il est évident qu'ils n'en sortent pas pendant sa vie, mais seulement après

sa mort, qui est la même chose que sa destruction. Ainsi il faut convenir qu'un corps atteint de la Peste ne la sçauroit donner pendant sa vie à un autre.

L'illustre Monsieur De la Font rapporte dans son Traité de la Peste, une histoire arrivée en Hollande en l'année 1635. que je vais rapporter ici, parce qu'elle sert à confirmer ce que je viens d'avancer.

Il dit qu'une jeune fille d'une beauté exquise, ayant été infectée de la Peste dans une certaine Ville où le peu de bien qu'elle avoit l'obligoit de servir, fut portée & laissée seule dans un jardin hors de la Ville, dans lequel un amant, qui en étoit éperdûment amoureux, l'ayant découverte, demeura auprès d'elle pour la servir, & ne se contenta pas de lui marquer sa passion par mille tendres embrassemens, mais passant outre il coucha plusieurs fois avec elle, & commença sans arbitres & sans témoins de consommer un mariage dont ils étoient convenus auparavant, & qu'ils acheverent dans toutes les formes après que la fille fut guerie, & son amant delivré du danger auquel sa passion l'avoit fait exposer.

Monsieur De la Font se sert de cette histoire pour prouver que la Peste ne peut pas se communiquer par le contact, puisqu'il

n'y en sçauroit avoir de plus immediat que celui qu'il y eut en ce rencontre entre la maitresse infectée de la Peste & son amant qui se portoit bien ; & moi je pretends de m'en servir à prouver qu'il y à moins d'apparence, que les corpuscules mineraux, [qui, suivant ma pensée, sont la semence de la Peste,] sortent d'un corps qui en est infecté, qu'il n'y en a qu'ils entrent dans un autre par le contact, & que s'il en étoit sorti quelques-uns du corps de cette fille, l'amant les auroit attirez en lui avec l'air par la respiration, s'il en avoit point pris par le contact.

Et comme j'écris uniquement pour découvrir la vérité, j'avoüe de bonne foi que cette histoire peut également servir à prouver une chose que j'ai déjà expliquée, qui est que, supposé que cet amant eût humé, en couchant avec sa maîtresse, quelques corpuscules mineraux qui vraisemblablement purent bien se trouver ou sur ses linges ou sur ses habits, ou sur quelques unes des choses qui l'environnoient, & qu'elle avoit peut-être apportées de la Ville d'où on l'avoit fait sortir, la joie qu'il eut de se voir possesseur d'un objet qu'il aimoit si tendrement, & qu'il avoit crû d'avoir perdu, jointe à l'esperance de le voir bientôt gueri, produisit un si grand épanche-

ment d'esprits dans son sang, qu'il ne leur fut pas fort difficile de détruire les corpuscules dangereux qui pouvoient y être entrez; de même que la joie reciproque qu'eût la maîtresse de se voir si tendrement aimée, & si soigneusement servie par un amant, de la fidelité duquel elle recevoit chaque jour tant de preuves, ne contribua pas peu à sa guerison, par un pareil épanchement d'esprits qu'elle causa dans son sang.

Ce que dit Monsieur Chicoyneau dans la lettre dont j'ai dejà parlé, qu'il a traité à Marseille avec plusieurs de ses Collegues un trés-grand nombre de pestiferez, lesquels ils ont touchez, maniez & examinez, comme si ç'avoit été un mal ordinaire sans aucune fâcheuse suite, prouve suffisamment qu'il est du sentiment de Monsieur De la Font sur le peu d'aparence qu'il y a que la Peste puisse se communiquer par le contact.

Que si quelqu'un est si fortement prevenu qu'on ne peut approcher, toucher & servir un pestiferé sans s'infecter, & que tous les atomes, corpuscules, ou miasmes qui sortent de son corps, soit par l'expiration, soit par les pores de l'insensible transpiration, soit par les autres issuës qui s'y trouvent, sont tous pestilentiels & capables de communiquer le même mal à tous ceux qui les approchent, ou qui les

touchent; que si, dis-je, il en est si fortement prevenu qu'il ne veuille faire aucune attention aux raisons également fortes & vraisemblables que je viens de rapporter pour l'en dissuader ; je le prie de vouloir bien m'expliquer autrement, & mieux qu'on n'a fait jusqu'ici, en quoi consiste cette semence de Peste, où ce que les Medecins appellent *Contagium* ou bien *Seminium contagii*, & de me developper une difficulté qu'ils ont toûjours regardée comme la plus embroüillée qu'il y ait sur la matiere de la Peste.

Si cette personne prétend que je lui prouve demonstrativement que la Peste, que prennent quelquefois & même fort souvent des personnes en approchant, touchant, ou servant des pestiferez, se communique par le moyen des corpuscules mineraux qui ne sont point venimeux & corrosifs essentiellement, lesquels sont attachez aux linges, vêtemens ou autres meubles des malades, ou bien répandus en l'air de leur chambre ou de leur maison, comme je le suppose, plûtôt que par des corpuscules qui selon elle émanent de leurs corps veneneux & pestilentiels.

Je lui répondrai que c'est me demander une chose impossible, puisque la Medecine n'ayant point de demonstrations pour prouver

prouver la plûpart des choses qu'elle traite, & sur tout ce qui se passe, [& qui ne tombe pas sous nos sens,] dans les liqueurs qui arrosent le corps humain, on doit se contenter qu'elle le prouve par des conjectures, qui étant fondées sur la raison & sur l'experience, doivent être regardées comme des demonstrations.

Je lui répondrai ensuite que l'experience, qui nous apprend que de ce grand nombre de personnes qui sont attaquées de la Peste, la plus grande partie n'a ny touché ny approché aucun pestiferé : Et que beaucoup de celles qui touchent & qui servent les infectez, ne le deviennent pas, est une preuve presque demonstrative de mon systême, outre qu'étant besoin de l'union des atomes mineraux avec les sels predominans & exaltez du sang pour produire la Peste dans une personne, celle qui est malade n'étant maitresse ny des atomes, ny des sels qui sont dans le sang de ceux qui l'approchent, ne sçauroit leur donner la Peste.

Et après lui avoir apporté toutes ces fortes raisons, si elle ne s'en contente pas, je la prierai de m'en vouloir bien donner autant qui soient aussi vraisemblables que les miennes, qui prouvent que la Peste se communique du corps du malade à

celui du ſain par le moyen des corpuſcules qui émanent de ſon corps, & non pas des corps inanimez qui l'environnent, & autant d'exemples qui prouvent évidemment que la choſe ſoit ainſi, que je viens de lui en rapporter, qui prouvent qu'on touche & qu'on manie un peſtiferé ſans prendre la Peſte.

Tellement que juſqu'à ce qu'elle ait détruit mes raiſons & ſatisfait à ma juſte priere, elle ne trouvera pas mauvais que je demeure dans un ſentiment que tant de circonſtances, tant d'autoritez, tant de raiſons & tant d'exemples rendent ſi vraiſemblable.

S'il n'y a rien à craindre d'un peſtiferé vivant, il y en a bien encore moins après ſa mort; car outre les aſſurances que le fameux Rondelet nous en donne, lorſqu'il nous apprend qu'il a diſloqué pluſieurs corps morts de la Peſte en preſence d'un grand nombre d'écoliers, ſans que lui, ny pas un d'eux, en ait reſſenti la moindre incommodité.

Il faut ſçavoir que les corpuſcules mineraux devenus corroſifs, comme je l'ai expliqué, par leur union avec les ſels prédominans qu'ils trouvent dans un corps qu'ils infectent, s'y adouciſſent, & (pour parler le langage des Chymiſtes,) s'y

dulcifient, à mesure qu'ils détruisent le sujet sur lequel ils travaillent, de quelque maniere qu'ils le détruisent, soit qu'ils le fassent en dissolvant son sang, ou en le coagulant.

S'ils le détruisent en le dissolvant, ils se dulcifient, parce qu'en arrachant une à une les fibres sulfureuses du sang, (à peu près comme j'ai dit au commencement que des chardons à foulon arrachent les poils de la laine dont les étoffes sont composées,) ces fibres s'arrêtent & s'accrochent entre leurs pointes, qui dès qu'elles en sont garnies jusques à leurs extrémitez, sont incapables d'en arracher davantage, ce qui, de corrosifs qu'ils étoient, les fait devenir doux, tout de même que dès qu'une carde, qui est remplie des poils de la laine qu'elle a gardée, ne sçauroit en carder davantage, à moins qu'on ne la netoye en enlevant toute la laine qui est engagée dans ses pointes.

Si ces atomes corrosifs detruisent ce sujet en coagulant son sang, ils s'y adoucissent de même, quoique d'une maniere differente, puisque c'est en se cachant dans les grumaux qu'ils ont formez & serrez en s'y introduisant; De sorte qu'ils ne sçauroient sortir de ce sujet sans entraîner avec eux ces grumaux dans lesquels ils sont renfermez.

Ainsi quand même ces corpuscules devenus en premier lieu corrosifs, & ensuite dulcifiez de l'une des deux manieres que je viens d'expliquer, sortiroient du corps, où ils ont si souvent changé de figure, pour passer dans un autre par le moyen de l'air qui les y charrieroit; il n'est personne qui ne voit clairement qu'ils ne seroient plus capables d'y produire le même effet que dans le premier, parce qu'ils ont une figure toute differente de celle qu'ils avoient, soit en y entrant, soit en le détruisant; c'est-à-dire, parce qu'ils ne sont plus poreux, comme ils étoient, lorsqu'ils y sont entrez; ny corrosifs comme quand ils l'ont détruit.

Mais quand même ces corpuscules seroient encore corrosifs dans un corps mort, ce qui n'est pas, il faudroit que quelque mouvement les obligeât d'en sortir; Or qui ne sçait que le cœur qui est le premier vivant, est aussi le dernier mourant, c'est-à-dire le dernier qui perd son mouvement, n'y en ayant donc plus dans ce corps, dès que celui du cœur y a cessé. Qui est-ce qui en pourroit faire sortir tous ces corpuscules, qui necessairement y sont en un parfait repos & sans le moindre mouvement, dès que celui du cœur, qui y est le dernier, y a pris fin?

Quelqu'un m'objectera sans doute l'histoire rapportée par le Capucin Charitable, d'une fille qui étant morte de la Peste à Marseille l'an 1649. dans sa propre maison, & ayant été fermée dans une armoire, [par sa mere, qui y étant tombée malade quelques jours après fut conduite à l'Hôpital où elle declara la cachette où elle avoit déposé le cadavre de sa fille,] fit mourir les Corbeaux qui s'en allerent retirer, par les vapeurs qui exhalerent à l'ouverture de cette armoire.

Je réponds que cette histoire ne conclud rien contre mon système, puisqu'il n'y a pas apparence que sa mere eût fermé dans cette armoire le corps de sa fille tout nud & sans aucun linge qui le couvrît, tellement qu'il faut croire que le mouvement que ces corbeaux exciterent, en enlevant ce cadavre, aux linges dont il étoit enveloppé, firent prendre l'essor à quantité de corpuscules pestilentiels qui y étoient attachez, & qui s'étant répandus en l'air, entrérent dans leurs corps avec celui qu'ils y respirerent; sans qu'il y ait lieu de dire qu'ils sortissent du corps qu'ils ne toucherent sans doute pas.

Il y a bien d'apparence aussi que la fille & la mere étant tombées malades peu de tems l'une après l'autre dans la même

chambre où étoit l'armoire, dans laquelle la mere enferma le cadavre de sa fille, cette chambre étoit remplie d'un grand nombre de corpuscules pestilentiels, qui purent bien avoir infecté ces corbeaux en y entrant, lesquels auroient été également infectés, quand même ils n'auroient pas ouvert l'armoire, ny par consequent touché le corps envelopé de la fille.

Peut-être aussi que l'infection, [qui sortit de l'armoire où le corps s'étoit pourri, & qui n'étoit qu'une exhalaison formée de quantité de particules salines & sulfureuses très-fines & très-exaltées, dont l'armoire étoit rempli & qui entrerent en très-grande quantité dans leur corps par la respiration,] leur causa la mort par la grande rarefaction que tant de particules si spiritueuses & si volatiles exciterent dans leur sang, & à peu-près de la même maniere qu'on meurt d'une grande joie impreveüe. Les trois autres histoires que rapporte le même Auteur.

De certains ornements d'Eglise que le Curé d'un village près de la Ville de Cret ferma dans un tems de Peste en un coffre, qu'il cacha dans un lieu secret, & qui ayant été trouvé & ouvert vingt-six ans après par un de ses parens, le fit mourir avec sa femme & ses enfans.

D'une corde qui avoit servi à lier sur des charriots des corps morts de la Peste, & qui ayant été jettée par mégarde au fond d'une caisse & trouvée par occasion vingt-cinq ans après, donna la Peste à tous ceux qui la toucherent.

Et d'une femme qui ayant lavé des linges empestez en un lavoir dont l'eau ne couloit pas, d'autres femmes étant venuës aprés elle ; pour y laver leurs linges, furent frappées de la Peste & en moururent.

Ces trois histoires, dis-je, ne prouvent pas, à mon avis, ce qu'il pretend de prouver, qui est, que si une personne actuellement malade de la Peste touche quelque chose, elle lui communique par son souffle & par son attouchement, un venin pestilentiel qui peut s'y conserver de longues années ; puisqu'il suffit que cette chose ait été dans la maison & dans la chambre du malade, sans même en avoir été touchée, pour qu'elle puisse être empesté, c'est-à-dire chargé de quantité d'atomes pestilentiels que l'air a deposez immediatement dessus, où se trouvans presque inalterables, ils se conservent long-tems, & jusqu'à ce que quelque mouvement qu'on y causera, les oblige à s'élever en l'air avec lequel ils entreront par la respiration dans ceux qui la toucheront.

Tellement que par toutes ces raisons, me semble qu'il est très-inutile, comme je l'ai déja dit, de brûler les linges, les vétemens, & autres choses qui ont servi à un pestiferé mort ou gueri, preferablement à tout ce qui reste dans sa maison, puisqu'il se peut faire que tout ce qu'on brûle est moins infecté que ce qu'on y laisse dans les endroits les plus reculez, & qu'il y auroit bien plus de prudence à desinfecter en même-tems & la maison & generalement tout ce qui est dedans, que de brûler seulement ce qui a touché le pestiferé, à moins qu'on ne brûlât le tout avec la maison, ce qui seroit, pour bien de gens, un mal presque égal à la Peste.

Ce raisonnement qui est soutenû de l'autorité de tant de graves Auteurs, & de l'experience qu'en ont faite ces illustres Medecins de Montpellier, comme il en conste par la lettre que j'ai citée de Mr Chicoyneau, est bien propre à détruire la distinction que fait le Capucin Charitable des choses qu'il appelle empestées, & de celles qui ne lui semblent que suspectes, puisque les premieres qu'il ne croit telles, que parce qu'elles ont touché un pestiferé, le sont quelquefois moins que celles qui sont dans la chambre la plus reculée de la maison où l'air peut les avoir remplies de corpuscules

puſcules peſtilentiels, qui y reſteront attachez & en repos juſqu'à ce qu'en les remuant & maniant, on donne occaſion aux corpuſcules, dont elles ſont chargées, de s'élever en l'air, avec lequel ils entreront par la reſpiration dans les perſonnes qui les auront maniées, ou dans toutes les autres qui ſeront dans la maiſon.

Ce même raiſonnement n'eſt pas moins propre à raſſurer & encourager non ſeulement les Medecins & Chirurgiens timides, mais encore toutes les perſonnes que le devoir, l'amitié, la charité ou la neceſſité engagent à ſervir des peſtiferez, car dès que tout le monde ſera convaincû de ce que je viens de prouver, qu'il n'y a qu'à ſe défier premierement de ſoy-même, & enſuite de l'air qu'on reſpire dans la maiſon & dans la chambre où ils ſont, [& lequel peut être autant & plus dangereux en mille endroits de la même ville,] & qu'il n'y a aucun autre danger à craindre, en les ſervant, touchant & panſant, pourveu qu'on ne commette aucun excez dans l'uſage de ſix choſes non-naturelles; on ſervira ces malades avec autant de zêle, autant de ſoin & autant d'aſſurance que s'ils n'avoient qu'un mal ordinaire, & avec cette charité exemplaire qu'ont fait paroître à Marſeille ces illuſtres Medecins & Chi-

rurgiens de Montpellier, qui, graces au Ciel, n'y ont pris aucun mal, en prenant cependant, comme ils ont fait sans doute, de sages & prudentes precautions contre l'air chargé de la cause primitive de la Peste, contre le dépôt qu'ils en pourroient faire sur leurs vetemens, & principalement contre l'amas interieur des sels vicieux & surabondants du temperament, qui en s'y joignant, pourroient former en eux le corrosif que je conjecture être l'auteur de la Peste, & sans lesquels cette cause primitive ne sçauroit jamais nuire d'elle même.

Ayant, ce me semble, assez bien prouvé, par le raisonnement, la vraisemblance de mon systême, suivant lequel j'ai expliqué très-facilement les plus grandes difficultez qu'il y ait sur la Peste, il ne me reste, pour achever de remplir mes engagemens, qu'à examiner s'il pourra convenir avec les remedes dont les Medecins les plus experimentez se sont servis de tout tems, avec le plus de succez, pour la traiter, & à proposer une methode un peu moins vague & plus reguliere de les employer.

C'est-ce que je vais tâcher de faire dans la seconde Partie de ce Traité.

Fin de la premiere Partie.

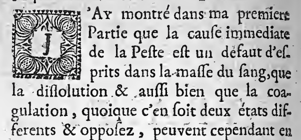


TRAITÉ DE LA PESTE.

SECONDE PARTIE.

Où après avoir prouvé la vray-semblance de ce systême par la nature des remedes, tant preservatifs que curatifs, dont les Medecins les plus experimentez se sont servis avec le plus de succès pour la combattre.

On ajoûte une methode de les employer plus regulierement, de combattre la cause commune de cette maladie, & d'en détruire les semences avant qu'elle les ait portées dans le corps humain: & où l'on désigne les remedes qui semblent le plus probablement devoir en être les specifiques.



J'Ay montré dans ma premiere Partie que la cause immediate de la Peste est un défaut d'esprits dans la masse du sang, que la dissolution & aussi bien que la coagulation, quoique c'en soit deux états differents & opposez, peuvent cependant en être également les causes antecedentes.

Ayant fait voir comment ces deux causes, bien qu'opposées, sont également capables de produire ce defaut d'esprits dans le sang, quoi qu'elles le fassent d'une maniere differente.

Ayant prouvé tout ce que je viens de dire par le raisonnement & par l'autorité des Auteurs les plus experimentez, dont les uns ont attribué la Peste à l'une de ces deux causes, & les autres à l'autre.

N'ayant changé ny innové autre chose dans leur systême sur ces deux causes, sauf qu'au lieu que chacun de ces illustres & sçavants Medecins n'en ont voulu reconnoître qu'une, je les admets toutes deux à la fois.

Ayant prouvé qu'elles peuvent se rencontrer & agir l'une & l'autre dans un même tems, dans une même Peste, dans un même âge, & dans un même sexe, pourveu que ce soit dans des sujets & dans des temperamens differens.

Ayant demontré de quelle nature doivent être les corps differens qui ſont capables de produire ces deux états differens du ſang.

Il reſte à examiner dans cette ſeconde partie de quelle nature ſont les remedes internes dont les plus experimentez Medecins ſe ſont ſervis de tout tems avec le plus de ſuccez pour traiter la Peſte, afin de voir s'ils pourront convenir avec les cauſes que j'ai attribuées à cette maladie après ces ſçavants hommes, parce que, ſi cela eſt, la preuve de mon ſyſtême eſt complete.

Ces remedes peuvent ſe reduire à quatre eſpeces differentes, ſçavoir à des acres & amers, à des acides, à des eſprits volatiles, & à des alkalis fixes.

Les acres & amers ne ſuppoſent-ils pas qu'ils ont à cõbattre un corps acide, ou acide ſalé, d'où procede la coagulation du ſang?

Les acides ſi vantez dans la cure de cette maladie, ne ſuppoſent-ils pas qu'ils ont à combattre un acre ou un acre-ſalé qui procure la diſſolution du ſang.

Et les eſprits ſulfureux volatiles ne ſuppoſent-ils pas auſſi bien que les alkalis fixes, qu'ils ont à combattre l'un & l'autre de ces corps differens, puiſqu'ils ſont également propres à adoucir & dulcifier le

sel acre & le sel acide corrosif qui produisent ces deux états de la masse du sang, d'où procede, quoique d'une maniere differente, comme je l'ai dit, le defaut d'esprits que je conjecture être la cause immediate de la Peste.

Ce que je viens de dire sur le rapport qu'il y a entre ces remedes de natures opposées, & les deux causes differentes & antecedentes de la Peste, est d'une notorieté si publique en Medecine, que j'aurois pû me dispenser de les faire servir de preuve à mon systême.

Mais puisque la chose est faite, passons plus avant, & voyons si ces Medecins si habiles & si experimentez n'ayant voulu admettre qu'une seule de ces deux causes dans leur systême, de peur de le déranger, ne les ont point admises toutes deux tacitement, & sans y prendre garde, dans leur pratique, comme a fait Piens que j'ai cité dans ma premere Pártie.

Silvius Deleboé qui sans contredit a été un des Medecins qui s'est le plus distingué en traitant les pestiferez & en écrivant sur cette maladie, & qui a pris tant de soin pour prouver qu'elle dependoit d'un sel très-acre corrosif, qui produisoit une grande dissolution de sang, d'où il déduit & explique tous les differens simptomes qui

l'accompagnent très-souvent, après avoir recommandé dans presque toutes les occasions, l'usage des acides qui sont si propres à détruire le sel acre qu'il reconnoît pour le seul auteur de la Peste, ne laisse pas de recommander assez souvent l'usage du mitridat, de la thériaque, du diascordium, & de plusieurs plantes alexipharmaques dont la grande amertume denote clairement qu'elles abondent en sels acres bien plus propres à augmenter la cause du mal, qu'il avoit à combattre, qu'à le guerir, si dans les cas où il s'en sert, il n'avoit été produit par un acide salé corrosif qui avoit causé une coagulation du sang qu'il reconnoît, tacitement & sans y prendre garde, par l'usage de ces remedes, ne l'ayant pas voulu reconnoître ouvertement dans son systême.

Monsieur de la Font a fait la même chose, & bien qu'il ait soutenû que la cause efficiente de la Peste consistoit en particules arsenicales, acres & corrosives, il n'a pas laissé de conseiller l'usage des alexipharmaques acres & amers, tels que sont l'angelique, la zedoaire, le scordium, comme le premier, le plus assuré des sept moyens qu'il rapporte pour la guerir.

Le fameux Diemerbrock se sert de même quelquefois des acides [parmi le

grand nombre d'alexipharmaques amers dont il se sert le plus souvent,] comme quand il ordonne, pour remede de cette maladie, une dragme de sel commun & deux onces de bon vinaigre fait avec le vin.

Ce qui marque assez clairement que bien que ces sçavants hommes n'ayent pas voulu reconnoître dans leurs systêmes, que ces deux causes differentes puissent agir & produire la Peste dans un même tems, dans un même âge & dans un même séxe pourveu que ce fut dans des sujets & des temperamens differens, ils ont été obligez d'en convenir tacitement, ce qui est prouvé par leur pratique, & ce qui prouve évidemment mon systême.

Etant donc une chose comme assurée, que la Peste peut dépendre de ces deux causes differentes & opposées, lesquelles il est d'autant plus difficile de distinguer qu'elles se servent l'une & l'autre d'un même instrument pour causer la mort à tant de gens, sçavoir d'un defaut d'esprits dans le sang.

C'est principalement du discernement de celle de ces deux causes, qui produit le mal, que depend la guerison, ainsi il ne faut pas s'étonner si ces causes étant si difficiles à discerner, il est si aisé à s'y trom-

per ? & si par consequent on en guerit si rarement, faute de distinguer à laquelle des deux on doit l'attribuer, & prenant si souvent l'un pour l'autre.

Or comme le discernement de ces deux causes depend de la connoissance des differens temperamens des malades, les Medecins ne pouvant que très-difficilement, & encore sur des signes fort équivoques, juger du temperament de tant personnes qui sont infectées en même tems de la Peste, & qu'ils voyent pour la premiere fois, il faut que chaque personne, [du moins de celles qui ont quelques lumieres,] s'étudie avec soin à connoître son propre temperament, afin d'en pouvoir donner, en cas de maladie, du moins quelque notion imparfaite à un Medecin ou Chirurgien qui étant appellé pour la traiter ne l'aura peut-être jamais vûë ; pour qu'il lui soit plus aisé de tirer du recit qu'elle lui fera, de justes indications de son temperament.

Que les Charlatans viennent à presenter certains preservatifs qu'ils se glorifient faussement d'avoir, & qu'ils vendent bien cher, par le moyen desquels ils pretendent & promettent que tout le monde se garentira de la Peste, ou s'en guerira s'il en est atteint.

Que doit-on conclure de tout ce que je

viens de dire après tant de ſçavans hommes ? ſinon que, du moins, il faudroit avoir deux preſervatifs differens, l'un qui empêche la diſſolution du ſang, & l'autre qui s'oppoſe à la coagulation ; & qu'il faudroit de méme avoir deux remedes curatifs differens & oppoſé, l'un, [ſi du moins il peut y en avoir,] qui puiſſe raſſembler les fibres du ſang d s-unies les unes des autres, & reduites comme en charpie par un corps acre ſalé corroſif, & qui après les avoir raſſemblées les réüniſſe d'une maniere à former, comme auparavant, une liqueur onctueuſe, ſpiritueuſe, & balſamique, ce qui me paroît impoſſible, comme je l'ai dit en ma premiere partie, & ſur tout s'il y a une partie du ſang conſiderable qui ſoit diſſoute, à cauſe de la grande quantité d'eſprits qui s'eſt diſſipée : & l'autre qui relâche & diſſolve les grumaux du ſang formez & ſerrez par les pointes de l'acide-ſalé corroſif, ce qui ne me paroit pas tout-à-fait ſi impoſſible, à cauſe des eſprits qui y ſont concentrez, & qui font des efforts continuels pour en ſortir.

Je ne doute point que mon ſyſtême qui répond ſi évidemment à tout ce que l'on voit arriver dans toutes les Peſtes ; & que tout ce que je viens de dire ſur la difficulté qu'il y a de diſcerner dès le premier mo-

ment les divers temperamens de tant de sortes de gens qu'on a à servir en même tems, & qu'on n'a jamais vû, n'ait jetté la frayeur dans les esprits de tous ceux qui l'auront lû ; mais si je les ay effrayez par ce que j'ai dit, je vais tâcher de les consoler par ce qui me reste à leur apprendre.

J'ai dit, après tous les Medecins, en definissant la Peste, qu'elle depend d'une cause commune, qui me paroit bien negligée aujourd'hui, sans que j'en découvre d'autre raison, sauf que les Medecins n'ayant pû convenir de ce que c'étoit, se sont imaginé que ce n'étoit qu'une pure fiction, qui n'avoit rien de réel que dans leur imagination.

J'ai dit ensuite que cette cause commune consistoit quelquefois dans l'air seul, comme lorsque la Peste est étrangere, & quelquefois dans l'air & dans la nourriture en même tems, lorsqu'elle est originaire du païs où elle regne ; & comme j'ai dit, nationale.

Tellement que pour commencer à donner cette methode que j'ai promise dans l'intitulation de ce Traité, d'employer d'une maniere moins vague & moins incertaine les moyens dont on s'est servi de tout tems pour se preserver ou pour guerir de la Peste.

Il me semble qu'il faut commencer de la combattre pour s'opposer de toutes ses forces à la principale cause qui concourt à sa production, qui est cette cause commune, sans laquelle il n'y auroit jamais de Peste, ce qu'il est bien plus aisé de faire lorsqu'elle est étrangere, & qu'on n'a que l'air seul à combattre, que lorsqu'elle est originaire du lieu, & que l'air & la nourriture concourent ensemble pour la produire.

Hypocrate, qu'on appelle à juste titre le Prince de la Medecine, à cause de sa grande étenduë de ses lumieres, a été le premier qui ayant bien prevû que si on ne s'opposoit à cette cause commune dès les commencemens, on auroit peine d'arrêter le progrez de la Peste, dont la Gréce commençoit à être attaquée, ordonna qu'on mît le feu aux forêts les plus voisines de l'Ethyopie, d'où il reconnût que la semence de la Peste étoit journellement apportée dans l'air par les grands vents qui venoient de ces côtez là.

Ce même Hypocrate & Aëron Agrigentin, se trouvant ensemble à Athenes dans le tems d'une autre Peste, firent ordonner par le Magistrats, qu'on allumât dans toutes les ruës de grands feux avec des bois aromatiques, afin de purifier l'air par ce moyen.

Alexandre Benoît de Veronne rapporte dans le sixiéme chapitre de son second livre de la fiévre pestilentielle, qu'un Marchand de Crete lui avoit assuré que s'étant élevé une grande Peste en Turquie dans un tems où son negoce l'obligeoit d'y rester, il y vit un Medecin Sarmate, qui pour la faire cesser, fit tuer tous les chiens de la Ville, qu'il fit disperser & laisser exposez dans toutes les ruës & sur les grands chemins, où s'étant pourris ils exalerent une odeur épouvantable dont l'air ayant été rempli, la Peste cessa.

Ce même Auteur ajoûte que les Sarmates se servoient encore de son tems, du même remede pour faire cesser la Peste, dès qu'elle étoit dans leur païs. La plûpart des anciensMedecins, n'ayant pas penetré le dessein dans lequel Hypocrate & Aëron avoient fait allumer ces grands feux à Athenes, & sçachant d'ailleurs que le feu est un destructeur géneral de tout ce qu'on lui presente, dont le souverain Createur doit se servir à la fin du monde pour anéantir tous les ouvrages, ont crû que les feux, par le moyen desquels ces grands hommes avoient fait cesser la Peste d'Athenes; & Hypocrate seul, celle de la Gréce, avoient produit cet effet en brûlant & consumant les semences de la Peste.

Monſieur de la Font a eu la même penſée, lorſqu'il a dit que le feu pouſſant du centre à la circonference, & dilatant extremement l'air, il diſſipe ou conſume merveilleuſement les miaſmes de l'air empeſté, & il ajoûte enſuite qu'il n'héſiteroit pas d'aſſurer qu'une perſonne qui en tems de Peſte, demeureroit continuellement aſſiſe auprès d'un bon feu, n'en ſeroit jamais infectée. Si la choſe étoit averée, perſonne ne voudroit quitter ſon foyer.

Il n'eſt pas vraiſemblable qu'Hypocrate ait penſé comme eux, & ce qui me le perſuade, c'eſt qu'après avoir fait mettre le feu aux forêts les plus voiſines d'Éthyopie pour faire ceſſer la Peſte en Gréce, il ordonna dans celle d'Athenes, après en avoir ſans doute conferé avec Aëron Agrigentin, qu'on allumât en cette ville de grands feux avec des bois aromatiques pour la même fin.

D'où il eſt aiſé, ce me ſemble, de conclure qu'il n'a pas crû, [non plus qu'Aëron,] de purifier l'air, en brûlant & conſumant dans le feu les corpuſcules infects qui pouvoieut être répandus en l'air, [puiſque, quelque bois qu'on eut brûlé auroit également fait le même effet,] mais ſeulement, par le moyen de la fumée, qui étoit chargée, dans les feux qu'on allu-

ma à Athenes, des esprits odorants qui exhaloient des bois aromatiques qu'ils y faisoient brûler.

Le Capucin Charitable, ayant voulu rencherir sur ces sçavants hommes, a inventé ses parfums chers & precieux, par la fumée desquels il pretend non seulement de desinfecter l'air, mais encore tous les differens corps qui peuvent être infectez de la Peste.

Or puisque la fumée,, qui sortit des feux differens qu'Hypocrate fit allumer en Gréce & à Athenes, y fit cesser la Peste, & que l'infection qui s'éleva en Turquie des corps pourris des chiens que le Medecin Sarmate fit disperser dans les ruës & sur les grands chemins, fit de même cesser celle qui regnoit en ce païs là; examinons comment deux remedes si differents en apparence, peuvent avoir produit un même effet si salutaire? & voyons s'ils ne pourroit point servir de preuve à mon systême, & être jugez capables d'être employez utilement pour faire cesser la Peste, ou du moins pour la diminuër considrablement dans les endroits où elle regne avec tant de violence.

Pour approfondir la chose, il faut connoître ce que c'est que la fumée qui s'éleve d'une matiere qui brûle, & ce que c'est

que l'infection d'un corps qui pourrit ?

Or la fumée n'étant autre chose qu'une vapeur composée des plus fines & plus subtiles parties du corps qui brûle, & ces parties n'étant, de l'aveû de tous les Philosophes modernes, que des esprits volatiles, salins & sulfureux confondus ensemble : & l'infection n'étant de même qu'une vapeur composée des plus fines & plus subtiles parties du corps qui pourrit, & ces parties n'étant de même que ces mêmes esprits que j'ai fait remarquer dans la fumée : il n'est personne qui ne comprenne aisément que la fumée & l'infection sont à peu près la même chose, avec cette difference que la fumée est quelquefois sans aucune odeur, [du moins qui soit sensible,] & d'autres fois accompagnée d'odeur tantôt agreable & tantôt desagreable : & que l'infection est une vapeur qui est toûjours accompagnée d'une odeur plus ou moins desagreable.

Cette difference ne dépend que du plus ou du moins de finesse ou de grossiereté des sels & des soulfres volatiles qui s'exhalent des corps qui produisent ces vapeurs : les plus fins & les plus subtils causent l'odeur agreable, & les plus grossiers la dès-agreable, mais, [lequel que ce soit des deux,] ces esprits plus fins ou plus grossiers sont toûjours les parties les plus subtiles des corps

corps d'où ils s'exhalent, & ne different que trés-peu en grosseur les uns des autres.

Pour comprendre comment ces deux vapeurs differentes, [la fumée & l'infection,] peuvent avoir fait cesser la Peste, la premiere en Gréce & à Athenes, & la seconde en Turquie, & comment je suis persuadé qu'elles le peuvent faire encor aujourd'hui.

Il faut se ressouvenir que j'ay supposé dans ma premiere Partie que les corpuscules mineraux, que je conjecture être les sauvageons ou les premiers auteurs de la Peste, sont des corps durs, solides, & extrêmement poreux; cela posé, dès que l'air, par le moyen de la chaleur du Soleil ou de quelque vent dont il se trouve agité, les a élevez de dessus la surface de la terre & qu'ils sont mêlez avec lui, quel corps peut-être capable de leur faire quelque impression, sauf ceux qui, [tout comme eux,] êtant élevez en vapeurs peuvent se mêler avec cet air dans lequel ils sont répandus.

Il me semble donc qu'il est naturel de penser que la fumée & les odeurs, (bonnes ou mauvaises,) n'étant également que des vapeurs élevées & mêlez avec l'air, y rencontrant ces corpuscules dispersez, les sels, qui entrent dans la composition

de ces vapeurs, s'insinuent dans leurs pores dont ils écartent les côtez avec violence, tellement qu'ils les brisent & les mettent en pieces, pendant que les soulfres forment sur la surface des fragments, qui resultent de leur division, (aussi bien que sur celle des corpuscules qui ont échappé aux particules salines,) comme une glû ou une côle qui les enduit, tellement que par là ils deviennent également incapables de se charger des sels vicieux & surabondans dont ils se chargeroient dans les corps où ils entrent avec l'air, s'ils avoient conservé la même configuration qu'ils avoient en sortant des pores de la terre, & que les vapeurs leur ont fait perdre.

Ainsi il faut regarder la fumée & les odeurs, (quelles qu'elles soient,) comme le plus assuré moyen de purifier non-seulement l'air, mais tous les corps sur lesquels pourroient s'arrêter les atomes capables de produire la Peste, en detruisant leur configuration, comme je viens de l'expliquer.

Je dis que la fumée & les odeurs, (quelles qu'elles soient,) sont les antidotes de la Peste, fondé sur ce que la fumée toute simple & sans odeur, qui s'éleva du feu que fit allumer Hypocrate dans les forêts qui étoient entre l'Éthyopie & la Gré-

ce, eut autant de vertu pour faire cesser la Peste qui commençoit d'affliger la Gréce, qu'en eut la fumée odorante des bois aromatiques qu'on fit brûler par ses ordres à Athenes pour faire cesser le même mal.

Le Capucin Charitable dit qu'on peut faire purifier au Soleil ou au vent du Septentrion les choses qui sont empestées ; que le premier les purifie en échaufant de telle sorte le venin pestilentiel, qu'il le rarefie par sa chaleur, & l'attire par sa vertu attractive hors du sujet où il est : & que le second étant froid dessicatif, il refroidit la chaleur & desseche l'humidité qui se rencontre dans ces choses, & qui sont les deux principes de corruption qui nourrissent & entretiennent le venin pestilentiel.

Mais supposé qu'il soit vrai, comme il dit, que le Soleil & la bize fassent cet effet, je dis, sauf tout le respect que je dois à la grande experience de ce Charitable Religieux, que ces deux manieres de purifier les choses empestées ne me paroissent pas trop sûres, parce que, bien que je ne croye pas impossible qu'elles en puissent être purifiées, les atomes pestilentiels n'en sont pour cela ny changez ny détruits, mais seulement deplacez & élevez par la chaleur du Soleil, ou enlevez par la violence du vent, des endroits où ils étoient

pour être portez en d'autres.

Car il faut remarquer que le Soleil fait en ce rencontre la même chose que lorsque ces atomes étant sortis des pores de la terre & repandus sur sa surface, il les en éleve par sa chaleur, sans leur causer cependant aucune alteration, pour les mêler avec l'air qui les porte dessus ou dedans les differens corps qu'ils infectent: & que le vent du Septentrion fait la même chose que font toutes sortes de vents un peu forts qui enlevent ces atomes d'un endroit, où ils soufflent avec violence, pour les porter avec la même violence dans un autre, ce qui n'est qu'un déplacement.

Ainsi les choses qui ayant été empestées, ont été purifiées de l'une de ces deux manieres, peuvent veritablement l'être par l'enlevement des atomes qui y étoient attachez, (supposé que cela soit,) mais comme elles le sont sans qu'il soit arrivé la moindre alteration aux atomes qui en ont été enlevez, le mal en general est toûjours le même, puisque ces atomes qui ne sont peut-être plus attachez aux choses où ils l'étoient, n'ont fait simplement que passer en d'autres, sans avoir rien changé à leur configuration qui les rendra toûjours également capables de nuire pendant qu'ils la conserveront.

D'où il faut convenir que la fumée avec odeur ou ſans odeur étant le moyen le plus aſſuré de purifier tous les corps inanimez qui ſont infectez, en changeant la configuration & le tiſſu des atomes peſtilentiels dont ils ſont chargez, & par conſequent en les détruiſant, eſt beaucoup preferable aux deux autres propoſez par ce Reverend Pere.

Il eſt aiſé à conclure de tout ce que je viens de dire, que la fumée des parfums dont parle ce Reverend Pere, ne purifie pas les choſes peſtiferées de la maniere qu'il ſuppoſe, c'eſt-à-dire, (en penetrant, comme il dit, au plus intime des choſes où le venin peſtilentiel pourroit s'être inſinué, en y deſſechant les humiditez, & y conſumant les ſemences de ce venin, de même que le feu conſume en peu de tems des goutes d'huile qu'on y jette,) mais qu'elle les purifie en rempliſſant ou en enduiſant avec ſes differentes parties, les pores de ces atomes; & changeant par ce moyen leur nature, & pour m'expliquer plus clairement, les rendant, de poreux qu'ils étoient, des corpuſcules maſſifs & ſans pores.

Ayant, ce me ſemble, aſſez bien prouvé que la fumée, tant ſimple & ſans odeur, que celle des bois aromatiques & des parfums,

eſt un moyen aſſuré & infaillible de changer la configuration des atomes peſtilentiels & d'empêcher par conſequent leur action, en les rendant inhabiles à l'exercer.

Il me ſemble que la meilleure précaution qu'on puiſſe prendre dans le tems qu'on commence à s'appercevoir que la Peſte eſt dans un païs, ſeroit celle d'imiter le grand Hypocrate, (ſans en rougir & ſans craindre la raillerie,) non pas en faiſant brûler comme lui des forêts entieres, (car il n'y en a pas par tout,) mais en excitant premierement au dedans & tout autour du premier endroit qui paroîtroit infecté, une fumée très-épaiſſe que l'on continueroit pendant tout le tems qu'y dureroit la Peſte, afin que s'élevant en l'air & y rencontrant les atomes peſtilentiels qui pourroient être portez de là, par quelque vent, dans tout le reſte du païs, elles détruiſit de la maniere que j'ai expliquée.

Et comme la Peſte commence toûjours à ſe manifeſter dans un endroit par une premiére perſonne qui en eſt infectée, ou qui en meurt, au lieu de murer & de condamner la maiſon où la choſe arrive, comme on a le plus ſouvent de coûtume de faire dans la penſée d'y renfermer, en la murant, toutes les ſemences de Peſte que cette per-

ſonne convaincuë d'en être infectée, eſt accuſée d'y avoir apportée, en entrant, ou ſur ſes linges & vêtemens, ou ſur quelques autres effets, il me ſemble qu'il faut s'y prendre tout autrement.

Car ou il eſt vray que cette perſonne a apporté ſur ſoy, en entrant dans le lieu, toutes les ſemences de Peſte qui y ſont, & qu'elle les a toutes exactement laiſſées dans la maiſon dans laquelle ſon mal s'eſt découvert; ou dès le prémier pas qu'elle a fait depuis la prémiére entrée du lieu juſques à la maiſon où elle eſt tombée malade, pluſieurs de ces ſemences ſe ſont détachées de deſſus ſes vêtemens, & répanduës en l'air qui les a portées en pluſieurs autres maiſons: ou enfin quelque vent venant d'un lieu infecté aura apporté avec ſoy dans celui-cy, non-ſeulement les prémiéres ſemences que cette prémiére perſonne attaquée ſe ſera trouvée la plus à portée d'y recevoir par la reſpiration dès ſa prémiére entrée, mais encore une infinité d'autres qu'il aura répanduës & diſperſées dans tout l'air de cet endroit-là, ce qui y cauſera une Peſte que la prémiére perſonne infectée ſera fauſſement accuſée d'y avoir portée, & dont elle ſera peut-être la prémiére victime.

Or lequel que ce ſoit des trois, c'eſt-à-

dire, soit que la premiére personne infectée ait apporté dans le lieu, & laissé exactement dans la maison où elle se sera retirée & où elle sera peut-être morte, toutes les semences de Peste qu'elle portoit sur elle ; soit qu'il s'en soit detaché plusieurs en chemin depuis la premiére entrée du lieu jusques à la maison où elle s'est retirée ; soit enfin que l'air, qu'on ne songe point d'accuser, ait été le seul voiturier qui a porté & dispersé dans tout ce lieu là les semences de la Peste qui a commencé de s'y manifester par ce prémier malade, il me semble que murer la maison, qui luy a servi de gîte, n'est pas une precaution suffisante pour garentir de la Peste le lieu où elle est située.

Car supposé que ce fut le prémier des trois, qui est le plus favorable, au lieu de murer cette maison, il faut songer incessamment à y étoufer, & détruire les semences qu'on y croit renfermées, en y excitant generalement par tout une fumée trés-épaisse ; car il ne faut pas penser qu'en murant une maison, on le puisse faire si exactement qu'on n'y laisse aucune fente ny ouverture par où l'air exterieur puisse communiquer avec l'interieur, & enlever à celuy-cy plusieurs des atomes dont il est chargé ; mais quand cela seroit, ce qui est

est presque impossible, pourroit-il y avoir de la prudence à renfermer dans une maison, qui souvent peut être au milieu d'une Ville, un ennemi aussi dangereux que le sont les semences de la Peste, lesquelles sont d'autant plus capables de causer tôt ou tard bien de ravages, qu'on les y renferme telles qu'elles sont, & sans leur avoir causé aucune alteration. Si on se propose de les détruire tout-à-coup quelque temps après, & dès qu'on croira la Peste cessée, ce qu'on ne peut esperer qu'en bien parfumant cette maison dès qu'elle sera ouverte, pourquoy ne pas le faire d'abord.

Car pour lors il est de deux choses l'une, ou toutes ces semences, soit atomes pestilentiels, ont resté veritablement renfermées dans cette seule maison suivant ce qu'on a prétendû, ou y ayant trouvé quelque issuë, qui n'avoit pas été bien fermée, elles se sont répanduës dans l'air exterieur qui les a dispersées dans tout l'endroit qu'elles ont infecté : si c'est le prémier, qui pourra répondre que le prémier coup de marteau qu'on donnera pour renverser la muraille dont on aura fermé cette maison, ne secoüera point & ne mettra point en mouvement tous ces atomes, des uns aux autres, qui sortiront en foule par le prémier trou qu'ils trouveront pour reproduire la Peste

dans cet endroit là, en terrassant peut-être le prémier ouvrier qui leur aura procuré la liberté en ouvrant la porte qu'on avoit murée.

Si c'est le second, la peine qu'on a prise de murer cette maison a été inutile, puisque les atomes, qu'on avoit prétendu d'y renfermer, n'ont pas laissé d'en sortir & de faire autant de mal que si elle n'avoit pas été murée.

Mais soit que la premiére personne infectée ait laissée échapper en chemin plusieurs des atomes dangereux dont elle estoit chargée, soit que l'air ait été le seul qui ait apporté dans l'endroit non seulement ceux que le malade a humés le prémier, mais encore tous ceux qui se communiquent ensuite à tant d'autres, il faut, pour agir prudemment, que chacun, dans le juste doute où il doit être, si sa demeure ne sera point du nombre des infectées, prenne d'abord un grand soin de la bien purifier en la nettoyant, & parfumant tout de même, & avec les mêmes précautions que s'il étoit assuré qu'elle le fût.

Il faut aussi en même temps que Messieurs les Magistrats ordonnent qu'on fasse dans le lieu, ce que firent faire Hypocrate & Aëron Agrigentin à Athenes & dans toutes les autres Villes infectées de la Gréce, c'est-

à-dire, qu'on allume des feux fumans dans toutes les ruës, & pour agir encore plus sûrement, dans tous les carrefours, dans toutes les places publiques, sur toutes les avenuës & dans tous les environs, afin de combattre, & détruire également par tout en même temps tous les atomes pestilentiels qui sont dispersés en l'air, & qui sans cette précaution ne manqueroient pas de tomber journellement avec les vapeurs, & les autres exhalaisons, parmi lesquelles ils sont entremeslés, un jour dans un quartier, & l'autre jour dans un autre, à moins que quelque vent impetueux ne les portât ailleurs.

Si quelqu'un refuse de réconnoître les vents pour les voituriers les plus ordinaires de la Peste, & qu'il veüille croire obstinément que dès qu'elle paroit en quelqu'endroit, quelque personne y en a infailliblement porté les semences ou sur ses vêtemens ou dans quelques marchandises ou effets venant d'un pays infecté, je le prie de m'apprendre comment Hypocrate fit cesser la peste de la Grece en faisant mettre le feu aux forêts qui étoient entr'elle, & l'Ethyopie, d'où il remarqua trés-judicieusement que les vents qui en venoient, en apportoient journellement les semences.

S'il me donne la moindre preuve que ce

grand Homme se servit de ce feu pour faire brûler quelques marchandises ou autres effets venant d'Ethyopie où étoit la Peste, j'abandonnerai mon sentiment pour embrasser le sien ; mais jusques-là il me permettra de demeurer persuadé que les semences de la Peste peuvent veritablement être apportées sur des hardes, des vetemens ou des marchandises venant d'un lieu infecté, mais que bien souvent on les en accuse injustement, & qu'on les fait bruler avec soin [& avec raison pour plus grande precaution] pendant qu'on laisse soufler impunément, & en toute liberté quelque vent qui en est le seul coupable.

Dès que les habitans de quelque lieu voisin d'un endroit qui sera infecté, voudront faire leur possible pour se garentir de la Peste qui est dans leur voisinage, il me semble qu'outre le soin qu'ils doivent se donner pour empécher par une garde éxacte l'entrée de toute sorte de personnes, marchandises ou effets venant du lieu infecté, ils ne doivent pas prendre de moindres précautions contre les vents ; c'est pourquoy ils doivent toûjours tenir prêts plusieurs tas de bois verts, où [dans les pays ou le bois est rare] quantité d'autres matiéres capables d'exciter une fumée bien épaisse, afin que dès le prémier moment

qu'ils s'appercevront du moindre vent qui viendra de ce côté là, ils y mettent incessamment le feu, & excitent par ce moyen une fumée qui y produise le même effet que produisit celle qui s'éleva du feu qu'Hypocrate fit mettre aux forêts qui étoient entre l'Ethyopie, & la Grece.

Si tous les environs d'une ville infectée, & tous ceux de la province, dans laquelle elle seroit située, prenoient la même précaution, il me semble que la Peste ne s'étendroit pas si facilement de la Ville infectée dans toute la Province, & de celle-cy dans les voisines, & quelquefois dans des autres qui en sont trés-éloignées, parce que chaque lieu, à commencer par le plus voisin de celuy qui est le prémier infecté, ayant ses provisions de bois verd ou d'autres matiéres propres à exciter bien de la fumée, & y mettant le feu au prémier vent qui viendroit du côté de ce lieu là, la premiére fumée excitée dans ce lieu le plus voisin serviroit de signal au second pour en faire autant, celle de celuy-cy au troisiéme, & ainsi des autres, & par ce moyen on imiteroit de bien prés la methode que nous a enseignée le grand Hypocrate, & laquelle me paroit fort negligée, & on pourroit vraisemblablement réussir, comme luy, à arréter les progrès de la

Peste, en détruisant ses semences en l'air avant qu'il ait le loisir de les charrier dans les corps de tant de gens où il les porte avec soy par la respiration, parce que le grand nombre de ces feux fumans ainsi allumés de distance en distance dans tous les environs du lieu infecté, & même de la Province dans laquelle il seroit situé, y feroit à peu prés le même effet que font plusieurs corps de garde posés bien avant hors d'un camp, & comme, si les ennemis, qui veulent attaquer ce camp, en évitent ou forcent les plus avancez, ils tombent souvent dans ceux qui en sont les plus près où ils sont surpris, & defaits: tout de même les semences de la Peste que le vent pousseroit aussi loin que sa force pourroit s'étendre, si elles ne rencontroient point d'obstacle, trouvant tant de differentes fumées sur leur route, celles d'entr'elles qui échapperoient à la prémiére, seroient défaites dans quelqu'une des suivantes, tellement qu'au pis aller le mal ne seroit jamais aussi grand qu'on a le chagrin de le voir.

Tout le monde comprend assez que s'il est de la derniére importance d'allumer des feux fumants du côté où est la Peste, & d'où le vent peut l'apporter, il seroit de même très-inutile d'en allumer du côté

opposé, aussi bien que d'en allumer lorsque le vent qui souffleroit, pousseroit du côté du lieu infecté, parce que les prémiers n'estant pas entre ce lieu là, & celuy qui chercheroit à se garentir, ne serviroit qu'à garentir ceux qui en seroient plus éloignez, & parce que le vent qui pousseroit du côté du mal, suffiroit pour y repousser les semences qu'en pourroit apporter un vent contraire.

Bien que l'endroit le plus voisin ou quelqu'autre plus éloigné eût le mal-heur d'être infecté malgré la précaution qu'il auroit prise d'allumer des feux fumans de la maniére que je viens de proposer, il me semble que les habitans ne devroient point pour cela perdre courage ny cesser d'en allumer du côté d'où ils auroient lieu de croire que la Peste leur seroit venuë, parce qu'ils ne pourroient vraisemblablement attribuer leur malheur qu'à quelques atomes qui ayant échappés à la fumée des premiers, se seroient allés deposer chez eux; il me semble au contraire qu'ils devroient redoubler ces feux au moindre vent qui viendroit du même côté, pour empécher par ce moyen une nouvelle irruption d'atomes qu'il pourroit bien en apporter, & qui augmenteroient le mal, pendant qu'en même temps ils en allumeroient quantité

dans toutes leurs ruës aussi bien que dans toutes leur maisons pour y détruire ceux qui y seroient arrivés les prémiers.

Et comme l'air pourroit avoir fait differens entrepos de ces atomes pernicieux en divers endroits du païs, d'où quelque vent pourroit les transporter dans tous les autres, comme on le voit arriver dans presque toutes les Pestes, il me semble que, pour joüer à coup sûr, chaque Ville de ce Païs là, chaque bourg, chaque village, chaque hameau, & chaque maison écartée dans la Campagne, devroient prendre la même precaution, dans l'incertitude des endroits où l'air peut avoir fait ses magazins.

Ce fut ainsi qu'en usa Hypocrate, lorsqu'après avoir fait cesser la Peste dans la Ville d'Athénes par le moyen de la fumée qui s'éleva des feux qu'il y fit allumer, il envoya ses disciples dans les autres Villes infectées pour y faire faire la même chose.

Où il faut tourner en ridicules Hypocrate, Aëron Agrigentin, Diemerbrock, le Capucin Charitable, & tous ceux qui se sont servis de la fumée pour arrêter les progrès de la Peste; & démentir les succès presque miraculeux qu'ils nous disent avoir obtenûs par son moyen, sans que neanmoins ils ayent expliqué les raisons phy-

siques de tels évenemens ; où il faut les imiter, sans en rougir, [ce qu'il me semble qu'on fait aujourd'huy]& sans craindre d'être raillés de suivre l'exemple de tant de grands Hommes.

Comme, suivant mon hypothese, l'air peut avoir fait ses entrepos en rase campagne, tout comme dans des lieux habitez [parce que la semence de la Peste, étant une poussiere très-fine, & très-subtile, peut aisément s'arréter sur toutes sortes de corps, & s'y attacher plus ou moins fortement, selon leur tissu different] & comme les personnes qui cultivent la terre, peuvent facilement humer de ces corpuscules avec l'air qu'ils respirent dans les champs, où ils sont obligés de travailler, ou bien en emporter avec eux, & sur leur vêtemens dans leurs maisons; il me semble qu'il seroit très-à-propos d'allumer des feux fumans de distance en distance dans toutes les campagnes, & que les Laboureurs, Vignerons, & autres ouvriers employez à l'agriculture allumassent de pareils feux en divers endroits de la piéce de terre, à laquelle chacun travaille journellement: Qu'en s'en retournant chez eux, chacun portât en main ou une poignée, ou une corde de foin saupoudrée avec du soulfre ou de l'encens, & allumée par un bout, afin de se preser-

ver de l'entrée de ces corpuſcules pendant le chemin, par le moyen de la fumée continuelle qui s'éleveroit dans l'air qu'ils reſpireroient.

Il ſeroit encore expedient qu'avant que d'entrer dans leurs maiſons, ils ſe parfumaſſent en ſe tenant pendant quelque temps les jambes élargies dans un lieu un peu élevé, ſous lequel il y auroit du foin où quelque bois verd allumé qu'on ſe donneroit ſoin de faire bien fumer, & dont ils recevroient la fumée dans tous les replis de leurs habits auſſi exactement qu'ils pourroient, afin que s'il y avoit quelqu'un de ces atomes pernicieux qui s'y fût attaché, il fût detruit par le moyen de cette fumée.

Ils ne doivent ſortir le matin pour aller au travail, qu'une heure ou deux après le lever du ſoleil [ny quelle perſonne que ce ſoit, pour quelle affaire que ce puiſſe être] afin qu'il ait ou le temps d'élever par ſa chaleur [avec les differentes vapeurs, & exhalaiſons qu'il éleve chaque jour] les atomes peſtilentiels que l'air à mon avis avoit depoſés avec elles ſur la terre dès le ſoir precedent avec le ſerain, & à l'aube du jour avec la roſée, lorſqu'il en paroit; ou lorſqu'il n'en paroit pas avec quelques autres vapeurs inſenſibles.

Il faut de même qu'en temps de Peſte

tout le monde se retire quelque temps avant le coucher du soleil, de peur d'attirer avec l'air de la respiration (si on se retire plus tard) quelques uns de ces atomes pernicieux que la fraicheur approchante de la nuit commence à rassembler, & à condenser avec les differentes particules des exhalaisons dont est composé le serain qui tombe à peu près environ cette heure là.

Outre la vray-semblance qu'il y a que la chose se passe ainsi, l'histoire rapportée par Monsieur Ranchin, & inserée par Monsieur Manget dans ses Remarques sur le Capucin Charitable le confirme évidemment. Monsieur Ranchin dit que Daubigné rapporte que quelques jours après la prise de Tors, le Marquis, Seigneur du lieu, regalant celuy qui l'avoit remis en sa maison, luy promit de luy faire voir après le soupé un spectacle qu'il ne croyoit pas avoir jamais été remarqué, & sçavoir la Peste, & comment elle descendoit par l'air. L'ayant donc conduit dans un jardin (un peu avant le soleil couché) ils virent descendre sur le bourg de Beauvais, sur Mata, une nuée ronde de couleur obscure, & sombre qui sembloit un chapeau, & qui contenoit dans son milieu un ovale dont les couleurs étoient comme celles d'une

gorge de coq-d'inde, ce chapeau avec sa funeste enseigne entra auprès du clocher & ne cessa point de descendre, soir & matin, (de la sorte qu'ils virent eux mêmes pendant deux jours,) l'espace de dix-huit mois qui fut le tems que dura cette Peste.

Une personne de consideration & qui a beaucoup de litterature, m'a assuré d'avoir lû, sans se ressouvenir dans quel Auteur, qu'une certaine Peste fut apportée dans une nuë de Constantinople en France.

Plusieurs personnes dignes de foi de ce païs, m'ont assuré d'avoir oüi dire à leurs peres qui vivoient en l'année 1630. en laquelle la peste regna en Savoye, qu'on y avoit vû en differens endroits plusieurs colomnes de nuë, qui leur sembloient bien être de mauvais augure, sans qu'ils en sçûssent la raison.

Or une nuë n'étant suivant les Physiciens modernes, qu'un corps rare & spongieux, composé de vapeurs & d'exhalaisons, & celles-cy n'étant que des particules plus ou moins subtiles qui s'élevent de divers corps terrestres : pourquoi les semences de la Peste, [qui ne sont, à mon avis, que des particules très-subtiles qui s'exhalent de quelque mineral dissous dans les entrailles de la terre,] pourquoi, dis-je, n'auront-

elles pas la même proprieté, qu'ont toutes les autres exhalaisons, de former une nuë par leur assemblage : & pourquoi cette nuë en étant ainsi formée ou en tout ou en partie, & se trouvant poussée tantôt plus près, & tantôt plus loin par la force de quelque vent, ne se resoudra-t'elle pas, comme toutes les autres, à mesure que cette force cessera, & pourquoi enfin ne laissera-t-elle pas tomber sur la terre, en se fondant ces fatales exhalaisons qui ne sont autre chose que les semences de la Peste qui avoient concouru à sa composition, tout de même que les autres nuës y laissent tomber la pluye, la nége ou la gréle lorsqu'elles en sont composées : & cela étant arrivé ainsi une premiere fois aux semences de la Peste dans le premier endroit de leur origine, d'où elles auront été portées en quelqu'autre lieu plus ou moins éloigné pour y produire, en s'y répandant & dispersant, une Peste étrangere, qui est-ce qui les empêchera, dès qu'elles s'y rassembleront, de former dans ce second endroit une seconde ou même plusieurs autres nuës, qui étant de même poussez par quelque vent, iront se resoudre & verser les fatales semences, dont elles seront composées, dans les lieux où le vent les poussera, & dans les-

quels sa force se terminera.

Et si de deux nuës formées ainsi de telles exhalaisons, ou qui en renferment beaucoup dans leur entre-deux avec de l'air & des vapeurs, la superieure s'affaisse sur l'inferieure, & oblige par cet affaissement ces exhalaisons avec l'air & les vapeurs qui y sont mêlez, à en sortir par l'inferieure qui est la moins condensées ou la moins resserrée, & qu'elle les en exprime d'une force qui les serre assez étroitement pour en rendre l'assemblage sensible à nos yeux, ne le fait-elle pas suivant les mêmes Physiciens, sous la forme de colomne de nuë que nos Peres prenoient à si mauvais augure dans la Peste de 1630. suivant la tradition qui nous en reste.

Ce que je viens de dire explique, ce me semble, assez naturellement la maniere dont la Peste se communique d'un païs à un autre, tantôt voisin, & tantôt très-éloigné, en passant par dessus plusieurs qui sont entre-deux, & ausquels elle ne touche point ; bien qu'on ait le plus souvent accoûtumé de l'attribüer à quelques effets ou marchandises qu'on a fait sortir furtivement d'un lieu infecté pour les introduire de même dans un autre qui étoit sain, & qui devient infecté par leur entrée ; ce qu'on ne doit cependant jamais croire que

lorſqu'on en a des preuves autentiques; car bien que la Peſte ſe communique aſſez ſouvent de cette maniere, comme je l'ai dit, il me ſemble cependant qu'il faut toûjours être plus porté à en accuſer un air rempli de nuées épaiſſes & obſcures, ou agité par quelque vent impetueux, venant du côté d'un païs infecté, & ſur tout lorſqu'on n'a pas de preuves certaines qu'on ait introduit aucun effet empeſté, & lorſqu'un très-grand nombre de malades qui tombe tout d'un coup, donne lieu de conjecturer qu'il y a une très-grande quantité de ſemences de Peſte verſées dans l'endroit; car pour lors il y a bien apparence que les vents ou les nuées en ont fait la voiture, à moins qu'on ne pût decouvrir qu'on eût introduit une quantité d'effets très-conſiderables, & qui pût donner lieu de conjecturer qu'elle peut bien avoir procuré ce grand nombre de malades, auquel cas il faut brûler inceſſamment ces effets avant que de donner le loiſir au reſte des ſemences de Peſte dont ils peuvent être chargez de s'étendre & de ſe diſperſer davantage.

Mais en les brûlant, il me ſemble qu'il y a certaines manieres à obſerver; car il ne faut pas s'imaginer qu'on doive brûler des choſes empeſtées, ou [ce qui eſt la même choſe des choſes chargées ou remplies

d'atomes mineraux capables de devenir pestilentiel,] comme l'on brûle toute autre chose & sans garder aucune mesure ny prendre aucune précaution, & en dressant, comme l'on a de coûtume, un tas de bois sur lequel on met ce qu'on a dessein de brûler, & en allumant ensuite le feu au dessous, ou à de la paille qu'on y a mise à ce dessein, ou à quelqu'autre chose aussi aisée à enflammer; car en y procedant de cette sorte, il n'est personne qui ne comprenne aisément qu'il doit arriver aux atomes mineraux la même chose qui leur arrive dans les entrailles de la terre, où la moindre chaleur qu'ils sentent au dessous ou autour d'eux, les fait élever jusques à la surface d'où elles sont enlevées & mêlées en l'air qui les porte où il plaît au vent qui le pousse : c'est-à-dire, que ces mêmes parties, qui à mon avis, sont les semences de la Peste deposées dedans ou dessus les effets qu'on veut brûler, sentant au dessous d'elles la moindre petite chaleur du feu qu'on y allume, s'élevent en l'air dans lequel étant dispersées, elles sont portées avec lui du côté où le vent les pousse.

Et c'est à mon avis, s'il en faut croire les nouvelles publiques que j'ai veuës il y a quelque tems, pour avoir manqué d'en user ainsi, qu'ayant voulu brûler dans le Gevaudan

Gevaudan certaines marchandises venant d'un païs infecté, la Peste fut d'abord portée en certain endroit où le vent poussoit & qui jusqu'alors avoit été preservé.

Ainsi il me semble que pour ne rien risquer, dès qu'on a resolu de brûler quelque chose qu'on croit infectée, il faut faire en terre un creux proportionné au volume de cette chose, & plûtôt plus grand que plus petit, au bord duquel il faut allumer un grand feu qui produise un grand brasier qui soit tout prêt à l'arrivée de ce qu'on veut brûler, qu'il faut faire jetter dans le creux le plus doucement qu'il sera possible par des Corbeaux, ou autres personnes destinées à pareil usage, qui ayent les narines & la bouche munies ou d'une éponge ou d'un linge imbibé de vinaigre, pour se preserver des atomes mineraux qui pourroient se presenter pour entrer dans leur corps par la respiration, nonobstant quoi il faut qu'ils ayent la précaution de prendre toûjours le dessus du vent.

Les effets condamnez étant jettez dans le creux de la maniere que j'ai dite, il faut incessamment en remplir tout ce qui s'y trouvera de vuide, soit au dessus, soit par les côtez des braises ardentes que j'ai dit qu'il falloit avoir toutes prêtes, après quoi il faut allumer dessus un grand feu qu'il faut

y entretenir jusqu'à ce qu'on soit assuré que tout est parfaitement consumé.

C'est là, ce me semble, le veritable moyen d'étoufer, & de détruire les atomes mineraux qui pouvoient être attachez aux effets qu'on a brûlez.

Il faut bien se garder de faire de telles executions au milieu des villes, des bourgs & des lieux habitez, comme on a accoûtumé quelquefois de faire pour l'exemple; car ce seroit exposer l'endroit où on les feroit à prendre la Peste, ou à l'y voir étendre si elle y étoit déja; c'est pourquoi si c'est quelqu'endroit habité où l'on ait découvert les effets qui ont été introduis furtivement, il faut incessamment tremper dans du vinaigre plusieurs enveloppes qu'il faut jetter dessus, & dont il les faut couvrir exactement, [l'experience aussi bien que le raisonnement ayant fait connoître que le vinaigre est le plus assuré destructif des atomes mineraux, pendant qu'ils sont deposez ou dedans ou dessus quelque sujet inanimé,] après ces précautions, il faut faire porter ces effets par la voiture la plus douce & la moins capable de les ébranler au lieu destiné pour leur embrasement, qui doit être un lieu écarté & le moins fréquenté qu'il est possible, où étant il faut les brûler de la maniere que j'ai dite.

Il faut que l'execution s'en faſſe ſans ceremonie & ſans convoy, & que les Corbeaux deſtinez à couvrir ces effets des enveloppes trempez dans le vinaigre, & à faire toutes les autres choſes que j'ai marqué devoir preceder ou accompagner leur embraſement, ſoient les ſeuls qui y aſſiſtent avec un officier de probité propoſé pour le faire faire en ſa preſence, & empêcher que les Corbeaux ne retiennent la moindre choſe des effets condamnez, par un eſprit d'interêt & d'avarice.

Si ces effets pouvoient être trempez exactement par tout, dans le vinaigre ſans être gâtez, il me ſemble qu'on peut en toute ſûreté ſe diſpenſer de les brûler, en les y trempant & les en imbibant parfaitement & avec ſoin, en telle ſorte qu'il n'y en ait pas la moindre partie qui n'en ſoit penetrée.

C'eſt l'affaire de Meſſieurs les Magiſtrats de Santé de les confiſquer pour l'exemple, & de faire ſubir à ceux qui les avoient introduits, les peines portées par les Ordonnances, leſquelles ne peuvent jamais être trop rigoureuſes, par rapport au danger que telle introduction porte avec ſoi.

Bien que la fumée ſoit auſſi bonne que le vinaigre pour deſinfecter toutes choſes, & pour détruire les atomes mineraux pen-

dant qu'ils sont deposez sur des effets inanimez, & principalement lorsqu'ils sont dispersez en l'air où le vinaigre ne sçauroit les atteindre, à moins qu'il ne soit reduit en vapeurs par le moyen du feu, il me semble qu'il est si difficile de parfumer, aussi exactement qu'il seroit necessaire, des effets qui ont un volume tant soit peu considerable, qu'il vaut mieux les brûler avec les précautions que j'ai marquées, (si on ne peut pas les inonder de vinaigre,) que de s'exposer au danger qu'il y auroit de les souffrir dans le païs étant mal parfumez.

Quelqu'un trouvera sans doute mauvais qu'un Medecin qui n'a jamais vû Peste, & qui écrit dans son cabinet tout ce qui lui vient en pensée, sans en avoir jamais fait aucune épreuve, propose si hardiment des choses si nouvelles : Mais comme je n'écris rien, ce me semble, qui ne soit conforme à la raison & au bon sens, je crois qu'il m'est permis de proposer mes conjectures, toutes nouvelles qu'elles sont, en les soûmettant au jugement des Sçavans, & en priant Messieurs les Medecins qui sont actuellement employez dans les endroits où regne la Peste, de vouloir bien les éprouver.

Bien que les vapeurs & les exhalaisons

avec lesquelles les corpuscules pestilentiels se condensent le soir & le matin, & tombent ensuite avec le serain & la rosée, ne soient pas ordinairement sensibles à nos yeux, comme le fut la nuée de Daubigné, il faut néanmoins penser que la chose arrive de même, & que la semence de la Peste, (que je crois être les atomes mineraux,) tombe toûjours à peu-près aux même heures sur la terre, d'où le Soleil la releve tous les jours, avec les vapeurs & les exhalaisons, sauf celle qui est entrée avec l'air ou dans les hommes, ou dans les maisons, & dans tous les autres lieux qui sont à couvert, ou dans tous les endroits qui, étant exposez à recevoir le serain & la rosé, le sont rarement aux rayons du Soleil, & qui sont ceux qu'il faut éviter avec le plus de soin.

Et comme le broüillard n'est qu'un composé de vapeurs & d'exhalaisons très-grossieres condensées par la froideur de la nuit, avec lesquelles il est presque impossible que la plûpart des atomes pestilentiels, qui sont répandus en l'air, ne soient rassemblez & condensez, tout le monde comprend aisément le danger qu'il y a de sortir dans un tems de broüillard, & sur tout de marcher & voyager, comme on fait quelquefois, par un broüillard très-épais

& abaiſſée, ce qu'il me ſemble qu'on ne ſçauroit faire ſans s'infecter infailliblement en humant neceſſairement une grande quantité de ces atomes diſperſez & confondus dans le broüillard qu'on reſpire.

C'eſt principalement dans ces jours de broüillard, dont je viens de parler, qu'il ne faut épargner ny la fumée ſimple ny celle des parfums, (ſi on veut s'en ſervir,) parce que l'air, qu'on reſpire alors avec le broüillard, étant vrai-ſemblablement chargé d'une infinité d'atomes peſtilentiels, il faut leur oppoſer une infinité de particules ſpiritueuſes propres à les détruire.

En ces jours-là il ne faut jamais ouvrir ſes fenêtres, ny donner la moindre ouverture par où l'air exterieur puiſſe entrer dans les maiſons, juſqu'à ce que le broüillard ſoit entierement diſſipé ou du moins fort élevé: & les gens de boutique, qui le plus ſouvent n'y ont d'autre jour que celui qui leur vient par l'ouverture de la grande porte, feront très-ſagement de ne la point ouvrir plûtôt & de travailler à la chandelle, en ſe bien précautionnant par le moyen du parfum.

C'eſt pour la même raiſon qu'il faut bien ſe garder de ramaſſer les fruits & les herbages qu'on veut manger en ces jours où le broüillard eſt épais, ny auſſi en des

jours serains avant que le Soleil ait élevé par sa chaleur toutes les vapeurs & exhalaisons, & avec elles, tous les atomes pestilentiels dont ces fruits & ces herbages peuvent être chargez.

On m'objectera sans doute sur cet article qu'on ne peut pas vivre sans manger, & qu'étant indispensablement necessaire d'avoir ces fruits & ces herbages pour manger ce jour là, il faut de necessité les cüeillir, quel temps qu'il fasse, & que au pis-aller, on en sera quitte en les parfumant où en les lavant avant que de s'en servir.

Je réponds que je conviendrois assez facilement, de ce qu'ils disent qu'on en sera quitte en les parfumant, mais outre la difficulté (pour ne pas dire l'impossibilité) de parfumer bien exactement tant de petits grins de menuës herbes, n'y auroit-il point de danger pour les personnes qui cüeilliroient ces fruits, & ces herbages? & le pourroient-elles faire sans y causer quelqu'agitation qui occasionnera tous les atomes pestilentiels, qui y seront parsemez, à s'en detacher, à prendre l'essor, & à se mêler avec l'air qu'elles respireront.

Mais je ne seray pas tout-à-fait si complaisant sur ce qu'ils disent qu'on en sera quitte en les bien lavant, car, quand même il seroit vray, comme le dit le

Capucin Charitable, qu'on peut desinfecter des choses pestiferées en les lavant simplement avec de l'eau nette, ou en les y faisant boüillir l'espace d'un quart d'heure; il faut convenir que l'eau nette, & l'eau boüillante n'étant ny l'une ny l'autre, capables de remplir, & boucher les pores des atomes pestilentiels (comme font les particules sulfureuses de la fumée) ou de les briser, & mettre en pieces, (comme font ses parties salines) elles ne sçauroient par consequent changer leur nature qui consiste à être des corps durs, solides & poreux, & qu'ainsi, soit qu'on les lave simplement dans de l'eau nette, ou qu'on les y fasse boüillir, ils ne peuvent tout au plus que se détacher du corps où ils sont, pour rester dans l'eau ou nette ou boüillante, tellement que dès qu'on aura jetté cette eau après s'en être servy, elle sera peu de temps après élevée en vapeurs par le soleil, & avec elle, ces atomes pernicieux qui y seront mêlez, & qui se remélant avec l'air, seront en état, comme auparavant d'infecter les premiers corps où ils trouveront occasion d'entrer, & peut-être les autres fruits, & herbages du même verger ou jardin où l'on avoit ramassé ceux dont on les avoit enlevés, en les lavant où en les faisant boüillir.

Et

Et ainsi, bien que l'on ait évité pour le coup le danger de s'empester avec ces fruits, & ces herbages en les lavant, (supposé que la personne qui les a cueillis ne se soit point empestée elle-même sans le sçavoir, en inspirant ou emportant sur ses vêtements quelques uns de ces atomes, qui étant agitez par le mouvement qu'elle fera en entrant dans la maison, empesteront peut-être quelqu'un de ceux qui y seront, ou se cacheront en quelque trou de muraille d'où ils ne sortiront peut-être que long-temps aprés,) il faut toûjours convenir que le malheur public n'en est pas moindre, puisque ces atomes sont toûjours les mêmes, & qu'ils n'ont fait que changer de place.

Ce que le Capucin Charitable prouve luy-même par l'histoire qu'il rapporte, & que j'ay déja citée, d'une femme qui ayant lavé des linges empestées en un lavoir dont l'eau étoit croupissante, d'autres femmes étant venuës aprés elle, pour y laver leurs linges, furent empestées, & en moururent.

Ainsi n'y ayant que les parties les plus spiritueuses de la fumée ou des odeurs qui meritent d'être reconnuës pour les meurtriéres des atomes mineraux, en quoy je crois que consiste ce venin pestilentiel dont

on recherche la nature presque dès le commencement du monde, c'est à elles seules à qui il faut recourir pour les détruire, & les aneantir en changeant leur figure, en quoy consiste non pas leur malignité, (car ils n'en ont point par eux mêmes,) mais seulement la proprieté qu'ils ont d'en contracter en s'unissant avec quelque autre corps, & sans laquelle ils sont incapables de produire aucun mauvais effet.

Je suis très-surpris que le Capucin Charitable, à qui il faut rendre la justice, & la gloire d'avoüer que ç'a été un des plus éclairez, & des plus experimentez hommes du monde en fait de Peste, ayant reconnû que la fumée odoriferante ou sans odeur étoit également le plus assûré remede pour détruire, & aneantir la semence de la Peste, (qu'il appelle Venin pestilentiel) n'ait pas fait ferme là dessus, & ne s'y soit pas attaché uniquement, au lieu de rechercher, comme il a fait, d'autres remedes pour desinfecter les choses qu'il appelle empestées, sans sçavoir si elles le sont, & qui, à mon avis, ne le sont qu'au cas qu'il y ait ou en elles ou sur elles quelques atomes pestilentiels qui s'y soient reposés.

Mais pour mieux comprendre comment

quelque corps inanimé peut être infecté, & ensuite desinfecté.

Il faut concevoir la semence de la Peste, (soit les atomes mineraux, en quoy je crois qu'elle consiste,) comme une poussiere très-subtile qui (tout comme la poussiere commune & ordinaire, avec laquelle elle se méle presque toûjours) se repose, & s'arrête facilement sur toutes sortes de corps, & s'insinuë bien avant en ceux qui ont le tissû lâche, ou des pores ou des poils propres à la cacher, à la couvrir, & à la retenir par consequent plus long-temps.

Il faut encore s'imaginer que cette poussiere est un composé de très-petits corps, que je nomme des atomes, qui sont durs, solides, & extrêmement poreux.

Cela étant ainsi entendû, il n'est personne, à mon avis, qui ne comprenne aisément que ces petits corps peuvent facilement être enlevez de dessus un sujet uni, lisse & poli, parce qu'ils ne font simplement que se reposer sur sa surface; & en ce cas on les en enlevera aussi facilement qu'on en enleve la poussiere ordinaire avec qui ils sont bien souvent confondus, c'est à dire, en bien époussetant ou vergettant ce sujet (quel qu'il soit) sur lequel ils se seront reposez: au lieu que si ce corps & inegal, velu ou cotoné, cette poussiere, au lieu de se

reposer simplement sur sa surface, comme elle fait sur un corps égal & uni, elle s'insinuë dans ses pores ou dans les entre-deux des poils dont ce corps est garni ; & c'est ce qui a été cause qu'on a regardé de tout temps tous les corps poreux, velus ou cotonnez, comme beaucoup plus disposez que les autres, à se charger des atomes pestilentiels.

Cependant il me semble qu'on a tort de dire qu'ils sont plus propres que les corps unis à recevoir cette poussiere, puisqu'elle s'arréte indifferemment sur toute sorte de corps, mais il faut seulement penser qu'ils sont plus propres à en cacher une plus grande quantité, & à la retenir plus long temps ou cachée dans leurs pores ou embarrassée au milieu de leurs poils.

L'on peut aisément remarquer cette difference dans ce qui se passe à l'égard des habits qui sont faits d'étoffes rases & lisses, & de ceux qui sont faits d'étoffes frisées, & veloutées; tout le monde sçait qu'on enleve facilement la poussiere de dessus les premiers, parce qu'elle est simplement couchée, & reposée sur leur surface sur laquelle il ne s'en arrête même que bien peu: au lieu que la vergette ne fait pas grand chose sur les derniers, elle ne fait simplement qu'enlever la poussiere qui est sur la

ſuperficie, mais il faut les ſecoüer, & les battre fortement avec une baguette pour en faire ſortir celle qui eſt cachée entre les poils, & ſouvent plus on bat, plus il en ſort, & on a toutes les peines du monde à bié nettoyer les habits faits de telles étoffes.

Il ne faut point regarder la pouſſiere que les atomes peſtilentiels forment par leur aſſemblage, autrement que la pouſſiere ordinaire dont je viens de parler, & qui s'attache indifferemment ſur toute ſorte de corps, à cauſe de ſa grande fineſſe : & la ſeule difference qu'il en faut faire, eſt dans la maniere d'enlever l'une & l'autre ; car lorſqu'on vergette ou qu'on épouſſete quelque choſe, ou qu'on balaye une chambre pour en enlever avec la pouſſiere ordinaire, quelques atomes peſtilentiels qui pourroient y être mêlez, il me ſemble qu'il faut toûjours avoir la precaution de remplir quelque temps auparavant de fumée la chambre qu'on voudra balayer, ou dont on voudra épouſſeter les meubles, afin que les eſprits de la fumée qui voltigeront dans l'air de la chambre où ils ſeront comme en embuſcade, rencontrant ces atomes qui y voltigeront de même, dès qu'on les aura obligez avec l'épouſſéte de quitter l'endroit où ils étoient, les combattent, & les detruiſent. Imitant à peu près en ce rencon-

tre un chasseur, qui ayant vû de loin un oiseau qui s'est allé reposer sur un arbre fort touffu, & ne pouvant, dès qu'il s'en est approché, démêler au travers de la grande quantité de feüilles, la branche sur laquelle il repose, tire une pierre au hazard sur cet arbre pour en faire partir l'oiseau, qu'il tuë ensuite à la volée.

Il faut pourtant que comme les atomes mineraux détachez de dessus les corps, qu'on les force de quitter pour voltiger en l'air, pourroient bien voler dans la bouche ou les narines de la personne qui leur fait cette violence, & de là passer dans son sang; il faut, dis-je, que cette personne ait la precaution de se couvrir la bouche & les narines [qui sont les seuls endroits par où les atomes peuvent entrer dans son corps par le moyen de la respiration, avec une éponge ou un linge trempé dans du vinaigre, qui ferme exactement ces deux issuës pendant le temps qu'elle employera à cet exercice.

Quelqu'un m'objectera sans doute que toutes les precautions que je propose seroient bien embarrassantes.

J'en conviens, mais que ne fait-on point pour éviter la mort? & faut-il épargner quelque peine pour se preserver d'une maladie dont toutes les circonstances sont presque

plus horribles que la mort même.

Mais ce n'est pas encore là le tout : Si on veut se garentir de ce fleau ; il me semble qu'il faut bien encore se donner d'autres soins.

Dès qu'on a lieu de douter que la Peste est dans un endroit, il me paroit qu'il y faut faire d'abord, & avant qu'il y ait un grand nombre de malades, ce qu'on n'a accoutumé de faire qu'après que la Peste y a cessé ou par la mort de tous les habitants, ou parce qu'il n'y a plus d'atomes mineraux pour entrer dans les corps de ceux qui restent ; en quoy il me semble qu'on imite certaines personnes qui font faire des portes neuves & de bonnes serrures à leur maison, & qui les ferment éxactement, après qu'elles ont été volées, ce qu'elles auroient évité, si elles avoient pris auparavant les mêmes précautions.

Dès que la Peste a ravagé toute une Ville, & fait mourir la plus grande partie de ses habitants, on prend un grand soin de la desinfecter, d'en purifier toutes les maisons, toutes les chambres, tous les meubles, & tous les effets par le moyen de la fumée des parfums. Quel embarras ? Quel desordre n'y a-t-il point en travaillant à cette desinfection ? Que de vols ne s'y commettent-ils point ? que de familles

n'en sont-elles pas ruinées sans ressource ?

Or, ou la fumée des parfums est utile, & peut veritablement desinfecter toutes les choses qui sont chargées d'atomes pestilentiels, ou elle est inutile ; si elle est inutile, pourquoy se donner la peine, & faire la depense de desinfecter une Ville dès que la Peste y a cessé, & où il n'y a peut-être plus d'atomes pestilentiels à détruire, ce n'est qu'un leurre inventé par des ames mercenaires pour gagner injustement de l'argent : Si elle est utile, comme on l'a prouvé de tout temps, pourquoy ne pas recevoir à un remede si salutaire, lorsque le mal ne fait que commencer, au lieu d'attendre que tout soit presque perdu ? Ne vaut-il pas bien mieux ne perdre que cent personnes que d'en perdre mille ? n'est-il pas plus à propos de prendre soy-même le soin, & la peine de purifier ou de faire purifier en sa presence par des domestiques tout ce qu'on a, que d'en laisser la peine après sa mort, & celle de toute sa famille, quelquefois à des voleurs qui prennent tout ce qu'il y a de plus beau, & de meilleur ?

Il faut donc convenir, comme je l'ay déja dit, & ce me semble prouvé, que la fumée simple, odorante ou sans odeur, a autant de vertu que la fumée des par-

fûms, pour détruire les atomes pestilentiels, & que si le parfumeur, qui avoit entrepris en l'année 1649. de desinfecter la Ville d'Aubagne en Provence, n'y reüssit point du tout, ce ne fut pas par la faute ou la mauvaise qualité de son parfum, comme le dit dans un endroit le Capucin Charitable, mais seulement pour n'avoir fermé ny porte ny fenêtre des maisons qu'il parfuma, & pour n'avoir pas donné le temps à la fumée du parfum de penetrer par tout où il y avoit des atomes répandus, comme ce Religieux le reconnoit ensuite; & ce qui me persuade que la fumée simple, & sans odeur a, comme j'ay dit, autant de vertu pour détruire les atomes mineraux, ou, ce qui est la même chose, les semences de la Peste qu'en a la fumée des parfums, c'est la difference que fait ce Charitable Capucin du parfum qu'il propose pour les pauvres, à celuy qu'il propose aux riches, & aux gros Seigneurs, comme si les corps des uns, & des autres étoient composés differemment, & que la Peste, qui les attaque, fût differente.

D'où je conclus, que puisque luy-même qui avoit, comme il dit, les pauvres en singuliere recommandation, a crû que le simple parfum qu'il a inventé pour eux, &

qui est composé avec quelques herbes odoriferantes qui se trouvent communement à la campagne, pouvoit suffire pour les preserver de la Peste, il n'est pas necessaire d'en inventer d'autres plus chers, & plus precieux pour les riches, à moins que de convenir, que celui des pauvres ne valut rien.

Etant donc persuadé que la fumée, quelle quelle soit, est propre d'elle-même à desinfecter toute sorte de corps, de la maniere que je l'ai dit; je crois qu'il n'y a qu'à suivre en partie la methode de ce Capucin si experimenté; pour exciter de la fumée, qui est, de prende du foin bien sec, de le fouler & presser un peu, afin qu'il fume davantage sans se consumer si-tôt, d'y mêler pour la même fin quelques petites branches de bois verd en preferant à tous autres ceux qui abondent en soulfres, tels que sont, comme je l'ai déja dit, les bois de pin, de pesso, de genevre, & de chêne, & dans certains païs, le laurier, le thym, le rômarin, & autres de cette nature, d'y mettre le feu & de faire brûler le tout à petit feu & sans flamber; pour exciter par ce moyen une fumée plus épaisse, & de l'arroser, pour le même dessein, de tems en tems de quelque peu de vin ou de vinaigre.

Ceux qui auroient les moyens feroient très-bien d'y repandre par couches d'encens, du ſoulfre, de la poix noire ou de la poix reſine fine, & les riches devroient en fournir à leurs cenſiers, dont la plûpart ayant à peine ce qui leur eſt neceſſaire pour leur entretien & celui de leur famille, ne ſont pas en état d'en acheter. Les Magiſtrats de ſanté en devroient faire diſtribuer dans tout le païs, & ce ſeroit là, à mon avis, les remedes dont il faudroit faire les plus groſſes proviſions.

J'écris pour tout le monde, puiſque tout le monde peut être également attaqué de la Peſte ; mais je m'étudie ſur tout à écrire pour le tiers état, & pour les gens de la campagne, & à conformer à leurs facultez les remedes convenables à la Peſte & les moyens de s'en preſerver, en détruiſant la cauſe commune & exterieure ſans laquelle il n'y en auroit jamais.

Ayant propoſé la maniere dont il me ſemble qu'on peut deſinfecter l'air exterieur des campagnes, des villes & des maiſons, [ce qui eſt le principal,] comme étant les principaux magazins des atomes peſtilentiels, il faut voir comment on pourroit purifier le dedans.

Chacun chez ſoy pourroit fermer dans celle de ſes chambres qu'il jugeroit la plus

commode pour cela, tous les meubles & effets dont il pourroit se passer, après les avoir bien parfumez. Il me semble qu'il faudroit y mettre tous les tapis, tapisseries & meubles tapissez, & laisser les chambres les plus nuës & les plus vuides que l'on pourroit, n'y laissant uniquement que le necessaire, & méprisant en ce rencontre tous les riches ameublemens dont les Grands ont accoûtumé d'orner leurs maisons, & qui peuvent être pourlors de riches magazins de semence de Peste.

La chambre étant ainsi remplie de tous les effets dont on pourroit se passer, il en faudroit exactement fermer toutes les fenêtres & ouvertures par où l'air exterieur pourroit y entrer, y exciter ensuite une fumée bien épaisse qui en remplisse exactement tout le vuide, & qu'elle en seroit bien remplie, en retirer le feu dont on se seroit servi pour faire fumer, & en fermer la porte pour ne la réouvrir que dès qu'on pourroit s'assurer que la Peste auroit cessé, ou lorsque quelque necessité demanderoit qu'on en sortit quelqu'un des effets renfermez.

Pourlors il faudroit, quelque tems avant que de réouvrir cette chambre, exciter dans la voisine qui aboutiroit à la porte de celle-là, une fumée pour puri-

ser l'air qui pourroit y entrer dès qu'on l'ouvriroit.

Cet article ne regarde que les Riches & les grands Seigneurs, qui ont de grandes maisons garnies de quantité de meubles magnifiques, dont la plûpart ne servent presque que d'ornement, & dont par consequent on peut aisément se passer.

N'y ayant plus dans chaque chambre que les effets qui sont absolument necessaires pour les besoins de la vie, il est bien plus aisé d'y conserver la propreté, qui est une des causes pourquoi la Peste ne fait ordinairement que de mediocres ravages en Turquie.

Il est aussi bien plus aisé à la fumée de s'introduire dans tous les coins & recoins des chambres, aussi-bien que dans tous les trous & fentes qui se trouvent souvent aux murailles, & de détruire par tout les atomes pestilentiels que l'air pourroit y avoir déposez.

Cette premiere précaution prise, il me semble qu'il faut faire la même chose que j'ai déja dite, en parlant des jours où il fait du broüillard, c'est-à-dire, qu'il ne faut donner aucune entrée dans les maisons à l'air exterieur qu'une heure ou deux après le lever du Soleil, & qu'il ne faut ouvrir auparavant ny porte ny fenétre par

où il en puiſſe entrer. Il faut pour le même ſujet boucher exactement les tuyaux de toutes les cheminées par le haut, excepté de celles où l'on fait neceſſairement du feu, auſquelles il en faut faire jour & nuit, avec cette difference qu'on le fera flamber le jour pour s'en ſervir, & qu'on n'entretiendra qu'un feu fumant pendant la nuit, afin de détruire, par le moyen de la fumée, tous les atomes peſtilentiels qui pourroient ſe preſenter pour y entrer.

Il faut uſer de la même précaution chaque ſoir une heure avant le coucher du Soleil, en fermant exactement portes & fenêtres pour ne les réouvrir que le lendemain à l'heure que j'ay dite, tellement que s'il reſtoit encore quelque commerce dans une ville ſoupçonnée de la Peſte, il faut qu'il ceſſe à cette heure là, & que toutes les maiſons & boutiques ſoient fermées, pour ne les réouvrir que le lendemain le plus tard que l'on pourra.

Mais comme les atomes peſtilentiels ſont ſi deliez & ſi ſubtils qu'ils pourroient bien malgré toutes ces précautions, ou peut-être parce qu'on ne les auroit pas bien obſervées en être entrez quelques-uns par quelque fente qu'on n'auroit pas remarquée, ou qu'on auroit negligé de boucher; il faut chaque matin exciter dans la

chambre la plus commode pendant une demi-heure une fumée qui remplisse toutes les autres, si elles communiquent ensemble, ou en exciter dans chacune de celle qui n'y communiquent pas, en telle sorte qu'il n'y en ait aucune, ny même quel bouge ou cabinet que ce soit, qui ne s'en remplisse, afin que s'il y avoit quelqu'un de ces atomes dangereux, qui s'y fut introduit, cette fumée pût le détruire.

Il seroit à propos dans les heures qu'on parfumeroit les chambres, d'ouvrir tous les buffets, garderobes, armoires, coffres & autres meubles où seroient fermez, la vaisselle, les habits, les linges & autres choses qui servent dans une famille, afin que tout fut également purifié par la fumée.

Mais comme elle est incommode & si nuisible aux yeux, que plusieurs personnes ne la peuvent souffrir, on pourroit, au lieu d'une fumée simple en exciter une odoriferante & agreable dans celle des chambres où l'on seroit obligé de demeurer, pendant que la fumée simple & épaisse rempliroit toutes les autres dans lesquelles on n'entreroit qu'après qu'elle auroit été dissipée à l'ouverture des fenêtres.

Et cette fumée pourroit s'exciter à bon marché avec plusieurs choses très-commu-

nes, comme avec les petits parfums ordinaires proposez par le Capucin Charitable, entre lesquels je suis persuadé que celui qu'il propose pour les pauvres est pour le moins aussi bon que tous ceux qu'il propose pour les riches.

Comme tous ceux entre les mains de qui ce petit Traité pourra tomber, n'auront peut-être pas le bon-heur d'avoir celui de ce Religieux, je vais inserer icy de mot à mot les parfums qu'il appelle petits parfums ordinaires, & qui, pour en dire naturellement ce que j'en pense, me paroissent preferables à son parfum mediocre & à son parfum violent.

Poudre pour les Parfums.

Prenez encens une livre, mastich demi livre, storax quatre onces, bayes de genevre deux livres, benjoin une once, faites une poudre de toute cette matiere pour jetter sur les charbons dans les chambres.

Poudre commune pour le pauvres.

Prenez bayes de genevre deux livres, encens une livre, pulverisez le tout ensemble.

La

La poudre à canon suffira, & le vinaigre jetté sur des pêles ardentes.

Pour les Riches.

Après que les parfums acres & violents de la chaulx, de la poudre à canon ; des fusées, du genevre, du romarin, & autres bois odorans auront chassé l'air infect, [dit-il,] des maisons, les Riches se pourront servir de la cassollette suivante.

Prenez eau de Naphe, ou de fleurs d'orange, eau rose de chacune une livre, vinaigre rosat quatre onces, cloux de girofle un demi carteron, storax trois onces, benjoin une once, mêlez tout cela ensemble, puis faites-en le département par les chambres en faisant boüillir chaque portion dans un petit pot où dans une vaisselle sur un rechaud au milieu des chambres.

L'Eolipile que propose Monsieur de la Font me paroît le meilleur de tous les moyens pour entretenir jour & nuit un parfum qui tienne continuellement l'air d'une chambre purifié de tous les atomes mineraux qui pourroient s'y jetter, & où par consequent on peut demeurer en toute seureté. Tous ceux qui sont un peu cõmodes, & qui voudroient s'assurer de n'être point

attaquez de la Peste, en ne sortant point de leur chambre, pourroient s'en servir.

C'est un vaisseau rond, de quelle matiere qu'on voudra, ayant un trou & un col un peu long qui va toûjours en étrécissant, [appellé par les Chymistes un Matra,] que cet Auteur veut que l'on remplisse de l'eau distillée de quelques plantes odorantes, qu'on le mette ensuite sur un petit fourneau portatif où l'on prendra soin d'entretenir un feu continuel sur lequel cette eau échauffée s'éleve peu-à-peu en vapeurs, lesquelles devenant toûjours plus abondantes & s'empressant de sortir par le col du matras, forment un vent sensible dont cet Auteur espere de tirer un grand profit, par la comparaison qu'il en fait avec les vents naturels qui ont, dit-il, beaucoup de force pour purifier l'air.

Il faut pourtant convenir que cet Eolipile ne sert du tout point par cette raison, car si les vents naturels ont quelque vertu de purifier un air empesté, ce n'est, comme je l'ay déja expliqué, qu'en enlevant les atomes pestilentiels avec l'air d'un endroit, pour les porter dans un autre sans leur causer aucune alteration. Ainsi il faut croire que cet Eolipile ne purifie pas l'air d'une chambre, de cette maniere, puisque [outre qu'il n'est pas assez violent,]

il faut, pour qu'il agiſſe efficacement, que toutes les portes & fenêtres ſoient fermées: mais ſeulement qu'il le purifie par le moyen des particules ſpiritueuſes qui en ſortent en forme de vapeurs & de fumée, & qui détruiſent les atomes peſtilentiels que l'air pourroit avoir apportez dans cette chambre.

Si j'avois quelque Potentat qui m'eût fait l'honneur de me confier le ſoin de ſa perſonne dans un tems de Peſte, je ne croirois pas de la pouvoir mieux aſſurer que par le moyen de pluſieurs Eolipiles de cette nature, que je tiendrois jour & nuit ſur le feu dans toutes les chambres de ſon Palais, en les rempliſſant, non pas d'eaux diſtilées, [car on en doit pas faire grand cas, tout ce que les plantes contiennent de plus ſpiritueux s'étant diſſipé dans la diſtilation,] mais de ces mêmes plantes, avec une ſuffiſante quantité d'eau, après les avoir hachées aſſez menu pour qu'elles puiſſent ſortir facilement par le col de l'Eolipile, dès que la plus grande partie de l'eau chargée des parties ſpiritueuſes & volatiles des plantes ſe ſeroit évaporée, ou bien de bon vinaigre qui me paroît encore meilleur.

Pour ce qui eſt du parfum médiocre, & du violent, propoſez dans le même Traité

du Reverend Pere, il me paroit très-inutile d'en faire la dépense; car (outre que, parmi la grande quantité de drogues qui y entrent, il y en a beaucoup dont il seroit très-dangereux de recevoir la fumée,) il ne faut pas se persuader avec ce bon Religieux, que les plus fortes & les plus violentes ayent plus de vertu que les autres pour consumer, comme il dit, le venin pestilentiel, en quel degré de malignité qu'il puisse être; la fumée de quel corps fort & violent qu'elle sorte, n'étant pas capable de consumer les atomes mineraux, qui sont ce prétendu venin pestilentiel dont il veut parler, d'autant qu'il n'y a que le feu seul, (qui détruit & consume toutes choses,) qui puisse les consumer, au cas qu'il fut possible de les rassembler & de les jetter au milieu d'un grand brasier, ce qui étant une chose impossible; il faut croire que la fumée est comme un substitué du feu qui détruit ces atomes, sans les consumer, en changeant leur configuration & par consequent leur nature, de la maniere dont je l'ai expliqué.

L'experience a fait connoître au grand Hypocrate, & à tous ceux qui sont venus après de lui, que la fumée que rendent les corps qui abondent en soulfres est preferа-

ble à celle que jettent ceux qui en ont moins ; & mon ſyſtême s'accorde avec l'experience, car on ne peut pas douter que les corps qui abondent en ſoulfres n'abondent en eſprits ; ainſi plus la fumée eſt chargée de parties ſulfureuſes, plus elle contient d'eſprits, qui à mon avis ſont les ſeuls deſtructeurs des atomes peſtilentiels

Et c'eſt de là que vient l'excellence de la fumée des eaux chaudes, & ſulfureuſes de la Ville d'Aix, en Savoye, qui a toûjours été preſervée de la Peſte par leur moyen, parce que les particules ſpiritueuſes de cette fumée rempliſſant continuellement tout l'air circonvoiſin, ont toûjours rendu, de la maniere dont je l'ai expliqué, les atomes peſtilentiels incapables d'y faire le même effet qu'ils ont produit dans tout le reſte du païs, toutes les fois que la Peſte y a été.

C'eſt ce qui obligea le Senat de Savoye de s'y retirer l'an 1564. pour y trouver, comme il fit, un aſile aſſeuré contre cette terrible maladie.

Je prie très-inſtamment Meſſieurs les Medecins de tous les endroits où il y a des eaux thermales, (ce qui veut dire des eaux minerales qui ſont chaudes,) de vouloir bien conſulter les annales de ces

lieux-là, ou la tradition que les habitans peuvent en avoir reçeuë de main en main de leurs Ancestres, pour sçavoir si la fumée, qui s'y éleve de ces eaux, y a produit, dans un tems où leur voisinage étoit affligé de la Peste, le même effet dont les habitans d'Aix en Savoye se glorifient, parce qu'en ce cas ce seroit la retraite la plus assurée pour les personnes sacrées des Snuverains, aussi bien que pour toutes celles qu'un état auroit quelque raison de conserver.

Lorsque je dis que je regarde la fumée qui s'éleve des eaux thermales comme un preservatif naturel & admirable contre la Peste, je ne veux pas dire qu'elle en soit de même un curatif, car je suis très-persuadé, que s'il y alloit quelqu'un portant en soy une Peste incurable, c'est-à-dire, une grande quantité d'atomes mineraux avec une égale quantité des sels exaltez de son temperament, ou déja devenus corrosifs par leur union, ou tout prêts à s'unir, ce qui produit une Peste incurable répondant à la premiere classe des malades distinguée dans la relation de la Peste de Marseille; je suis, dis-je, très-persuadé qu'il mouroit là tout comme ailleurs; mais je pense que la fumée des eaux thermales étant continuelle, ses particules sont répan-

duës & dispersées dans toute la basse region de l'air de ces endroits-là, où elles ne sçauroient manquer de détruire les semences de la Peste, soit les atomes mineraux qui pourroient être entremêlez parmi les vapeurs & les autres exhalaisons dont il est chargé.

Je crois encore que la fumée continuelle de ces eaux répanduë dans tout l'endroit, y tient lieu d'un parfum general qui se fait distinguer à l'odorat, & lequel détruit tous les atomes mineraux qui pourroient être sur les linges, & vêtemens de cette personne, qui y étant entrée infectée, y seroit morte de la Peste, & qu'ainsi ces semences de la Peste en étant détruites ne peuvent plus nuire à personne, ce qui empêche la maladie de cette personne d'être contagieuse, & de pouvoir se communiquer, parce que tout ce qui environne cette maladie a été desinfecté par ce parfum general, même mieux que s'il l'avoit été par un des parfums particuliers qu'on vente le plus.

Nous ne manquons pas en Savoye de ces bois sulfureux qui peuvent nous fournir une fumée si salutaire, la plûpart de nos montagnes sont chargées de pins & de pesses, nos campagnes de quantité de chênes, & beaucoup de nos collines de quantité de genevriers.

Ainsi dès qu'on sera menacé de la Peste, chacun pourra faire provision de ces bois selon ses facultez ; les villes pourront en faire des magazins pour des feux publics, qu'il ne faudra pas faire flamber, si on en veut retirer l'avantage qu'on se propose, mais seulement brûler d'une maniere à durer long tems au feu, & à jetter une fumée bien épaisse, en quoi consiste toute la vertu en cette occasion ; & pour ce sujet ces bois étant verts & recemment coupez sont preferables aux secs, qu'il faut arroser avec un peu de vin ou de vinaigre pour en empêcher la trop grande flamme & la trop prompte consomption, & procurer par ce moyen plus de fumée dont on peut esperer plus de profit.

J'ay proposé la maniere dont on peut purifier l'air de tout un païs, j'ay fait voir comment les Grands Seigneurs & les personnes riches qui ont des Palais ou de grandes maisons doivent les purifier pour se garentir des atomes pestilentiels qui sont cette funeste semence de Peste. Il est bien juste d'apprendre aux particuliers, artisans, paysans, manœuvres & autres pauvres gens, dont les uns n'ont le plus souvent pour tout apartenent qu'une seule chambre, les autres qu'une boutique, & la plûpart qu'une chaumiere ou une cabane,

comment

comment ils doivent les purifier.

Les uns & les autres doivent s'étudier à tenir leur demeure, quelle qu'elle ſoit, bien balayée & bien propre, ny ſoufrir d'inutile, ny laiſſer rien traîner par terre, ranger & ſuſpendre ſur des cordes tenduës ou ſur des perches de bois, le peu de linges, vêtemens & autres effets que la Providence leur a donnez, ſe conſolant du peu qu'ils ont, par la penſée qu'ils n'auront qu'un petit compte à rendre au Souverain Diſpenſateur de tous les biens.

Il faut que chaque jour aux heures à peu près que j'ay marquées cy-devant, [& que je crois être celles où l'air depoſe ſur la terre les atomes peſtilentiels dont il eſt chargé,] chacun excite dans ſa petite demeure, après en avoir fermé toutes les ouvertures auſſi exactement qu'il ſera poſſible, une fumée, telle qu'il pourra, odoriferante ou non, qui la rempliſſe exactement ; il faut alors qu'il releve avec une baguette tous les effets qu'il aura ſuſpendus ſur des cordes ou ſur des perches, afin que la fumée s'inſinuë plus facilement dans tous les replis, & entre deux ou les atomes peſtilentiels pourroient s'être gliſſez, il faut bien battre l'un après l'autre, & vergetter ſes vêtemens après avoir pris la précaution que j'ay dit cy-devant de ſe

tenir les narines, & la bouche couvertes d'un linge trempé dans le vinaigre, il faut un peu secoüer les draps & les couvertures du lit qu'il faut laisser découvert pendant tout le temps que dure la fumée en tournant de temps en temps de côté à autre le matelas ou le lit de plume, s'il y en a, ou la paillasse, s'il n'y a pas autre chose, afin que s'il y avoit quelqu'un de ces atomes dangereux qui s'y fut introduit, & caché, il s'en détachât par le moyen de ce secoüement, & se mélât avec l'air, où les particules spiritueuses de la fumée pourroient le détruire.

Il faut que tous ceux qui auront quelqu'armoire, coffre ou autre meuble fermant à clef, les ouvrent de temps en temps, & qu'ils ne le fassent que dès que le logis sera plein de fumée, afin qu'il s'y introduise quantité de ses particules qui détruisent les atomes mineraux qui pourroient y être entrez par quelque petite fente, & il faut les refermer avant que d'ouvrir les portes du logis.

Quelqu'un raillera sans doute de ce que j'entre dans ce détail ; mais dès qu'il sera convaincu d'un fait qui est constant, qui est, qu'une toile d'araignée qu'on aura negligé d'enlever du coin d'une chambre dans un temps de Peste, peut l'y ramener,

long-temps après qu'elle y aura cessé, par le moyen des atomes pestilentiels qui s'y seront attachez, il cessera la raillerie, & se persuadera qu'en fait de Peste on ne peut negliger aucun des petits soins que je propose sans s'exposer au danger, & au repentir.

Il faut que les pauvres, comme les riches, ne sortent de leur logis que quelque temps après le lever du Soleil, pour s'y retirer quelque temps avant qu'il se couche, & si on est obligé d'en sortir plûtôt ou de s'y retirer plus tard, il faut avoir la précaution de n'en sortir que la pipe à la bouche, ou du foin cordé à la main saupoudré de soulfre, & allumé par un bout, comme j'ay dit en parlant des Laboureurs, & il faut faire la même chose dès que le serain commence à tomber, aussi bien que dans tous les momens du jour, lorsqu'il fait du broüillard, & ne rentrer chez soy qu'après être exactement parfumé de la maniére que j'ay dite en parlant des mêmes Laboureurs.

Si on fait sortir quelque domestique pour quelque besoin, il faut qu'il se parfume de même avant que de rentrer dans la maison, c'est-à-dire, à la porte de la ruë, & sur tout, si c'est avant le lever ou après le coucher du soleil.

N'y a-t-il pas dans tout ce que je viens de dire un grand ſujet de frayeur & de conſolation en même-temps pour tout le monde ? un ſujet de frayeur, de ne pouvoir pas s'aſsûrer qu'en mettant un pied à terre, [& ſur tout aux heures ſuſpectes que j'ay marquées,] on ne ſoûleve contre ſoy-même, par ce mouvement, le premier principe de ſa ruine, en faiſant élever en l'air, avec la pouſſiére qui eſt ſous ſes pieds, pluſieurs atomes peſtilentiels qui ſont confondus avec elle : & en même temps un ſujet de conſolation, de ſçavoir qu'on peut ſe preſerver de cet ennemi également public, & domeſtique, par le moyen de la fumée qui eſt capable de le détruire.

Ainſi, puiſque, quelle peine qu'il faille ſe donner pour tâcher de détruire ces atomes, pendant qu'ils ſont diſperſez en l'air, ou repoſer ſur quelque corps inanimé, il eſt beaucoup plus sûr, & plus aiſé d'en venir à bout, que dès qu'ils ſont dans le corps de l'homme, cet homme, quel qu'il ſoit, Souverain ou ſujet, grand ou petit, riche ou pauvre, vieil ou jeune, ne doit rien épargner pour étoufer, pour ainſi dire, dans ſon berceau ce premier principe de ſa ruine, avant qu'il entre en ſon corps par la reſpiration, & qu'il s'y joigne à ces gref-

ſes dangereuſes qu'il ne manquera peut-être pas d'y rencontrer, & par l'union deſquelles il s'y formera cette ante funeſte, ou ce fatal corroſif qui ſera preſque infailliblement la cauſe de ſa perte.

Ne doit-on pas conclure de tout ce que je viens de dire, & d'expliquer ſi clairement, qu'il eſt d'une neceſſité indiſpenſable dans un temps de Peſte, d'allumer indifferemment par tout, dans les villes, & dans les campagnes, dans les places publiques, & dans les maiſons particulieres, dans chaque chambre, & preſque à chaque pas, s'il ſe pouvoit, des feux, non pas flamboyans, mais fumans, afin de détruire, par le moyen de la fumée, les atomes mineraux, qui ſont le premier principe de la Peſte, & ſans leſquels il n'y en auroit jamais.

Et quand même on ne feroit pas auſſi heureux qu'Hypocrate & Aëron Agrigentin le furent, & qu'on ne feroit pas, comme eux, ceſſer entierement la Peſte par le moyen de la fumée, j'oſe du moins aſsûrer qu'elle ne feroit pas de ſi grands ravages, & qu'au lieu de mille perſonnes il n'y en auroit peut-être pas cent d'infectées, parce que la cauſe exterieure étant beaucoup diminuée, le nombre des malades ſeroit moindre à proportion, & des cent infectez

que je viens de ſuppoſer, il n'en mourroit que très peu, tant à cauſe des grands ſoins qu'on ne craindroit point de ſe rendre mutuellement en prenant les précautions que je viens de dire, que, parce qu'en faiſant bien fumer, ou ce qui eſt la même choſe, en parfumant continuellement la chambre des malades, on y detruiroit ce qui pourroit y reſter d'atomes cachez, & entrer avec l'air dans leur corps pour y récruter les premiers qui les auroient rendûs malades, & qui, ſe trouvans ſans aucun renfort, pourroient plus facilement être vaincus, & détruis tant par les eſprits du ſang que par ceux des remedes qu'on leur oppoſeroit.

L'odeur des fumiers faits avec les excremens des animaux, bien loin d'être auſſi dangereuſe qu'on le veut perſuader, me paroit au contraire d'une très-grande utilité, en temps de Peſte, par la grande quantité d'eſprits ſulfureux qui s'en élevent, & qui n'ont pas moins de vertu que ceux de la fumée.

Ainſi il me ſemble qu'il ſeroit à propos d'en faire des amas dans les ruës, dans les baſſecours, dans les jardins qui ſont joints aux maiſons, de les arroſer chaque jour avec quelque vin que ce fut, de les bien trepigner afin qu'ils s'échauffaſſent mieux,

& enſuite de les remuer aux heures du jour que j'ay marquées être les plus ſuſpectes, ou même un peu plûtôt afin de remplir l'air des eſprits odorans qui en exhalent & de détruire par ce moyen les atomes peſtilentiels qui tomberoient avec la roſée, & le ſerain.

Car il faudroit bien ſe garder de comparer ces fumiers avec le reſte des ordures, & des immodices qui proviennent des balieures, & de differens rebuts qui ne ſont propres qu'à ſervir de grenier aux atomes peſtilentiels, & dont il faut prendre un grand ſoin de faire bruler ce qui s'y trouvera de combuſtible, & enterrer le reſte; car ſoit que ces ſortes d'ordures ſoyent dans le coin d'une ruë ou en un monceau hors de la ville, c'eſt-à-peu près la même choſe, & il y a toûjours le même danger qu'il s'y faſſe un magazin ſecret des atomes qu'on ſe propoſe de détruire.

Je n'heſiterois point dans le temps d'une Peſte averée de conſeiller, & d'ordonner, ſi j'en avois le pouvoir, qu'on ſe ſervît dans tout le païs menacé ou attaqué, mais principalement dans la campagne, du remede avec lequel j'ay dit plus haut qu'un Medecin Sarmate avoit fait ceſſer la Peſte qui regnoit cruellement dans une ville de Turquie; on ſeroit trop heureux ſi on en

étoit quitte pour le desagrément que cauſeroit l'infection qui s'éleveroit des chiens tuez, expoſez, & pourris dans les differens carrefours, & ſur les avenuës d'une ville, je ne voudrois pas même qu'on s'en tinſſe aux chiens, je conſeillerois d'étendre le remede aux chats, aux vieux, & mauvais chevaux, & à toutes les bêtes inutiles, & qu'on paſſât à celles de ſervice, ſi on avoit éprouvé dans un endroit que ce remede fût auſſi bon qu'on le dit.

J'ay prouvé que ce remede agiſſoit tout comme la fumée, & comme l'odeur des fumiers, & la difference que j'y trouve, eſt que le remede eſt plus aiſé à faire, & dure plus long temps, parce qu'il ne diſcontinuë point de s'exhaler jour & nuit quantité d'eſprits volatils ſulfureux pendant tout le temps que les chiens employent à ſe pourrir, ſans qu'on ait la peine de fournir chaque jour de nouvelle matiére, comme l'on eſt obligé de faire à la fumée.

Les perſonnes delicates, & toutes celles à qui l'infection feroit quelque peine, pourroient ſe delivrer du deſagrément qu'elle leur cauſeroit, en faiſant brûler dans leurs maiſons quelque parfum agreable, qui pourlors ſerviroit à deux uſages ; ou bien en tenant au né quelques corps odoriferans qui les dédommagent par ſon odeur agrea-

ble de la mauvaiſe dont l'air ſeroit rempli.

D'ailleurs, quand même il n'y auroit pas ces remedes à l'infection, l'utilité publique doit l'emporter ſur le plaiſir, & la delicateſſe de quelques perſonnes. Il ne manquoit pas ſans doute de perſonnes delicates dans cette ville de Turquie où le Medecin Sarmate fit ceſſer la Peſte par ce remede, on ne laiſſa pas pour elles de s'en ſervir.

Ainſi, au lieu de tuer prématurément, & d'enterrer tous les chiens par précaution, comme l'on fait en pluſieurs endroits ſans reflexion, avant que la Peſte y ſoit; de peur, dit-on, que la ſemence de la Peſte ne ſe cache abondamment entre leurs poils, il vaut mieux les conſerver pour s'en ſervir dans la neceſſité à guerir le mal au moment qu'on le reconnoit, ou pour le prevenir s'il eſt aſſez près pour qu'on eût lieu de craindre que l'air n'eût déja fait quelques entrepos de ces atomes perilleux. Or les frontieres du païs, & la raiſon, pour laquelle on tuë, & on enterre ces pauvres animaux ſi à bonne heure, eſt trop legere, puiſque ce ne ſont pas là les ſeuls magazins où l'air peut faire ſes depôts.

Si quelqu'un deſapprouve les moyens que je propoſe pour préſerver un païs de la Peſte, pendant que ſa premiere cauſe eſt

encore en l'air qui la depose soir & matin sur la terre d'où le soleil l'éleve avec ses vapeurs, & ses exhalaisons pour l'y laisser retomber le soir suivant, qu'il condamne premierement le grand Hypocrate qui a reconnû, & prouvé le premier, l'utilité de la fumée pour l'opposer au progrez de la Peste qui commençoit en Grece, & qui faisoit déja de si grands ravages à Athenes, & qu'il blame ensuite tant de grands hommes qui l'ont suivi & imité.

L'on me dira sans doute qu'on a fait bruler quantité de parfums dans toutes les villes de Provence où la Peste a fait tant de ravages, sans qu'elle y soit cessée pour cela.

Je répondrai qu'on ne s'est pas avisé, du moins que j'aye appris, d'allumer tous les jours des feux fumans dans toutes les ruës, & dans une infinité d'endroits de ces villes là, comme firent faire Hypocrate, & Aëron à Athénes, & dans toutes les autres villes de la Gréce où regnoit la Peste, qu'on s'est contenté sans doute de faire bruler quelque parfum dans certaines maisons particulieres de temps en temps, & sans l'avoir fait tous les jours ni dans toutes les maisons, la plûpart des habitants n'ayant pas eû dequoy acheter ces parfums que l'on vante tant, & qui, à mon avis, ne sont

pas meilleurs ni plus estimez que la fumée simple, quelle qu'elle soit, pourveu qu'on s'en serve à propos, & je crois que tout cela ne suffit pas, parce que le parfum d'un jour peut bien détruire les atomes qui se trouvent déposez ce jour là dans les maisons, mais il ne fait rien à ceux qui sont dispersez dans tout l'air du païs, & qu'il y reversera le lendemain avec la rosée, le serain, & les autres exhalaisons dont il est chargé.

Ainsi puisque, suivant le rapport de Daubigné, on vid pendant dix-huit mois que dura la Peste, descendre soir & matin sur Bauvais, la nuée ronde dont j'ay parlé dans ma premiere Partie, n'y a-t-il pas lieu de conjecturer de là, que dès que la Peste est en quelqu'endroit, l'air en répand chaque jour les semences sur la terre, (quoyque d'une maniere moins sensible,) d'où il releve de même chaque jour par sa chaleur toutes celles qui se trouvent placées sur des corps qui sont exposez à ses rayons; ce qui continuë d'arriver ainsi successivement, jusqu'à ce que tous les atomes qui doivent produire la Peste soyent détruits, ou en l'air pendant qu'ils y sont dispersez, ou sur quelque corps terrestre, pendant qu'ils y réposent, ou dans les corps des hommes dès qu'ils y sont entrez, soit

que leur destruction previenne en ces derniers de leur défaite ou de leur victoire.

Tellement que pour les détruire pendant qu'ils sont en l'air, il faut les combattre tous les jours par le moyen de la fumée, & sur tout avant le lever & le coucher du Soleil, aux heures que la rosée & le serain ont accoûtumé de tomber : il faut les combattre par tout, c'est-à-dire dans les villes & à la campagne, dans les ruës & dans les maisons, & enfin dans tous les endroits où l'air se communique, & il ne faut pas discontinuer de le faire, jusqu'à ce qu'on soit assuré que la Peste a cessé, ou par la destruction de ces semences, ou par le transport que quelque coup de vent en aura fait en quelqu'autre lieu, ou enfin par quelques entrepos secrets que l'air en aura faits sur quelques corps écartez, qui faute de mouvement, & pour n'être exposez ny aux rayons du Soleil, ny à l'agitation des vents, les garderont très long-tems cachez & jusqu'à ce que quelque mouvement imprevû leur fasse prendre l'essor, se remêler en l'air & renouveller la Peste.

Il y a bien d'apparence que si le feu que fit mettre Hypocrate aux forêts qui étoient entre l'Ethyopie & la Gréce, pour défaire en chemin les semences de la Peste que les vents portoient journellement de

celle là en celle-cy, aussi bien que ceux qu'il fit allumer à Athénes & dans toutes les autres Villes infectées une autre fois de la Peste, pour y détruire ses semences qui y étoient déja répanduës & dispersées; il y a bien d'apparence, dis-je, que si ces feux n'avoient duré qu'un jour, le premier n'ayant défait que celles qui seroient arrivées ce jour là, n'auroit pû faire cesser la Peste qui y auroit été causée le lendemain par les semences nouvelles, qui auroient été apportées ce même jour; & que les seconds qu'on allumât dans les villes, n'ayant de même détruit que celles de ces semences, que l'air y avoit déja versées & répanduës jusqu'à ce jour là, n'y auroient pas détruit celles qu'il y auroit reversées le lendemain; mais comme il est évident qu'un feu allumé à des forêts ne les consume pas dans un seul jour, & qu'il y dure très-long tems aussi bien que la fumée qui s'en éleve, & qui subsiste encore long-tems après que la flamme est éteinte, il y a beaucoup de lieu, ce me semble, de conjecturer que ce grand Homme & Aëron en ordonnant qu'on allumât, pour faire cesser un autre Peste, des feux avec des bois aromatiques à Athénes & dans les autres villes infectées, ordonnérent en même tems qu'on les y entretiendroit jusqu'à ce

que la Peste eut cessé, & c'est ce qui me paroît qu'on devroit imiter dans tous les lieux où elle regne, & ce qu'on ne fait pas.

Il est cependant aisé à concevoir que si l'exhalaison, qui a produit en premier lieu la Peste, a par exemple, laissé échapper mille atomes mineraux, ou ce qui est la même chose, mille semences de Peste, ou bien que l'air agité par quelque vent en ait apporté la même quantité dans le lieu où est la Peste, & qu'il s'y en détruise le premier jour cent, tant par le moyen de la fumée, pendant qu'ils voltigent en l'air, ou par le moyen du vinaigre dans lequel on trempe les corps inanimez & solides sur lesquels il y en peut avoir d'attachez, que dans les corps des hommes où ils sont également détruits, soit qu'ils leur causent la mort, soit qu'ils y soient vaincus & défaits dans tous ceux qui en guerissent, ou par les esprits abondans du sang, ou par ceux des remedes convenables qu'on employe pour leur guerison: S'ils s'y en détruit cent autres le lendemain de la même maniere, & les autres huit jours suivans autant chaque jour; il est, dis-je, aisé à concevoir que la Peste n'y peut durer que dix jours, au bout desquels il faut necessairement qu'elle finisse

d'elle même, parce que toutes les ſemences ſont détruites, ou en l'air ou ſur des corps inanimez, ou dans le corps humain.

Que ſi mal-heureuſement au contraire l'on ne prend aucun ſoin de détruire ces mille ſemences qui ſont répanduës en ce lieu, pendant qu'elles y ſont diſperſées en l'air, ou attachées ſur des corps inanimez, & qu'on leur laiſſe le tems & la liberté d'entrer toutes dans les corps des hommes avec l'air qu'ils reſpirent, & qui en étant chargé ne peut du moins que de les y porter avec lui, la Peſte durera plus ou moins ſelon la differente quantité de gens dans leſquels ces ſemences trouveront moyen de s'inſinuer plûtôt ou plus tard en plus grande ou en moindre quantité.

Ainſi plus de fumée on excitera, plus de gens s'y employeront, en plus d'endroits on le fera, & plus on détruira de ces funeſtes ſemences en l'air, & plûtôt la Peſte ceſſera. Que cette même perſonne après avoir blâmé le grand Hypocrate, & tous ceux qui l'ont imité, cenſurent le Medecin Sarmate qui a reconnu & éprouvé l'utilité de l'infection qui provient des chiens tuez, expoſez & pourris pour faire ceſſer la Peſte qui regnoit dans une ville de Turquie.

Et qu'il ne s'emprenne à moi que de la

maniere dont j'ay expliqué que ces deux vapeurs differentes avoient produit & pouvoient encore, à mon avis, produire le même effet aujourd'hui: Et de ce que j'y ay ajoûté la vapeur qui s'éleve des fumiers qui ſont faits avec les excremens des animaux, à cauſe de la grande analogie qui m'a parû être entre elle & les deux autres.

Et comme il feroit ſans doute ſcrupule de condamner, ſans de fortes raiſons, l'opinion de tant de grands hommes, dont la même n'eſt qu'une ſuite, je le prieray de vouloir bien m'apprendre celles qui l'y auront engagé, afin que je m'y rende, ſi elles ſont meilleures que les miennes, & que j'exhorte tout le monde à les embraſſer.

Tous ceux qui demandent avec tant d'empreſſement des preſervatifs contre la Peſte, comprendront aiſément par tout ce que je viens de dire, qu'y ayant deux cauſes qui concourent à la produire, l'une externe & l'autre interne, on ne ſçauroit s'en preſerver ſûrement ſans combattre l'une & l'autre.

Mais il me ſemble que c'eſt aſſez avoir fait la guerre à la premiére, qui n'eſt autre que ces atomes mineraux diſperſez en l'air ou depoſez ſur la terre, finiſſons la pour la recommencer avec eux dans le

corps

corps de l'homme dès qu'ils y ſont entrez, & pour en commencer une nouvelle avec la ſeconde de ces cauſes, qui n'eſt autre choſe que les ſels prédominans du temperament qui s'y trouvent éxaltez, & ſans l'union deſquels ces atomes reſteroient éternellement de ſimples atomes mineraux ſans devenir jamais venimeux & peſtilentiels.

S'il étoit auſſi aiſé de les détruire dès qu'ils ſe ſont emparez du corps humain, que pendant qu'ils l'aſſiegent, nous ne ſerions pas ſi embarraſſez à trouver des remedes pour les combattre; cependant quelle difficulté qu'il y ait euë de tout tems à en trouver d'efficaces, il ne nous faut pas perdre courage, & du moins il faut examiner ceux qui ont été le plus eſtimez par tout ce qu'il y a eu de Medecins les plus experimentez & les plus heureux dans la cure de la Peſte, quand ce ne ſeroit que pour voir s'ils pourront convenir avec mon ſyſtême, & remplir par là la promeſſe que j'ai faite dans le Titre de ce petit Ouvrage.

J'ay déja expliqué dans ma premiere Partie ce qui ſe paſſe dans un ſujet dès qu'il y eſt entré quelqu'un de ces funeſtes atomes.

J'ay dit que, s'il s'y trouve ſuffiſamment

d'esprits, ils les attaquent incessamment & ne manquent jamais de les vaincre & de les détruire, ou en s'insinuans dans leur pores dont ils écartent les côtez avec violence, (ce qui les brise & les détruit,) ou en enduisans leur surfaces par leur parties sulfureuses, (ce qui bouche leur pores & change leur nature qui consiste à en avoir quantité.) Mais, helas, que si par mal-heur, (& c'est ce qui arrive le plus souvent,) le sang de ce sujet se trouve grossier, aqueux, visqueux & dépourvû d'esprits, par quelle cause que ce soit, le sel de l'espece predominante dans son temperament y étant exalté, faute d'esprits qui le repriment & l'adoucissent, il ne manque pas de s'associer avec ces atomes étrangers de l'une des deux manieres que j'ay dites, & de former, par leur union, cette ante fatale, ou ce terrible corrosif ou acre ou acide-saliniforme, qui devient presque toûjours un parricide, en faisant mourir le sujet qui lui a donné l'être.

Or il me semble qu'après avoir pris toutes les précautions que j'ay dites pour détruire en rase campagne ces atomes & pour nous preserver d'en laisser entrer dans nos corps, il faut presentement apporter toute nôtre attention à détruire, ou empêcher

l'exaltation des ſels predominans que nous y portons, afin que quand même nous ne ſerions pas aſſez heureux pour en defendre l'entrée à quelques-uns de ces ſauvageons, (ce qui eſt preſque impoſſible à cauſe que nous ne ſçaurions nous paſſer de la cauſe commune qui les porte avec elle,) ils n'y puiſſent produire aucun mauvais effet, faute d'y trouver des greffes avec qui s'unir, pour former enſemble cette ante pernicieuſe qui coûte preſque toûjours la vie à ſon maître.

Pour y réüſſir & empêcher en nous la production ou l'exaltation de ces ſels ſurabondans, Hypocrate nous a appris tout ce que nous avons à faire, lorſqu'après avoir ſuppoſé nôtre ame dans une aſſiette contente, tranquille, & exempte de paſſions, il nous dit:

Labor, cibus, potus, Venus, omnia ſint mediocriter.

Or ce conſeil convient parfaitement bien avec mon ſyſtême, car pour l'expliquer en François, afin que tout le monde l'entende, puiſqu'il nous conſeille de travailler, de manger, de boire, & d'uſer des plaiſirs de Venus avec moderation: il n'eſt perſonne qui ne comprenne très-aiſément qu'un travail immoderé, procurant un épuiſement d'eſprits, laiſſe prendre le

dessus à l'espece de sel qui predomine dans le sang, lequel devient par là très-propre à presenter aux atomes mineraux quantité des sels vicieux, dont j'ai déja tant parlé.

Au lieu qu'un travail moderé, tel que le conseil'le ce grand Homme, (bien loin de causer une grande dissipation d'esprits, comme fait le travail excessif,) est au contraire la cause qu'il s'en produit une plus grande quantité, en faisant circuler le sang avec plus de vitesse, & repasser par consequent plus souvent par le cœur & par les altêres, où ces esprits se forment, & demeurent, jusqu'à ce qu'ils se filtrent dans les glandes qui sont destinées à leur servir de couloirs: & par ce moyen le sang se trouvant muni de quantité d'esprits, ceux-cy entretiennent dans toute sa masse un ordre qui empêche qu'aucun sel ne s'y exalte, & ne s'unisse avec les atomes mineraux qui pourroient y entrer.

Il en faut penser de même du boire & du manger, dès que l'un & l'autre sont moderez, les ferments destinez à en faire la coction s'en acquitent parfaitement bien, & il ne reste rien à digerer, d'un répas à l'autre, qui peut en se corrompant, procurer aucune des deux cruditez que j'ay distinguées plus haut, & fournir par là, aux atomes des sels acides ou acres exaltez

avec qui ils pussent s'unir & former ce corrosif formidable que nous devons éviter avec tant de soins.

C'est là la raison pour laquelle tous les Medecins les plus experimentez ont de tout tems proposé la temperance, comme un des plus assurez preservatifs de la Peste.

Ce fut par son moyen que Socrate crût de s'être preservé de celle qui causa de si grands ravages à Athénes aussi bien que dans tout le Penoponese, c'est aussi par là que l'illustre Mr Chicoyneau prétend, comme je l'ay déja dit, s'être preservé de celle de Marseille parmi ce grand nombre de malades qu'il a traitez.

Ce n'est pas que je vüeille dire que tout le monde doive suivre son exemple au pied de la lettre, en ne faisant, comme lui, qu'un seul repas par jour; car plusieurs personnes ne sçauroient soûtenir ce regime sans s'en trouver incommodées, & peut-être plus disposées à prendre la Peste, à cause du defaut d'esprits qu'une si longue diéte procureroit dans leur sang, qui demande d'être rafraichi, recruté d'esprits un peu plus souvent, par le moyen d'une nourriture réiterée.

Mais j'entends seulement avec Hypocrate, que personne ne doit contenter entiérement son appetit, & sur tout au soupé

qui doit être fort leger & pris à bonne heure, afin que la digestion en soit faite avant qu'on se couche ; en un mot je veux dire, qu'il ne faut pas imiter bien de gens qui renonceroient à la vie, si les plaisirs de la table en étoient bannis, & si on pouvoit vivre sans manger ; mais qu'il faut faire tout le contraire de ce qu'ils font, & ne manger simplement que pour vivre, au lieu qu'ils ne vivent uniquement que pour manger.

La moderation dans les plaisirs de Venus, ne convient pas moins avec mon systême. J'ai fait voir dans mon Traité des Fiévres, que la debilité qui survient ordinairement à ceux qui s'addonnent immoderément aux femmes, ne dépend pas de la grande quantité de semences qu'ils perdent, mais qu'elle doit être attribuée à la grande quantité d'esprits qui se filtrent & sortent avec elle, aussi bien qu'à la grande dissipation qui s'en fait dans les differens mouvemens qui accompagnent ces exercices.

Cela étant ainsi, qui ne voit clairement que le sang ayant perdu tant d'esprits, dont ces plaisirs pris avec excez, causent la dissipation, les sels de l'espece predominante dans le temperament s'y exaltent & s'unissent d'abord aux premiers atomes mine-

maux qui s'y presentent, avec lesquels ils produisent le corrosif, qui devient l'auteur de la Peste.

Ainsi il me semble que le sçavant Cornare a eû tort de prétendre que la trop grande abstinence de ces plaisirs étoit dangereuse en tems de Peste, & de dire pour le prouver, que dans un grand nombre de maisons d'une ville infectée de cette maladie, les femmes mariées, les veuves & les jeunes filles en furent toutes sans exception saisies & empestées, parce que la plus grande partie des hommes avoient pris la fuite & les avoient abandonnées, sans qu'il peut, dit-il, attribuer leur mort à aucune autre cause qu'à une abstinence forcée de ces plaisirs.

Car si c'en avoit été là la veritable raison, pourquoi la même chose ne seroit-elle pas arrivée à toutes les femmes mariées, les veuves & les jeunes filles du reste de la ville; d'où leur seroit venu le privilege de n'être pas infectées & mortes comme celles de ce grand nombre de maisons dont il parle? puis qu'elles furent également, les unes comme les autres, obligées à cette abstinence forcée. Il me paroît donc plus naturel de penser, que si la chose est arrivée precisément, comme cet Auteur la raconte, la semence de la Peste, [ou ce qui est là

même chose, les atomes mineraux & pestilentiels étoient tombez en abondance sur ce grand nombre de maisons, sans qu'il en fut tombé sur celles du reste de la ville, par la même raison par laquelle j'ay dit plus haut que la grêle tombe abondamment sur une piece de vigne qui est au milieu d'un vignoble, sans presque toucher à celles qui l'environnent.

Ainsi ce ne fut pas l'abstinence forcée de ces plaisirs, comme le dit Cornare, pour prouver sa pensée, qui fut la cause de tant de morts dans le quartier de cette ville qui fut infecté ; mais la grêle, pour ainsi dire, d'atomes pestilentiels qui y tomba, jointe au chagrin qu'eurent les femmes mariées de se voir abandonnées de leurs époux dans une si triste conjoncture, & les veuves & les jeunes filles de se voir privées par l'éloignement de leurs amans, (car il faut croire que chacune avoit le sien,) de l'agreable esperance dont elles s'étoient flattées de se marier avec eux ; lequel chagrin ayant concentré les esprits, qui étoient dans leur sang, fut cause que les sels de l'espece predominante de leurs temperamens s'y exalterent & produisirent bien-tôt, par leur union avec ces atomes pernicieux, qui étoient entrez dans leur maisons & de là dans leurs corps en

si grande abondance, le corrosif qui les fit mourir.

Après avoir pris ces précautions generales qui conviennent à toute sorte de personnes & de temperamens, & toûjours accompagnées, suivant le conseil de ce grand Homme, d'une grande tranquillité d'esprits, & d'autant d'assurance & de joye qu'il est possible, il en reste certaines à prendre qui regardent chaque temperament en particulier.

S'il y a quelques preservatifs de la Peste, ce doit être vraisemblablement ceux dont se sont servis pour s'en garentir, les Medecins qui ont été les plus employez à servir des Pestiferez, & par consequent les plus exposez à être infectez, non pas par contagion, comme on l'a pensé jusqu'icy, & comme presque tout le monde le pense encore, ny par aucun danger qu'il y eût que les malades leur communicassent leur maladie par aucun miasme venimeux qui eut pû sortir de leur corps, & entrer dans le leur, mais seulement par le risque qu'ils ont courû d'introduire en eux avec l'air de la respiration quelqu'un de ces atomes, dont il étoit à presumer que les maisons, les chambres, les linges, les vêtemens & les couvertures de tant de malades qu'ils servoient, étoient garnis.

Or parmi ceux là j'en trouve trois des plus fameux, des plus experimentez & des plus heureux à traiter cette maladie.

Le premier est l'illustre Sylvius Deleboé, qui dit avoir servi un très grand nombre de Pestiferez pendant huit mois, sans avoir usé d'aucun autre preservatif pour s'en garantir que d'une mie de pain trempée dans une cueillerée de vinaigre fait avec le vin, qu'il prenoit le matin à jeun, avant que de sortir pour aller voir ses malades.

Le second est le celebre Diemerbrock, qui dans la description qu'il nous a laissée de la maniere dont il vivoit chaque jour pendant la Peste de Nimegue, attribuë principalement au vin d'absinte & à la fumée du tabac, le bon-heur qu'il eut de s'en preserver parmi cette grande quantité de Pestiferez qu'il eût à servir.

Le troisiéme est Henry Sayer Medecin Anglois très-sçavant, très-hardy, & très-heureux à servir les Pestiferez, lequel, au rapport de Vuillis, servoit également les pauvres, & les riches, leur donnoit chaque jour des remedes aux uns, & aux autres, pansoit de ses propres mains leurs bubons, & les ulceres virulents de ceux qui en avoient, & qui par ses soins également charitables, & perilleux, en sauva un très-grand nombre dans la ville de Londres,

ſans s'être ſervy d'autre preſervatif que d'un grand verre de bon vin avant que de commencer ſes viſites, & d'un ſecond dès qu'elles étoient finies.

Il nous faut examiner comment ces trois choſes differentes peuvent avoir preſervé ces trois grands Hommes du même mal, afin que chaque particulier puiſſe diſcerner, pour peu qu'il ſe connoiſſe, lequel des trois luy conviendroit le mieux.

Sylvius étoit un bilieux, dont le ſang abondoit en ſels acres, qui ayant ſagement prevû que leur quantité pourroit luy devenir funeſte, prit ſoin de la contre-balancer par les acides du vinaigre qu'il prit chaque matin pour deux raiſons.

Premiérement, parce que ſçachant qu'on ne peut pas mêler des acides avec des acres ſans qu'il s'excite entre eux un combat dans lequel ils ſe détruiſent l'un & l'autre, & forment par leur deſtruction une troiſiéme eſpece de ſel, [que les Chymiſtes appellent neutre,] qui eſt inſipide, & qui ne retient la nature ny de l'un ny de l'autre des deux dont il eſt formé, ſuppoſé qu'ils ayent été mêlez en égale quantité; il ſe perſuade que du mêlange des acides du vinaigre, qu'il prenoit, avec les ſels acres predominants de ſon temperament, au cas qu'il y en eût quelqu'un d'exalté, &

de debandé de la maſſe, il reſulteroit un ſel neutre bien plus propre à luy ſervir qu'à lui nuire.

Et en ſecond lieu, parce qu'en ne prenant comme il faiſoit, qu'une cueillerée de vinaigre, cette petite quantité de pointes acides [au cas qu'elle ne trouvât chez luy aucun ſel acre debandé avec qui fermenter, & ſe détruire mutuellement] n'étant pas ſuffiſante pour pouvoir coaguler la maſſe de ſon ſang, elle ne faiſoit ſimplement qu'en reſſerrer un peu les fibres, que les ſels acres de ſon temperament tenoient trop lâches, leſquelles, en ſe reſſerrant, renfermoient dans leur entre-deux ces ſels predominants; tellement que [quand même ce Medecin auroit humé quelques atomes peſtilentiels avec l'air de la reſpiration, ce qui ne pouvoit ſe faire autrement parmi un ſi grand nombre de Peſtiferez qu'il ſervoit, & dans les maiſons de qui il eſt à preſumer que l'air en avoit charrié, & depoſé une bien plus grande quantité, que celle qui étoit entrée dans leur corps) ces atomes ne trouvant aucun de ces ſels debandez, & écartez, & ne trouvant au contraire qu'un corps uni, & ſerré, ils ne pouvoient s'y faire jour, ce qui donnoit lieu aux eſprits qui s'y trouvoient (& qui de leur nature ne font que ſe promener, aller, & venir

entrer, & sortir) de les fermenter, & de les détruire des deux maniéres que j'ay expliquées.

Diemerbrock au contraire étoit un melancolique, qui se défiant des acides predominans de son temperament, se servoit du vin d'absinte, & de la fumée du tabac à deux usages.

Premiérement, pour détruire par le moyen du sel acre, qui est abondant dans ces deux plantes les acides qui predominoient chez luy; & en second lieu, pour combattre, & détruire les atomes pestilentiels, qu'il pouvoit humer avec l'air de la respiration auprès de tant de malades, par le moyen des esprits volatils, moileux qui étoient très-degagez dans la fumée qu'il attiroit avec l'air dans ses poûmons, d'où ils passoient dans son sang.

Quand le Prophéte Royal ne nous auroit pas appris que le vin réjoüit le cœur de l'homme, en nous disant en termes exprez dans son Spalme soixante-sixiéme, *Vinum lætificat cor hominis*, l'experience nous le feroit connoître.

On n'en sçauroit donner une cueillerée à un agonisant, qu'il ne donne bien-tôt quelque legere marque du bon effet, quoyqu'inutile, qu'il y produit, celuy qu'on donne à propos à un malade qui en deman-

de avec empreſſement, & ſur tout dans les fiévres venimeuſes, malignes, & même dans les peſtilentielles, ne nous permet pas de douter de ſa grande utilité, qui ne dépend dans les uns, & dans les autres que des eſprits abondans qu'il fournit dès ſon entrée à la maſſe du ſang.

On ne trouvera peut-être pas mauvais que je rapporte icy un fait de pratique qui m'eſt arrivé, & qui fait très bien à mon ſujet.

Il y a environ vingt-ſept ans qu'un bourgeois de cette ville ayant joüé avec quelques Officiers des troupes qui y étoient en quartier d'hyver, & ayant perdu au jeu, non-ſeulemẽt tout l'argent comptant qu'il avoit, mais encore une ſomme aſſez conſiderable ſur ſa parole, tomba du chagrin qu'il eût de ſa perte, dans une fiévre maligne : comme c'étoit un chef d'une famille nombreuſe, & que les ſimptomes, dont ſa maladie fût d'abord accompagnée, m'en firent prevoir le danger, je priay ſa femme de faire venir quelqu'autre Medecin avec qui je puiſſe concerter les moyens de luy conſerver ſon époux, de peur qu'elle ne fût blâmée, en cas de mal-heur, de s'être confiée à un jeune Medecin, tel que je l'étois pourlors. Après bien de compliments qu'elle me fit ſur la parfaite confiance

qu'elle avoit en moy, elle acquiesça enfin à ma priere ; & envoya prendre un vieil Medecin très-sçavant, & très-experimenté, avec lequel je pris toutes les mesures possibles pour guerir le malade, lequel malgré tous nos soins empirant chaque jour, nous demandoit à tout moment avec instance un verre de vin. J'eus beau representer à mon Doyen (dès qu'il eût convenû avec moy que le malade étoit desesperé) que la maladie n'ayant été causée que par un chagrin, qui avoit non seulement concentré les esprits du sang, mais qui avoit encore empêché qu'il ne s'y en fût produit de nouveaux, nous ne risquions rien de mauvais en luy donnant le verre de vin qu'il demandoit si instamment ; il me répondit, que nous ne ferions par là qu'avancer sa mort; comme je le trouvay d'une fermeté à n'en rien démordre, & que la cause de cette maladie me donnoit un fort pressentiment qu'un verre de vin pourroit sauver le malade, je pris, sur moy seul, tout ce qui en pourroit arriver, & je luy donnay un verre d'excellent vin en presence de mon ancien, qui après s'être lavé les mains devant tous les assistans, de la mort que j'avançois au malade, sortit de la maison & se retira chez le Curé du lieu, en attendant que le malade eût expiré,) parce qu'il

étoit agoniſant dans le temps que je luy donnay le vin,) pour avoir lieu de me bien blâmer de ma temerité, dès que ſon prognoſtic auroit été verifié; mais le Ciel en ordonna autrement; car le malade, après un delire qui luy ſurvint, & que j'arrêtay par le moyen d'un grain de laudanum, que je luy fis prendre avec un peu de confection de hyacinte, tomba en dormant, dans une ſueur qui dura vingt-quatre heures, auſſi bien que ſon ſommeil, à la fin duquel il ſe trouva ſans fiévre, & mon Doyen ſi confus qu'il ſe retira chez luy ſans prendre congé.

Les eſprits que fourniſſoit à Sayer le premier verre de vin qu'il beuvoit, avant que de commencer ſes viſites, faiſoient dans ſon ſang comme une eſpéce d'avant-garde, & ceux que fourniſſoit le ſecond qu'il prenoit, en ſe retirant, comme une arriere-garde, qui mettant, pour ainſi dire, entre deux feux les atomes peſtilentiels qu'il pouvoit humer dans ſes viſites avec l'air de la reſpiration, n'en manquoient pas un, & les detruiſoient tous.

Mais il faut convenir qu'outre ces préſervatifs particuliers, ſpecifiques, & propres au temperament de chacun de ces trois Medecins, tous les trois en avoient encore un qui leur étoit commun, ſçavoir l'aſſû-

rance, qui produisant dans leur sang, & faisant couler, dans toutes leurs parties solides, une abondance reglée, & suffisante d'esprits, empêchoit en celuy-là l'exaltation du sel prédominant de leurs temperamens, & maintenoit dans celles-cy le ressort, & la tension qui sont si necessaires pour entretenir dans leur justesse les mouvemens de toutes les liqueurs qui circulent dans le corps humain.

Chacun en temps de Peste pourra se servir de tout ce que je viens de dire, pour apprendre à distinguer lequel de ces trois preservatifs, ou de quantité d'autres que plusieurs Medecins ont proposez, sans s'en être servis pour eux-mêmes, sera le plus convenable à son temperament; ce qui est d'autant plus important à étudier, que Sylvius qui asûre de ne s'être servy d'aucun autre preservatif que du vinaigre, comme conforme à son temperament, déclare que tous les melancoliques qui ont voulu suivre son exemple, n'ont pû le supporter.

Mais, duquel qu'il juge à propos de se servir, après avoir bien consulté son temperament, & un Medecin éclairé à qui il aura fait un rapport éxact de toutes les circonstances qui peuvent luy en donner la connoissance la plus vraisemblable.

Qu'il fasse tous ses efforts pour accom-

pagner celuy qu'il choisira, du preservatif commun de ces trois fameux Medecins que j'ay citez, qui est l'assûrance, sans quoy, quel convenable que soit à son temperament celuy qu'il aura choisi, il deviendra fort suspect, & très-incertain, parce que la crainte détruira tout le bien qu'il luy pourroit faire, qu'il y joigne encore autant de joye qu'il pourra; & comme ces deux passions ne dépendent pas entierement de nôtre volonté, qu'il se serve du moins de la sobrieté dont chacun peut être le maître, & avec l'aide de laquelle ou seule, ou soutenuë par le moindre preservatif convenable au temperament, tout le monde peut s'assûrer de se garentir de la Peste, en observant cependant un regime de vie qui soit de même conforme au temperament; car si quelqu'un s'imaginoit qu'en ne prenant que des alimens propres à augmenter le sel predominant dans son sang plûtôt qu'à le combattre, il puisse en vivant sobrement, & en usant de quelque preservatif convenable, se preserver de la Peste, il se tromperoit fort; il faut la combattre en toute maniere, & par toute sa conduite.

Cet article ne regarde que les riches, & les grands Seigneurs, qui ont tout à souhait; car helas pour les pauvres païsans,

artisans, & manœuvres, dont la plûpart s'estiment heureux lorsqu'ils ont un œuf, ou un morceau de beurre ou de fromage, ou un crépe de farine, ou quelques fruits pour accompagner un morceau de gros pain, & qui pour toute boisson n'ont que de l'eau, & qui même est quelquefois fort mauvaise, cet avis leur est fort inutile; & la sobrieté, [qui consiste chez eux à ne jamais se rassasier entierement, de laquelle de ces especes d'alimens qu'ils ayent à leur disposition,] jointe à une tranquillité d'esprit qui ne peut dépendre que d'une parfaite, & respectueuse resignation aux ordres du Seigneur, qui ne les veut pas plus riches, peut être les seuls preservatifs qu'ils ayent contre la Peste, en évitant de tout leur pouvoir la tristesse, & la crainte.

Après avoir ainsi montré que les preservatifs, dont trois des plus experimentez, & des plus heureux Medecins dans la cure de la Peste, se sont servis pour s'en garantir, conviennent parfaitement avec mon systême, s'il m'est permis d'étendre un peu plus loin mes conjectures, après les avoir soûmises au jugement des Sçavans que je prie de vouloir bien les examiner.

Je diray que lorsque Diemerbrock a asûré qu'il ne connoissoit point de meilleur preservatif de la Peste que la fumée du

tabac, il a sans doute voulu parler pour luy, & pour tous ceux de son même temperament, dont le sang abondoit en acides, chez qui cette fumée l'est à deux usages, comme je l'ay expliqué.

J'ajoûteray que je suis persuadé qu'elle ne luy a pas seulement servy comme fumée des feüilles d'une plante qu'on appelle nicotiane ou tabac, mais encore comme une simple vapeur composée des plus fines, & des plus subtiles particules d'un mixte, lesquelles ont détruit les atomes mineraux, à mesure qu'ils entroient chez luy ou dans le moment qu'ils ne faisoient que d'y entrer, & avant qu'ils eussent eû le temps d'y devenir venimeux, & corrosifs par leur union avec les sels exaltez de l'espece prédominante de son temperament, tout comme j'ay fait voir, qu'elles les détruisent en l'air pendant qu'ils y sont encore dispersez.

Cette pensée me porte à croire que la fumée de quelque corps que ce soit, pourveu qu'elle soit convenable au temperament de la personne qui fume, est un aussi bon preservatif de la Peste que la fumée du tabac l'a été pour Diemerbrock, & qu'elle l'est encore pour toutes les personnes de son temperament : & qu'ainsi la fumée des feüilles de nicotiane étant notoirement contraint aux bilieux, & à tous ceux qui

abondent en sels acres, & qui ne sçauroient en user sans en ressentir leur poitrine très-incommodée ; la fumée de quelque plante pectorale [telle que sont le tussilage, la scabieuse, la pulmonaire, les capillaires, la bourrache, les feüilles, & la fleur de nenuphar, la manne, & la guimaune] sera pour eux un preservatif aussi utile, & aussi efficace, que l'est la fumée du tabac pour tous ceux qui abondent en acides.

Et comme parmi ceux-cy il s'en rencontre encore un grand nombre qui n'en peuvent supporter l'odeur, [& entre autres la plûpart des femmes,] il me semble qu'il seroit bon que toutes ces personnes, aussi bien que ceux d'entre les jeunes gens à qui le tabac ne convient pas, fumassent des feüilles d'angelique, d'imperatoire, d'ulmaria, de veronique, du scordium, & autres alexipharmaques qui leur serviront à deux usages, tout comme les feüilles du tabac font à ceux à qui elles conviennent.

Bien que je n'aye attribué que deux usages à la fumée du tabac, ou de quelle plante convenable que l'on fume, il me semble qu'elle en peut avoir un troisiéme, qui est de détruire de la maniere que j'ay expliquée, les atomes mineraux qui sont dans l'air qui environnent la personne qui fume, outre plusieurs autres encore de ceux qui

ſont diſperſez dans la chambre où elle fume, tellement que ſuppoſé que cette perſonne en attire quelques-uns avec l'air qu'elle reſpire, ce ne peut être qu'une très-petite quantité que les eſprits de la fumée qui ſe mêlent parmi eux, ne manquent point de combattre, & de détruire en chemin tout le long de la trachée-artere, & des poûmons, avant qu'ils ſe jettent dans le ſang.

Si quelque critique vouloit railler de ce que j'ay dit ſur l'importance du choix qu'il me ſemble qu'on doit faire des feüilles que chaque perſonne doit fumer, à cauſe ou de la grande utilité qu'elle retire de la fumée de celles qui convienent à ſon temperament, ou du grand dommage que luy peut cauſer celle des feüilles qui luy ſont contraires, je ferois ſoûlever contre luy les bilieux, & les ptyſiques, qui ont voulu quelquefois eſſayer de fumer du tabac, & qui ont appris à leur dépend combien la fumée de cette plante leur a été nuiſible.

Il n'y a preſque point d'Auteur, tant parmi les anciens que parmi les modernes, qui n'ait recommandé la fumée des parfums en temps de Peſte, tant dans les maiſons qui en étoient déja infectées, que dans celles qui ne l'étoient pas encore; mais il n'en eſt

point, [du moins que je sçache,] qui ait encore expliqué physiquement la maniere dont elle agit pour être si utile, & si recommandable dans les unes, & dans les autres.

Le fameux Diemerbrock, si loüé par tant de Medecins, & si digne de l'être par tous ceux des siécles à venir, nous apprend l'importance de cet admirable antidote, dont il a reconnu la vertu par sa propre experience, lorsqu'il rapporte que dès qu'il se sentoit tant soit peu incommodé de la puanteur des malades ou des maisons infectées, il quittoit toutes ses affaires, de quelle importance qu'elles fussent, pour fumer deux ou trois pipes de tabac; & entre autres qu'ayant reconnu une fois par des vertiges, des nausées, & un serrement de cœur, dont il fut attaqué chez un Notaire atteint de Peste, qu'il l'étoit aussi luy-même, il fuma cinq à six pipes d'excellent tabac dont il fut guery, & lequel il avoüe luy avoir été d'un très grand secours toutes les fois qu'il s'est trouvé dans quelque entrée d'atteinte de venin pestilentiel; ce qui veut dire, suivant mon systême, toutes les fois qu'il étoit entré chez luy avec l'air de la respiration quelques atomes mineraux qui n'avoient pas encore eû le temps ou d'être vaincus par les esprits de son sang ou

de s'unir avec les sels exaltez de l'espece predominante de son temperament, pour former avec eux le corrotif auteur de la Peste.

Tellement qu'il me semble qu'il faut conclurre que la fumée n'est pas un preservatif de la Peste par aucune vertu qu'elle ait de combattre, & de détruire les atomes mineraux, dès qu'ils sont devenus venimeux, corrosifs, & veritablement pestilenciels; mais seulement par la proprieté specifique qu'elle a de les combattre & détruire, pendant qu'ils ne sont simplement qu'atomes mineraux sans venin, ou dispersez en l'air, ou deposez sur quelque corps, ou tout nouvellement entrez dans le corps d'une personne, ainsi qu'il arriva en Diemerbrock.

Peut-être qu'on ne fera pas plus de cas de la fumée, après tout ce que je viens d'en dire, qu'auparavant, dans la pensée qu'une chose si simple & si commune ne sçauroit être un preservatif d'un mal aussi violent & aussi extraordinaire que la Peste: mais lorsque j'ai entrepris de faire un Traité contre cette terrible maladie, je n'ay ny pretendu, ny promis qu'il pût servir contre la prevention, & chacun peut rester dans ses anciennes idées, jusqu'à ce qu'il apprenne peut-être, mais trop tard & à ses dépends,

dépends, si elle se glissoit dans son païs, que ses idées sont fausses & trompeuses.

Cependant aprés les loüanges que tant de sçavans Hommes ont données à la fumée, sensible, ou insensible, odorante, ou non, & l'explication simple, & naturelle que je viens de donner de la maniére dont elle agit; il me semble qu'on ne peut pas, sans luy faire tort, & sans s'en faire encore un plus grand à soy-même, ne la pas regarder comme le plus assuré, le plus excellent, & peut-être l'unique preservatif de la Peste, tant pour l'exterieur, que peut-être pour l'interieur dans les premiers momens que les atomes mineraux sont entrez dans une personne, suivant le témoignage du fameux Diemerbrock, & l'experience qu'il rapporte en avoir faite plusieurs fois sur luy-même.

Mais c'est assez parler des preservatifs de la Peste, dont je ne me fais point de peine de repeter, que les plus assûrez sont la sobrieté, l'assurance & la joye. Passons aux curatifs, sur lesquels les Medecins ne se sont pas mieux accordez que sur sa nature & ses causes.

Plusieurs ont crû que la saignée étoit d'une necessité indispensable pour guerir la Peste, pourveu qu'elle fut faite dans les commencemens & en quantité suffisante;

qui, selon eux, veut dire très-abondante.

Un très-grand nombre d'autres a soûtenu, qu'il n'y avoit rien de si pernicieux, soit qu'on la fit pour guerir cette terrible maladie, ou seulement pour s'en preserver.

J'espere que mon systême les mettra d'accord, en denoüant cette importante difficulté.

Car si les esprits de la fumée, sensible ou insensible, odorante ou sans odeur, sont, comme je l'ay expliqué, les uniques destructeurs des atomes mineraux, pendant qu'ils sont dispersez en l'air, où déposez sur quelque corps inanimé, il faut convenir que les esprits du sang sont aussi leur uniques destructeurs dès leur premiere entrée dans le corps de l'homme, ou dès qu'ils y sont devenus corrosifs, venimeux, & pestilentiels, de la maniere que j'ai dite.

Cela supposé, il n'est pas necessaire d'être Medecin, il suffit d'avoir le sens commun, pour comprendre que tout ce qui peut diminuer la quantité des esprits dans la masse du sang, est très-nuisible dans la cure de la Peste, & que la saignée qui la diminuë très-considerablement, comme tout le monde en convient, y sera d'autant plus nuisible qu'elle sera plus abondante; & qu'il n'importe, pour qu'elle doive nuire, en quel tems qu'on la fasse;

car comme l'abondance des esprits dans le sang est également necessaire pour y détruire les atomes mineraux dès leur premiere entrée,&avant qu'ils soient corrosifs, & dès qu'ils le sont devenus, il est toûjours également pernicieux d'en dépoüiller le sang par la saignée.

Il faut pourtant convenir, que s'il y a un tems où elle puisse être permise, ce ne peut être que dans les premieres atteintes de la Peste, & pourvû que ce soit dans une jeune personne d'un temperament sanguin & extrêmement vif, ou qui ait trop de sang, ou en qui certaines évacuations accoûtumées soient supprimées ; car en ces cas, il me semble que le danger qui accompagne les simptomes qui peuvent dépendre de cette qualité ou de cette quantité de sang, n'est guére moindre que celui que cause la Peste, & qu'ainsi on peut risquer une ou plusieurs saignées, suivant les indications qui pourront y determiner un Medecin, qui en ce rencontre a besoin d'une grande penetration.

Si ce que le fameux Sydenham rapporte d'une certaine maladie, [qu'il appelle une Peste,] qui survint au Camp de Donstar, est vray, je n'aurois qu'à changer de systême, aussi bien que tous les Medecins, qui fondez sur la raison & sur l'experience

décrient si fort la saignée dans la cure de la Peste ; mais avant que de nous rendre si aisément, examinons la chose un peu de plus près.

Cet Auteur rapporte qu'un certain Chirurgien qui avoit beaucoup voyagé dans des païs étrangers, avoit guery dans ce Camp, dès qu'il y fut arrivé, tous les soldats, [sans en avoir perdu un seul & sans aucun autre remede,] dès qu'il les avoit saignez très abondamment, & jusqu'à ce qu'ils chancelassent sur leurs pieds.

Il ne faut pas croire que cette maladie fut une Peste, mais seulement une fiévre épidemique, inflammation qui ne peut se guerir que par la saignée rèïterée, ainsi qu'on en voit souvent, non-seulement dans des Camps, mais en plusieurs autres endroits.

Et pour preuve de ce que j'avance, il faut prendre cet Auteur celebre par ses propres paroles que je vais citer :

Cùm inter cæteras belli civilis calamitates, quæ hanc patriam nostram miserrimè afflixerunt, Pestis etiam multis in locis grassaretur, ac fortè in castrum Dunstar, quod in Provincia Sommertonensi situm est, aliundè invecta aliquot præsidianis cùm macularum efflorescentiâ exinanimatis complures etiam alios corripuisset Chirurgus quidam &c.

Or il faut remarquer qu'au lieu de ces mots, *aliquot exinanimatis*, qui veulent dire, quelques-uns étant morts, il auroit falu, pour établir qu'ils fussent morts de la Peste, qu'il eut dit, *quàm plurimis*; ce qui signifie, la plus grande partie, parce qu'une maladie qui attaque plusieurs personnes à la fois, & qui n'en fait mourir que quelques-unes signifiées par le mot, [*aliquot*,] n'est pas une Peste, mais seulement une maladie épidemique & dangereuse.

Il faut pour qu'une maladie soit la Peste, que la plus grande partie des habitans d'un endroit en soient atteints en même tems & qu'il en meure le plus grand nombre, comme tous les Auteurs en conviennent, & comme je l'ay montré dans la définition que j'en ay donnée, suivant laquelle on ne sçauroit s'y méprendre.

Mais pourquoi dire tant de choses pour prouver que la maladie rapportée par cet Auteur, n'est pas une Peste, puisque lui-même en doute, & qu'il ne s'obstine pas à le soûtenir, comme il paroit évidemment par tout ce qu'il dit ensuite.

Car après avoir fait la distinction des jeunes gens d'un temperament chaud, & avoir rapporté l'histoire d'une femme de qualité âgée de vingt-un an, d'un temperament sanguin, qui mourût le quatorzié-

me jour de sa maladie, il doute si elle meritoit le nom de Peste ; ou si ce n'étoit point plûtôt une inflammation cachée des parties spiritueuses, qui sans avoir les simptomes pathognomoniques de la pleûresie ou de la peripneumonie, vouloit cependant être traitée comme une pleûresie ordinaire, ce qu'il dit avoir fait dans la suite avec beaucoup de succès.

Tellement qu'après bien de reflexions differentes & d'irresolutions, cet Auteur convient qu'il vaut mieux procurer la dissipation du ferment pestilentiel par la sueur, que de l'évacuer par la saignée, parce que, dit-il, par l'usage des sudorifiques, le Medecin ne risque pas d'abattre les forces du malade, ny de s'attirer du blâme, comme il fait par la saignée.

Ainsi il faut convenir que la saignée est essentiellement contraire à la Peste, suivant la notion qu'en donne mon systême, & selon le sentiment des Medecins les plus experimentez & les plus heureux à la traiter, & qu'il ne s'en faut servir que lorsqu'elle est accompagnée, comme je l'ay déja dit, de certains simptomes aussi dangereux & aussi pressans qu'elle même, tels que sont la phrenesie, la peripneumonie & autres de cette nature.

Ayant ainsi expliqué quel doit être l'u-

sage de la saignée dans la cure de la Peste, & combien elle y est préjudiciable hors des cas que j'ai exceptez, il me reste à parcourir les vomitifs, les purgatifs & les sudorifiques qui sont les remedes dont on s'est servy de tout tems pour la traiter.

Puisqu'il resulte de la notion que j'ay donnée de la Peste & de la cause immediate que j'en ay assignée, que tout ce qui diminuë les esprits du sang, lui est contraire, il paroit d'abord que les vomitifs & les purgatifs n'y conviennent guéres mieux que la saignée; car il est sûr que le vomissement & la diarrhée dissipent beaucoup d'esprits & diminuent quelquefois considerablement les forces. Cependant comme la saignée souffre quelque exception, il faut examiner si ceux-cy n'en souffriront point?

A ne considerer précisément que la nature de la Peste, & comment elle agit pour détruire le sujet qu'elle attaque, il est très-assuré que les vomitifs y sont presque aussi contraires que la saignée.

Mais si on fait attention qu'il y a si peu de personnes qui ne soient cacochymes, ou qui n'ayent l'estomach farcy de quantité de matiéres cruës & indigestes, dont la fonte, & l'irruption, qui s'en pourroit faire dans le sang, y causeroit un nouveau dan-

ger preſque égal à celui de la Peſte, en occupant une ſi grande quantité d'eſprits à les digerer qu'il n'en reſteroit point pour combattre les atomes mineraux, [ce qui ſeul ſeroit capable de cauſer la mort ſans que ces atomes s'en mêlaſſent, ainſi qu'il arrive dans les fiévres malignes qui ne ſont mortelles en pluſieurs perſonnes que par cette ſeule raiſon,] il me ſemble qu'il eſt indiſpenſablement neceſſaire de recourir aux vomitifs dans les premieres atteintes de la Peſte.

Et comme de toutes les perſonnes qui ſont attaquées de la Peſte, il n'en eſt point qui ne ſe ſoit laiſſée aller à quelqu'intemperance, ou à la triſteſſe, ou à la crainte, & une ſeule de ces trois choſes ſuffiſant pour cauſer bien des indigeſtions dans un eſtomach, il me ſemble, que pour plus grande précaution, il eſt expedient de donner ſur le champ un vomitifs, parce que le retardement en eſt très-dangereux, s'il n'eſt pas mortel, tel qu'il l'eſt infailliblement chez tous ceux qui ayant l'eſtomach farcy d'impuretez n'ont pas été vuidez dans les commencemens de la Peſte, par un vomitifs qui auroient empêché, en les évacuant, qu'elles ne ſe fuſſent jettées dans la maſſe du ſang.

Car ſi elles y paſſent, pour peu conſi-

derable qu'en soit la quantité, & le nombre des atomes mineraux qui y seront déjà entrez, le malade ne sçauroit guerir sans miracle, parce que le sang ayant besoin de tous ses esprits, (qui le plus souvent ne suffisent pas,) pour combattre & surmonter les atomes mineraux, se trouvant accablé par cette nouvelle troupe, pour ainsi dire, d'ennemis qui fondent tout-à-coup sur lui, ses esprits sont obligez de ceder au nombre & de succomber.

Au lieu que n'ayant à faire qu'aux seuls atomes mineraux, dès qu'on a évacué par un vomitif toute cette quantité de matiéres indigestes qui se rencontrent toûjours dans l'estomach de tous ceux qui sont attaquez de la Peste, par l'une des trois raisons que j'en ay apportées, il leur est bien plus aisé de les surmonter, pour peu qu'on les secoure par quelque favorable renfort.

Ce sentiment fondé sur la raison pressante que je viens d'en donner, ayant été suivy par un grand nombre d'Auteurs très-celebres & très-heureux dans la cure de la Peste, bien qu'il ne soit pas du goût de tout le monde, ny même de celui de quelques graves Auteurs, me paroit cependant d'une si grande importance que j'ose

bien avancer hardiment que quels remedes que l'on puisse donner à un Pestiferé, de qui l'estomach se trouvera farcy de matiéres impures, il perira infailliblement, si on a negligé de lui donner ce remede dans les premiers momens, & que si par un grand bon-heur il lui arrive d'en échaper. C'est un pur effet du hazard ou de l'excellence de son temperament, qui a été cause qu'il s'est trouvé dans son sang assez d'esprits pour cuire & digerer les matiéres impures qui s'y sont jettées de l'estomach, & détruire en même tems les atomes pestilentiels que l'air de la respiration, ou les alimens y avoient portez.

Les Medecins qui sont les plus opposez à l'usage des vomitifs dans la Peste, ne fondent leur repugnance que sur la pensée qu'ils ont qu'elle est de la nature des venins, & que dès qu'une personne en a pris, & sur tout de ceux qui entrent immediatement dans le sang, on ne s'avise pas de recourir aux saignées, aux vomitifs, & aux purgatifs, mais qu'on employe quelque chose de plus efficace, qui est contre le venin de la vipere, son propre sel volatil; contre celui du scorpion, son propre corps écrasé sur la playe qu'il a faite; la musique & des danses contre le venin de la tarentule, & enfin contre presque tous

les autres qui agissent immediatement sur le sang, des sudorifiques, ausquels seuls ils croyent qu'il faut recourir pour la cure du venin pestilentiel.

Mais ayant fait voir que les atomes mineraux, qui sont la semence de la Peste, & ce pretendu venin pestilentiel, bien loin d'en être un, ne sont au contraire que des corpuscules très-indifferens de leur nature, & qui ne produiroient jamais aucun mauvais effet s'ils ne trouvoient dans le corps de l'homme en y entrant, ces funestes sels éxaltez avec qui ils s'unissent & produisent ce terrible corrosif, qui devient l'auteur de la Peste, tout leur systême est renversé, & tous leurs raisonnemens, sur les remedes qu'ils jugent convenables ou contraires pour la guerir, entiérement détruis.

Car si les vomitifs ne conviennent pas dans la Peste par rapport à sa semence, comme j'en ay convenu, il faut convenir aussi qu'ils y conviennent parfaitement par rapport à la maniere d'impuretez qui est dans l'estomach, d'où il les font sortir & les empêchent de se jetter dans le sang, où elles augmenteroient considerablement le danger, qui est attaché à la maladie & qui, sans cela, est déja extrême.

Mais de peur de passer pour un parti-

ſan,outré & imprudent de vomitifs, je declare qu'outre que je crois d'avoir aſſez bien prouvé la neceſſité indiſpenſable qu'il y a de s'en ſervir dans les premieres atteintes de la Peſte, je ne fais que ſuivre en cela le ſentiment & la pratique de pluſieurs Medecins très-experimentez & très-heureux dans la cure de la Peſte, tels que ſont, Sylvius de Leboé, dont la grande experience à traiter des Peſtiferez, eſt ſi generalement reconnuë, Vuillis, Sayer dont j'ay parlé, duquel Vuillis raconte qu'il fut ſi heureux à ſervir des Peſtiferez, qu'il paſſoit pour un ſecond Eſculape; Un certain Medecin très-heureux dont parle Riviére ſans le nommer dans la nonante-neuviéme Obſervation de ſa quatriéme Centurie, & dont il raconte qu'ayant eu à traiter, pour ſa part, la troiſiéme partie d'une ville infectée de la Peſte, à peine perdit-il dix à douze perſonnes, pendant que les autres Medecins, dont la pratique fut differente de la ſienne, ſauverent bien peu de ceux qui furent commis à leurs ſoins, qui tous, auſſi bien que le fameux Monſieur De la Bruellie Medecin de Chambery très-heureux dans la Peſte de 1630. & une infinité d'autres que je ne cite pas, ſe ſont ſervis avec beaucoup de ſuccès des vomitifs dès les premieres atteintes du mal.

Sylvius & Vuillis ont preferé les vomitifs antimoniaux, pourveu qu'ils fussent bien preparez, à tous les autres.

Sayer se servoit quelquefois de l'infusion du foye d'antimoine, & d'autres fois du vitriol blanc ou romain.

Le Medecin heureux dont parle Riviere, donnoit deux dragmes, de quel vitriol que ce fut, mêlées avec deux onces de miel, & six onces d'eau commune; Monsieur De la Bruellie se servoit d'une demi-dragme de vitriol romain pulverisé, qu'il faisoit prendre au malade dans une écuellée d'eau tiéde, laquelle quantité d'eau tiede il réïteroit encore deux fois dès qu'on avoit vomy la premiere.

Ce Medecin assure qu'il ne faut rien craindre de l'acrimonie du vitriol, parce qu'il ne croupit guére dans l'estomach, & qu'il excite incontinent le vomissement. Il dit que bien loin de pouvoir nuire à l'estomach, il le fortifie au contraire par sa vertu astringente, & il asûre qu'il l'a donné avec beaucoup de succès à un très-grand nombre de Pestiferez.

Bovius Medecin de Verone assure d'en avoir donné plus de dix livres à des Pestiferez, sans qu'il fut mort aucun de ceux qui en avoient pris pour se guerir, & sans qu'aucun de ceux à qui il en avoit donné

pour preservatifs en eussent été incommodez.

Monsieur Heldius celebre Medecin de Silesie, conseille, au rapport de Monsieur Manget, de se servir de la racine d'ypecacuanha pour faire vomir dès la premiere entrée du mal, si les nausées, le dégoût, l'anxieté de cœur, la cardialgie, l'amertume de bouche, donnoient lieu de soupçonner qu'il y eût un grand amas d'humeurs dans les premieres voyes : Il dit en même tems qu'il s'abstiendroit de tout ce qui est trop violent, sçavoir des vomitifs antimoniaux, parce que leur action, outre qu'elle est trop vehemente, jette facilement dans les diarrhées qui sont toûjours funestes dans la Peste.

Il ajoûte qu'il s'abstiendroit encore des emetiques tirez du vitriol, qui en remuant les matieres contenuës dans l'estomach causent beaucoup de nausées & vuident peu ou point.

Puisque je me trouve en quelque façon obligé de dire icy ma pensée sur les differens vomitifs, dont les Medecins, que je viens de citer, se sont servis pour traiter la Peste, j'avoüe de bonne foy qu'ayant fait toute ma vie beaucoup de cas de l'experience que j'ay toûjours regardée comme la maitresse de toutes choses, sur tout lorf-

qu'elle s'eſt trouvée d'accord avec la raiſon, je me trouve beaucoup plus porté à ſuivre le ſentiment de ceux qui ont accordé l'une avec l'autre.

Tellement que le fameux Sayer, le Medecin heureux dont Riviere raconte les merveilles, ſans le nommer, l'illuſtre Monſieur de la Bruellie mon compatriote, Bovius, & pluſieurs autres celebres Praticiens, ayant eû tant de ſuccès auprès des Peſtiferez, en ſe ſervant du vitriol pour faire vomir, je ne heſiterois pas de le preferer à tout autre vomitif par pluſieurs raiſons.

Premierement par celle qu'en donne Monſieur de la Bruellie, qui dit qu'il corrobore l'eſtomach par ſon aſtriction, à raiſon de laquelle il eſt bien éloigné de pouvoir cauſer la diarrhée, qui eſt ſi fort à craindre dans la Peſte.

Secondement, parce que Monſieur Heldius n'apportant point d'autre raiſon qui l'oblige à s'en abſtenir, que parce que, dit-il, en remuant les matieres contenuës dans l'eſtomach, il cauſe beaucoup de nauſées, & vuide peu ou point, il faut croire que ſi la choſe luy eſt arrivée ainſi, ce n'eſt que parce qu'il l'a donné en trop petite doſe, & que s'il en avoit donné davantage, comme faiſoit le Medecin heu-

reux, cité par Riviere, qui n'en donnoit pas moins de deux drachmes, au lieu de nausées, il s'en seroit ensuivy un vomissement suffisant, & profitable.

Qu'auroit risqué Monsieur Heldius, puisqu'il paroit convenir avec tous les Medecins que le vitriol est le plus benin de tous les émetiques, si après en avoir donné à plusieurs personnes une drachme, par exemple, sans l'avoir veu suivie de l'effet qu'il pretendoit, il en avoit donné aux autres une drachme & demy, ou deux drachmes ou même davantage en s'arrêtant à la doze qu'il auroit experimentée convenable, & proportionnée.

Quelle apparence y a-t-il que ce Medecin, qui ne perdit que dix à douze personnes du tiers d'une ville infectée, qu'on avoit commis à ses soins, en se servant du seul vitriol pour vomitif, eût continué de le faire, si après en avoir donné à plusieurs des premiers, il ne leur eût procuré que des nausées, & peu ou point de vomissement? N'est-il pas beaucoup plus vraisemblable de croire qu'il l'auroit bien quitté, (aussi bien que Monsieur de la Bruellie, Bovius, & tous les autres Medecins, qui s'en sont servis avec tant de succès,) pour choisir un autre vomitif, s'il n'avoit produit tout l'effet qu'ils en attendoient?

D'ailleurs le vitriol me paroit preferable aux vomitifs antimoniaux, en ce qu'il est simplement vomitif, ne purgeant pour l'ordinaire que par le haut, & que ceux-cy purgent par haut, & par bas, ce que je crois très-dangereux dans la Peste.

Outre tout ce que je viens de dire en faveur du vitriol, j'ajoûteray encore ce que dit en faveur de tous les remedes vitriolez Mindederus Medecin très-celebre, & très-experimenté dans la Cure de la Peste, qui en parle d'une maniere à luy meriter la preferance sur tous les autres vomitifs. Je vais rapporter ses propres paroles contenuës dans le cinquiéme chapitre de son livre de la Peste.

Sanè, ut liberrimè loquar, si mihi vitriolatorum remediorum usus vel inhiberetur, ego ad Pestis curationem nunquàm, vel saltem inermis, accederem.

Ce que je vais redire en François, afin de rendre intelligibles à tout le monde les expressions fortes, & énergiques dont se sert cet Auteur pour donner à connoître les vertus du vitriol dans la cure de la Peste. En verité, dit-il, pour parler avec franchise, si l'usage des remedes vitriolez m'étoit defendû, je ne servirois jamais aucun Pestiferé, ou si j'en servois, ce seroit du moins sans avoir aucune arme pour combattre la Peste. Peut-on parler plus forte-

ment? si, au lieu du vitriol, quelqu'un aimoit mieux suivre le conseil de Monsieur Heldius,& se servir de la racine d'ypecuanha, j'y consentirois, & seulement pour ne pas passer pour opiniâtre, car tous ceux qui en ont pris, ou qui ont été presens à son operation, sçavent assez qu'elle agit aussi violemment que les vomitifs antimoniaux, avec cette difference néanmoins que pour l'ordinaire elle ne purge pas tant par le bas que ceux-cy; ce qui est le plus à craindre & à éviter.

Ce qui rend encore cette racine preferable aux antimoniaux, est une vertu astringente qu'elle a à raison de laquelle elle fortifie l'estomach, & conserve le ressort de ses fibres, aussi bien que celui des parties solides qui en ont, & empêche par là les diarrhées qui sont le plus souvent funestes dans cette maladie.

Ainsi pour achever d'expliquer ma pensée sur le choix & l'usage qu'on doit faire des vomitifs dans la Cure de la Peste, suivant mon systême, je declare de bonne foy que si mal-heureusement j'en étois atteint, quand même je ne me trouverois qu'un seul des simptomes qui peuvent faire soubçonner un amas, grand ou petit, d'impuretez dans l'estomach, tels que sont les nausées, le vomissement, les rappors, le dégoût, l'anxieté de cœur, la cordialgie,

soit douleur au creux de l'estomach, l'amertume de bouche, le flux de ventre, desgoûts depravez, ou une langue chargée de croute,] je ne laisserois pas de prendre sur le champ & dans les premiers momens, [car c'est de là que dépend, à mon avis, toute l'esperance de guerison dans la Peste,] fondé dans cette pensée, sur ce je suis très-persuadé qu'il en est à peu près de la Peste, comme de la fiévre maligne, qui à mon avis, ne different que du plus au moins, & dans la derniere desquelles une experience de trente ans, graces au Ciel, des plus heureuses m'a appris, qu'un vomitif donné à propos dans les premiéres atteintes du mal épargne bien de sollicitude au Medecin, & quantité de simptomes au malade; qui se tire presque toûjours, heureusement d'affaire, ou à l'aide de ce seul remede, ou pour peu qu'il soit secourû par quelqu'autre convenable, à moins que quelque vice hereditaire de son sang ne s'oppose à sa guerison, je ne laisserois pas, dis-je, de prendre dans les premiers momens une dose proportionnée à mon âge, de vitriol blanc dissout, filtré, évaporé & crystalizé jusqu'à trois fois, que les Chymistes appellent communément *gilla vitrioli* ou vitriol vomitif; & à deffaut d'en avoir, je prendrois du vitriol romain

à l'exemple de Monsieur de la Bruellié, ou de quel autre vitriol que ce fut à l'imitation du Medecin heureux cité par Riviere, en le dilayant dans une tasse de Thé, à l'exemple de Monsieur Heldius, sans y oublier quelques grains de camfre, à cause de la quantité des principes volatifs, en quoi la forte odeur qu'il exhale nous prouve évidemment qu'il abonde, ce qui l'a fait paroître si recommandable de tout tems dans la Peste; non pas pour exciter une sueur en même tems que le vomissement, mais pour suppléer, par le moyen des particules spiritueuses & odorantes que contiennent cette plante & le camfre, à la deperdition d'esprits qui se fait par le vomissement, afin que la masse du sang, en en récouvrant d'un côté ce qu'elle en perd de l'autre, se trouve également en état de combattre & surmonter les atomes, soit qu'ils soient encore simplement mineraux dans les premiers momens de leur entrée, soit qu'ils soient déja devenus pestilentiels par leur union avec les sels predominans & exaltez du temperament du malade.

Si l'usage des vomitifs, qui convient avec la raison & avec l'experience qu'en ont fait tant de sçavans Medecins, convient aussi avec mon systême dans les premiéres atteintes du mal de la maniere dont

je l'ay expliqué, il n'en est pas de même des purgatifs qui me semblent aussi pernicieux dans tous les tems de la Cure de la Peste, que les vomitifs me paroissent utiles & indispensables dans ses commencemens.

Et ce qui me semble le prouver, c'est que les vomitifs n'agissent proprement que sur l'estomach, & les impuretez qui y sont contenuës, & qui n'étant que des matiéres cruës, grossiéres, gluantes & risqueuses, le plus souvent mal mâchées, qui n'ont pû être digerées par la salive & par le ferment de l'estomach, [qui sont les deux premiers dissolvans, destinez à la coction des alimens,] se sont arrêtées dans ses rides où elles ont demeuré côlées & en repos, faute de particules spiritueuses qui leur ayent procuré un mouvement capable de leur faire continuer leur chemin par les intestins.

Ainsi quand un vomitif évacuë ces matieres par le haut, il ne se dissipe par cette évacuation que les esprits qui servent à la contraction des fibres musculeuses qui concourent à produire le vomissement, ce qui est bien peu de chose en comparaison de la dissipation qui suit l'effet d'un purgatif, tant par rapport à la qualité des matiéres differentes qu'ils évacuent, qu'à la

quantité des fibres musculeuses que celui-cy met en contraction tout le long du conduit intestinal, aussi bien que dans les autres muscles qui par leurs pressions réïterées, servent à faire descendre les matiéres fécales jusqu'à l'anus.

Car au lieu que les matiéres qui sont évacuées par un vomitif, ne sont, comme j'ai déja dit, que des matiéres indigestes & dépourvuës d'esprits, & dont par consequent l'évacuation, bien loin d'être nuisible au sang, ne sçauroit que lui être très-profitable, en le délivrant du peril qu'il y auroit, si elles passoient dans sa masse où il ne se trouveroit peut-être pas suffisamment d'esprits pour les digerer, & ou tout au moins elles les occuperoient tellement qu'ils ne pourroient suffire pour combattre en même tems les atomes mineraux.

Celles au contraire dont un purgatif procure l'évacuation par le bas étant des portions de bile, de suc pancreatique, & de suc intestinal mêlées avec plusieurs particules de lymphe, (du moins lorsque le purgatif passe par les vênes lactées jusques dans la masse du sang,) & avec les gros excremens, il n'est point des humeurs que je viens de citer qui ne contiennent en elles, ou qui ne laissent passer pêle-mêle

avec elles, en se filtrant par les glandes differentes qui leur servent de couloirs, quantité des esprits du sang duquel elles se sont separées; tellement que cette évacuation par le bas ne sçauroit se faire sans nuire considerablement au sang par la quantité d'esprits qu'elle lui enleve, ce qui se manifeste assez par l'odeur désagreable qui exhale des matieres qu'on vuide par les celles, & qui ne se rencontre jamais dans celles que l'on vomit.

Quelqu'un m'objectera sans doute que la chose étant, comme je viens de l'expliquer, l'usage des purgatifs doit être bien moins nuisible que celui des vomitifs, parce que ceux-cy agissant trés-souvent par le haut & par le bas, enlevent plus d'esprits au sang que les purgatifs, qui ne purgent que par le bas.

Je réponds que, lorsqu'un vomitif procure un vomissement suffisant, qui quelquefois est suivy d'une celle ou de deux; les matiéres qui sortent par le bas ne sont que les restes de celles qu'il a détachées dans l'estomach, & qui, (en même tems que les autres sont montées par son orifice superieur & par l'œsophage,) sont descenduës par le pilore dans le conduit des intestins sans y exciter aucune irritation, ny aucune autre contraction que la

peristaltique qui leur est naturelle, & qui suffit poor l'expulsion des excremens: & si les matiéres qui sortent pourlors par le bas sentent mauvais, ce n'est que par ce qu'elles sont mêlées avec les gros excremens qu'elles ont détrempées dans le colum qui en est le reservoir, ainsi le sang ne perd guéres plus d'esprits que si elles avoient passé par le haut avec leur compagnes.

Que si au contraire le vomitif procure malheureusement une évacuation par le bas, autant, ou même plus abondante que celle qui se fait par le haut, je conviens que cet effet est très-nuisible par la raison qu'on vient de m'objecter, & encore parce que c'est une marque que l'action du vomitif ne s'est pas bornée à l'estomach seul, mais que contre l'intention du Medecin, elle s'est portée dans le conduit des intestins, & peut-être dans la masse du sang, comme font plusieurs purgatifs.

C'est aussi pour éviter ce mal-heur que je prefererois l'usage du vitriol à tous les autres vomitifs plus violens, parce qu'étant, comme tout le monde en convient, le plus benin de tous, il est incapable de causer le désordre, qui a donné lieu à cette objection.

Mais quel danger qui soit attaché à l'usage

ſage des pugatifs dans la cure de la Peſte, comme je viens de le faire voir, il faut cependant, avant que de ſouſcrire à leur entiere condamnation, examiner un peu plus particulierement s'il ne pourroit point y avoir pour eux quelque exception, comme il y en a eu pour la ſaignée.

Pour réüſſir dans cet examen, il me ſemble qu'il y a deux choſes à conſiderer dans la Peſte, dont la premiere eſt la Peſte regardée ſeule & en elle-même, & la ſeconde la Peſte accompagnée de la fiévre dès qu'elle y eſt ſurvenuë; Dans le premier cas, c'eſt-à-dire dans la Peſte ſeule & ſans fiévre, il me paroit qu'un purgatif ſeroit mortel, tant par les raiſons que j'en ay déjà données, que parce qu'il ramene, comme diſent tous les Medecins de la circonference, au centre le venin peſtilentiel (qui n'eſt autre choſe que les atomes mineraux devenus venimeux & corroſifs par leur union avec les ſels prédominans & exaltez du temperament,) au lieu qu'il faut s'étudier uniquement à le pouſſer du centre à la circonference ou par les bubons, charbons, & parotides, ou par l'inſenſible reſolution & la ſueur. Dans le ſecond, c'eſt-à-dire dans la Peſte qui eſt accompagnée de la fiévre, il faut examiner avec ſoin, au cas qu'elle donne le loiſir au

Medecin de faire des réflexions & d'en tirer des consequences,) laquelle des deux, ou de la Peste, ou de la fiévre qui y est survenuë, est la plus dangereuse, parce que, suivant les relations que plusieurs Auteurs nous ont laissées des Pestes qu'ils ont veûës & traitées, il me semble d'avoir lieu de conjecturer qu'il peut survenir differentes especes de fiévre à la Peste, & que tantôt ce n'est qu'une simple fiévre continuë & tantôt une fiévre putride, maligne avec ou sans redoublemens; c'est ce qui me fait dire qu'il faut bien examiner, quand on en peut avoir le tems, de quelle nature est la fiévre, qui y est survenuë, pour tirer de là une juste indication du danger qui peut y être attaché, afin de le comparer avec celui que donne la Peste, & de discerner lequel des deux est le plus grand; car il ne faut pas se persuader que la Peste soit égale dans tous ceux qui en sont attaquez, & que le danger soit le même chez les uns que chez les autres. La malignité pestilentielle est plus où moins grande, selon qu'il est entré dans le malade plus ou moins d'atomes mineraux, & selon qu'il s'est trouvé dans son sang plus ou moins de sels surabondans & éxaltez de son temperament.

Et pour le faire mieux comprendre à tout le monde, il me semble qu'il peut y

avoir cinq état differens de la masse du sang dans la Peste, qui répondent assez bien, à mon avis, aux cinq classes de malades que Messieurs les Medecins de Montpellier députez par la Cour à Marseille, ont distinguées avec tant d'habilité dans leur Relation du dixiéme Decembre 1720. & qui se vend chez les mêmes Libraires.

Le premier de ces états est lorsqu'il est entré dans une personne une certaine quantité, grande ou petite, d'atómes mineraux, (car il n'importe laquelle des deux que ce soit,) sans qu'il s'y soit trouvé aucun des sels prédominans du temperament qui ait été exalté pour s'unir à eux.

Le second est, lorsqu'il y est entré un petit nombre d'atomes, qui n'y ont trouvé qu'un petit nombre des sels éxaltez que je suppose.

Le troisiéme est, lorsqu'il s'y est introduit un petit nombre des atomes, supposez qui y ont rencontré un grand nombre des sels éxaltez.

Le quatriéme est, lorsque la personne a humé une très-grande quantité d'atomes, & qu'il ne s'y est trouvé que très-peu de sels exaltez.

Et enfin le dernier, est lorsqu'il s'y est introduit, de même que dans le precedent, une très-grande quantité d'atomes qui y ont

rencontré une très-grande quantité de sels éxaltez avec qui s'unir.

Et pour les faire découvrir tous cinq dans un coup d'œil, je vais les ranger dans les cinq lignes suivantes :

Beaucoup ou peu d'atomes, & point de sel éxalté.

Peu d'atomes, & peu de sels.

Peu d'atomes, & beaucoup de sels.

Beaucoup d'atomes, & peu de sels.

Beaucoup d'atomes, & beaucoup de sels.

Parcourons ces cinq états differens, & voyons les effets qu'ils produisent dans le corps humain.

S'il est entré dans un sujet, comme je le suppose dans le premier de ces états, une certaine quantité grande ou petite, d'atomes mineraux, & s'il ne s'y est point trouvé de sels éxaltez pour s'unir avec eux de l'une ou de l'autre des deux manieres que j'ai expliquées, & s'il s'y trouve au contraire, (comme il doit arriver en ce cas necessairement & infailliblement,) une grande quantité d'esprits dans le sang, ceux-cy rencontrant ces atomes & les trouvant heterogenes à la masse à laquelle ils president, comme j'ai déja dit, dans un endroit, ils les combattent d'abord & les détruisent de l'une des deux manieres que j'ai expliquées, & après les avoir détruits,

quelquefois ils les poussent, après le combat finy & la victoire gagnée, à la circonference du corps dans les charbons, & bubons, ou parotides, & d'autres fois plus loin, par l'insensible transpiration.

Ce premier état répond ce me semble assez bien à la cinquiéme classe de malades qui a été distinguée dans la relation de ces illustres Medecins dont j'ai parlé ; mais ces grands Hommes me permettront bien, s'il leur plait, de leur dire, sauf le profond respect que j'ai pour eux, que cet état ne merite pas proprement le nom de Peste, suivant la definition que j'en ay donnée, puisque bien loin d'être le plus souvent mortel, ainsi qu'est la Peste, il n'est jamais que salutaire, ce que je ne dis en passant, avec leur permission, que pour éviter l'objection que quelque chicaneur pourroit me faire là dessus.

S'il est entré dans une personne, comme je le suppose dans le second état, un bien petit nombre d'atomes mineraux qui n'y ait trouvé de même qu'une bien petite quantité de sels debandez & éxaltez, en telle sorte qu'il n'y en ait pas eu assez pour remplir tous les pores des atomes, il ne s'y est pû former qu'un corrosif bien foible & bien leger, tel à peu près que seroit une carde à carder la laine, qui au lieu par

exemple de cinquante dents qu'elle devroit avoir pour être garnie & complete, n'en auroit que cinq à six, il n'est personne qui ne comprenne aisément qu'avec une telle carde on n'arracheroit que quelques poils de la laine qu'on auroit dessein de carder, & qu'on ne la carderoit jamais bien, quand on la repasseroit cent fois sur cette carde.

Ce second état convient assez bien ce me semble avec la quatriéme classe des malades de la susdite Relation, lesquels échapoient du danger pour peu qu'ils fussent secourus.

S'il n'est entré dans un homme, comme je le suppose dans le troisiéme état, qu'une petite quantité d'atomes, qui en ait trouvé une si grande de sels éxaltez, qu'après que tous leurs pores en auront été exactement garnis, il y en ait encore eu beaucoup de reste, il s'y sera premierement formé autant de corrosifs parfaits & complets qu'il y aura eu d'atomes, après quoi ce qui sera resté de sels éxaltez après tous les pores garnis, se sera aidé, à leur maniere, à détruire la masse du sang dont ils font partie, c'est-à-dire, qu'ils se seront aidé à la dissoudre s'ils sont acres, ou à la coaguler s'ils sont acides.

Si dans le quatriéme état il entre une grande quantité d'atomes dans une per-

ſonne où il ne ſe trouve que bien peu de ſels éxaltez, ces ſels, quoiqu'en petite quantité, ſe fichent d'abord dans tous les pores des premiers atomes qu'ils rencontrent, qui devenant par ce moyen corroſifs, travaillent inceſſamment à détruire le ſujet dans lequel ils ſont entrez, ce qu'ils ne peuvent faire ſans cauſer la diſſipation de quantité d'eſprits, & en même tems l'éxaltation de pluſieurs des ſels prédominans du temperament, qui en eſt une ſuite neceſſaire, leſquels s'uniſſant, à meſure qu'ils s'éxaltent, avec les atomes qui ne ſont pas encore corroſifs, les rendent bien-tôt égaux à ceux qui l'étoient déja, tellement que des uns aux autres, il n'en eſt point qui ne le deviennent ſucceſſivement.

Ces deux états répondent à la ſeconde, & la troiſiéme claſſe des malades de la relation, & ce dernier répond ſur tout à ceux dont la maladie traine le plus en longueur.

Enfin ſi c'eſt le cinquiéme état, c'eſt-à-dire, s'il eſt entré une très-grande quantité d'atomes dans un ſujet où ils ayent trouvé une quantité proportionnée à la leur, de ſels exaltez, & ſuffiſans pour garnir tous leurs pores, il n'eſt perſonne qui ne comprenne aiſément qu'y ayant d'abord autant de corroſifs entiers, & parfaits qu'il

y eſt entré d'atomes mineraux tout eſt deſeſperé, parce que la maſſe du ſang en eſt d'abord entierement ou diſſoute ou grumelée, & ſes eſprits diſſipez; tellement que ce dernier état eſt le plus dangereux de tous, & répond à la premiere claſſe des malades de la relation. C'eſt celuy qui procure tant de morts ſubites, & qui tuë tant de gens à l'impourveu, les uns au marché, les autres au promenoir, quelques-uns dans l'Egliſe, quelques autres à table ou en dormant, ſans que pas un ait reſſenty la moindre indiſpoſition qui l'ait averty du danger qui le menaçoit de ſi près.

Il faut penſer de même des ſels acres exaltez que des acides, à la difference près que ceux-là s'uniſſent aux atomes mineraux en s'y collant, & attachant fortement à cauſe de la proportion reſpective de leurs ſurfaces: & que ceux-cy s'y uniſſent en ſe fichant dans leur pores, comme je viens de le dire.

Suivant ce detail naturel, & ſenſible que je viens de faire des cinq états de la maſſe du ſang que les cinq claſſes de malades diſtinguées dans la relation de Meſſieurs les Medecins de Montpellier m'ont donné occaſion de rechercher, & de découvrir dans la Peſte, chacun peut aiſément

ment comprendre qu'excepté le premier que j'ay dit ne pas meriter proprement le nom de Peste, par la raison que j'en ay donnée, les autres quatre sont très-dangereux, que le second l'est beaucoup moins que les autres, & que le dernier est sans ressource, comme étant l'apogée de la Peste, & le comble des maux ausquels le corps humain est sujet.

L'on peut encore comprendre par ce même détail que j'ay dit vray, lorsque j'ay dit que l'homme portoit en soy le principe de sa ruine, puisque s'il ne se trouvoit point chez luy des sels prédominans de son temperament qui fussent exaltez, il pourroit se moquer de la Peste; car les atomes mineraux, qui en sont les semences, ne peuvent luy faire aucun mal d'eux mêmes, & sans le secours & l'union de ces sels exaltez: & qu'ainsi l'homme est presque le maître de se garentir de la Peste, en évitant avec soin tout ce qui peut causer en luy la dissipation des esprits de son sang, & l'exaltation du sel prédominant du temperament, qui, comme je l'ay déja dit, en est une suite necessaire.

Or lequel que ce soit des cinq états, que je viens de distinguer dans la Peste, qui s'y rencontre, il ne me semble pas que la purgation y puisse convenir, parce que les

esprits de la fumée étant, comme je l'ay déja montré, les destructeurs des atomes mineraux, pendant que dispersez en l'air ils assiégent le corps humain, & les esprits de l'homme l'étant de même, dès que ces atomes s'en sont emparez en y entrant, & qu'ils y sont devenus corrosifs, venimeux, & pestilentiels, comme je le montreray dans la suite, il est très-constant que tout ce qui est capable de diminuer les esprits dans le sang, est très-contraire à tous les états de la Peste, & par consequent que la purgation qui en dissipe une si grande quantité, comme tous les Medecins en conviennent, ne sçauroit convenir à la Peste prise, & regardée en elle-même.

Voyons donc si dès que la fiévre l'accompagne, il n'y auroit point quelque occasion où elle puisse être non seulement convenable, mais même très-necessaire.

J'ay dit plus haut que la fiévre qui survient à la Peste n'est pas toûjours d'une même nature, que tantôt ce n'est qu'une simple fiévre continuelle, & tantôt une fiévre continuë, putride, quelque fois avec des redoublemens, & d'autrefois sans redoublemens.

Si la fiévre survient au second, & au quatriéme des états que j'ay distinguez dans la Peste, dans lesquels sa malignité

eſt moindre, parce qu'il y a moins de ſels exaltez d'où elle dépend uniquement, & ſi cette fiévre eſt putride & maligne avec des redoublemens, qui donnent lieu de conjecturer qu'il y a dans les premiéres voyes quelque miniére ſecrete qui fournit par repriſes des impuretez au ſang, pour-lors comme la malignité de la Peſte eſt en quelque façon moins à craindre que la fiévre qui l'accompagne, laquelle d'elle-même pourroit bien être mortelle ſans que la Peſte s'en mêlât, il n'eſt perſonne qui ne comprenne que la Peſte du malade eſt preſque aſsûrée, & inévitable, ſi on ne vuide inceſſamment cette miniére par un purgatif doux, benin, & ſimplement diluant, des impuretez qui y ſont ramaſſées, & qui rendroient sûrement la maladie incurable, ſi elles continuoient de ſe jetter dans le ſang, où elles ne manqueroient pas de charrier avec elles quantité des ſels predominans du temperament qui s'y ſeroient exaltez pendant le ſejour qu'elles y auront fait, & qui dès leur premiére entrée acheveroient de remplir les pores des atomes qui étoient demeurez vuides auparavant, & qui par là devenant corroſifs comme les autres, rendroient cet état mortel, & égal au cinquiéme que j'ay diſtingué.

De tout ce que je viens de dire, il me

ſemble qu'on peut inferer que c'eſt là le ſeul cas ou un purgatif doux & benin puiſſe convenir ; mais c'eſt auſſi là où il faut qu'un Medecin employe toute ſa penetration pour bien diſcerner laquelle des deux malignitez [ou de la Peſte ou de la fiévre] prevaut à l'autre ; car ſi c'eſt la premiére, le purgatif m'y paroît mortel, ſi c'eſt la ſeconde, je l'y crois neceſſaire.

C'eſt auſſi ſans doute dans ces delicates, & perilleuſes occaſions, où ces illuſtres Medecins de Montpellier deputez par la Cour à Marſeille, auſſi bien que Monſieur Deidier, ont fait paroître leur habileté, & leur diſcernement dans l'uſage qu'ils ont fait des doux purgatifs, ſuivant la relation des premiers, du dixiéme Decembre, & la belle lettre du ſecond que j'ay inſerée dans ce Traité.

Ayant fait voir les ſuites dangereuſes que l'on doit craindre de l'uſage de la ſaignée, & des purgatifs dans la cure de la Peſte, ſuivant mon ſyſtéme qui s'accorde avec l'experience, & ayant expliqué les cas d'exceptiõ où l'on peut s'en ſervir après de grandes, & ſerieuſes reflexions. Ayant auſſi montré les avantages que l'on doit eſperer d'un vomitif doux & benin, donné immediatement dès les premiéres atteintes du mal, & avant que les impuretez ramaſſées

dans l'estomach soient passées dans le sang, auquel tems il seroit trop tard, & même très dangereux de le donner.

Il ne me reste à parcourir que les sudorifiques, & certains alexipharmaques de differente nature, qui ont presque passé de tout tems pour des specifiques de la Peste, & à examiner s'ils soutiendront dans mon sistême la grande reputation qu'ils se sont acquise dans la cure de cette terrible maladie, tant parmi les anciens Medecins que parmy les modernes.

J'ay distingué en quatre classes, au commencement de cette seconde partie, tous les remedes dont on se sert le plus communément, & qu'on a le plus vantez dans la cure de la Peste.

La premiére renferme les acides, tels que sont differents esprits acides tirez de differens mineraux par la distilation, les sucs acides de differens vegetaux, & le vinaigre.

La seconde comprend les remedes acres, & amers, tels que sont differentes plantes acres, ameres, & aromatiques, & diverses compositions dont elles font la base.

Dans la troisiéme, sont compris les alkalis fixes de differente nature, tels que sont d'un côté les perles, les coraux, les yeux d'écrevisses, la terre sigillée, le bol

d'armenie, la pierre de bezoard, & de l'autre l'antimoine diaphoretique, le bezoard mineral & autres de cette nature.

La quatriéme contient les esprits volatils, alkalis, sulfureux, & les esprits acides volatils.

J'ay fait voir en parlant des preservatifs differens & opposez ; dont se servoient Syvius Deleboé, & Diemerbrock, comment agissoient les acides du vinaigre dans le premier, & les acres de l'absinte ; & de la fumée du tabac dans le second, pour les preserver de la Peste ; ils n'agissent pas differemment pour la guerir.

Il suffit donc de sçavoir, [& je vais le repeter, comme étant à mon avis, la base de la curation, aussi bien que de la preservation de la Peste,] que jamais on ne mêle en égale quantité une liqueur qui soit acide avec une qui soit acre, qu'il ne s'excite d'abord un combat, que les Chymistes appellent fermentation, par lequel les deux sels qui y predominent se détruisent mutuellement, ou du moins se cachent tellement l'un l'autre, qu'il se forme de leur union un troisiéme, & nouveau sel, qui ne tient de la nature d'aucun des deux, qui ont concouru à sa production, & qui sans être aucunement ny aigre ny acre, est insipide, & appellé neutre par les Chymistes.

Cela étant entendu, il n'est personne qui ne comprenne d'abord aisément, qu'il est d'une necessité indispensable de connoître parfaitement les differens temperamens des malades qu'on a à traiter de la Peste, parce de leur temperament dépend la nature du venin pestilentiel, qui consiste dans la nature du sel predominant, & exalté qui s'unit avec les atomes mineraux pour former le corrosif, qui produit la Peste.

L'on comprend avec la même facilité l'importance qu'il y a de bien prendre garde que tous les remedes que l'on donne, soient propres à combattre la nature du venin pestilentiel; car si par malheur ils étoient d'une même nature, au lieu de combattre, & de détruire ce venin, ce seroit comme un nouveau renfort qu'il recevroit, & qui luy aideroit à détruire plûtôt, & plus facilement le sujet sur lequel il agiroit.

Car si par exemple le venin pestilentiel étoit un acide-salé corrosif, & qu'on donnât pour remede des acides au malade, il est aisé de concevoir qu'au cas qu'il ne se soit pas trouvé suffisamment d'acides predominans, & exaltez de son temperament, pour remplir exactement tous les pores des atomes mineraux qui seront en-

trez chez luy, & pour en faire par ce moyen des corrosifs entiers, & parfaits, les acides qu'on luy donnera pour remede, feront la même chose qu'auroit fait une plus grande quantité d'acides, si elle s'y étoit trouvée, c'est-à-dire, qu'ils acheveront de garnir tous les pores des atomes qui étoient demeurez vuides, & ainsi au lieu de donner un remede qui guerisse le malade, on luy donne dequoy fortifier, & augmenter le venin, qui doit le faire mourir.

Il faut raisonner de même des remedes acres, & amers, si on en donne à un malade, dont le sel predominant de son temperament ait produit un acre-salé corrosif.

De ce funeste équivoque, qu'il est très-difficile, pour ne pas dire presque impossible d'éviter, à cause de la difficulté qu'il y a de bien distinguer d'un premier coup d'œil les differents temperaments de tant de malades qui tombent en même tems, provient, ce me semble, la grande mortalité qui accompagne la Peste, qui détruit l'homme en si peu de tems, qu'on n'a pas le loisir [que l'on a dans la plûpart des autres maladies] de reconnoître sa méprise, & de la reparer par le changement de remedes, & en en donnant qui soient opposez à ceux dont on s'est si malheureusement, quoy-

que très-innocemment servy.

Tous ceux qu'on reconnoît communément sous le nom de sanguins ou sous celui de pituiteux, se plaindront sans doute de ce qu'en proposant des remedes tant preservatifs que curatifs de la Peste pour les bilieux, & pour les melancoliques, je n'en propose point pour eux.

Je leur répondrai, pour faire cesser leur plaintes, que les Medecins reconnoissant le sel acide, & le sel acre pour les deux sels capitaux, de l'un desquels toutes les autres differentes especes de sels ne sont que des productions, c'est à chacun de ceux qui se plaindront à examiner avec soin duquel des deux, leur temperament dépendra, & se servir ensuite des remedes que je propose pour combattre celuy qui y prédominera.

Mais comme la connoissance des temperamens est, comme je l'ay déja dit, la chose du monde la plus difficile, & qu'il n'est rien de si aisé que de s'y tromper, il me semble que l'indication la plus sûre que chacun, de soy même, & sans l'avis d'aucun Medecin, peut avoir des remedes qui luy conviennent, ou de ceux qui luy sont contraires, est celle qu'il peut aisément tirer en luy même des choses que la propre experience luy fait connoître, qui luy font

du bien ou du mal lorsqu'il en use; suivant le fameux axiome de l'École: *A juvantibus, & nocentibus potissima petuntur agendorum indicationes, in juvantibus continuandum, à nocentibus abstinendum.* Ce que je vais expliquer en François, afin que tout le monde puisse apprendre une chose qui est si importante.

Cet axiome veut donc dire, que l'indication la plus assurée que chacun puisse avoir de la maniere dont il doit vivre, se tire de ce qui luy fait du bien, & de ce qui luy fait du mal; que le premier indique, qu'il faut le continuer, & le second qu'on doit s'en abstenir, ce qu'il faut entendre, non seulement des alimens, & des remedes, mais encore de l'usage des six choses que les Medecins appellent non naturelles, [que bien de gens qui ignorent ce que c'est, seront peut-être bien aises de connoître,] qui sont l'air, le manger, & le boire; le sommeil, & la veille; le travail, & le repos ; les excremens qui peuvent sortir ou être retenus dans le corps humain; & enfin les passions de l'ame; tellement que pour revenir aux alimens, & aux remedes, dont je parle principalement en ce rencontre, si une personne se trouve bien par exemple des choses acides, & qu'elle se trouve mal des choses qui sont

acres ou ameres, cet axiome luy apprend qu'elle doit continuer l'usage de celles-là : *In juvantibus continuandum* ; & qu'elle doit s'abstenir de celles cy : *A nocentibus abstinendum* ; & qu'en cas du contraire elle doit observer le contraire. Et quand Hypocrate, & tous les Medecins, qui ont été, & qui seront, pourroient se trouver ensemble, & luy conseilleroient le contraire, je l'exhorterois hardiment à se moquer de leur avis, à le mépriser, & à suivre celuy que luy donneroit sa propre experience, qui seroit infaillible, pourveu que cette personne ne se trompât point en la faisant, c'est-à-dire, pourveu que, pour flatter son goût, elle ne fit point la sensuelle méprise de prendre les choses qui luy feroient plaisir pour des choses qui luy feroient du bien, & celles qui ne seroient pas de son goût, pour des choses qui luy feroient du mal. Equivoque qui pourroit luy être funeste.

Bien que tous les Medecins conviennent que les remedes de la troisiéme classe qui consiste en des alkalis fixes, sont également propres à adoucir l'un, & l'autre corrosif, il me semble cependant qu'on en doit faire quelque difference, tant à cause de leur substance qui est differente, que de leur maniére d'agir qui l'est aussi.

Les alkalis fixes de la premiére espece que

j'ai distinguée, (tels que sont les perles, les terres & autres,) consistans en des corps garnis d'une grande quantité de pores extrêmement larges, & dont les principes n'ont pas une forte liaison les uns avec les autres, à cause du peu de parties sulfureuses qu'ils contiennent, ils ne peuvent agir qu'à raison de ces pores, qui à mon avis, les rendent bien plus propres à adoucir l'acide-salé corrosif que l'acre-salé, parce que celui-là aiant des pointes aiguës, s'insinuë plus facilement dans leurs pores & s'y imbibe, pour parler le langage des Chymistes.

Et ceux de la seconde espece, [tels que sont les diverses preparations de bezoard mineral, l'antimoine diaphoretique & autres,] ont bien à la verité des pores, mais qui sont plus serrez & plus étroits que ceux de la premiere espece; outre cela ils contiennent des soulfres, qui me paroissent bien plus propres à envelopper & embarrasser le corps herissé de l'acre-salé corrosif que les pointes aiguës de celui qui dépend de l'acide-salé.

Ce que dit Galien, en parlant des facultez des medicamens simples dans son Paragraphe sur le bol d'Armenie, me paroît très-propre à fortifier ma conjecture. Voici ses paroles : *Bibitur bolus Armenus ex vi-*

no albo, consistentiâ tenui, modicè diluto, si aut planè febre careant, aut leviter eâ teneantur, sin admodùm febriant, admodùm aqueo. Et parlant ensuite, dans la curation des effets de ce même remede, il ajoûte : *Quotquot hoc medicamentum biberunt celeriter curati sunt, at quibus non profuit omnes interiere.*

Or puisque ce Prince de la Medecine donnoit indifferemment ce même remede à tous les pestiferez, de quel temperament qu'ils fussent, avec cette seule difference qu'il le donnoit dans du vin blanc trempé moderément à ceux qui étoient sans fiévre, ou qui en avoient peu, & dans du vin fort trempé à ceux qui en avoient beaucoup, n'y a-t-il pas lieu de croire que n'ayant pas reconnû que la Peste pouvoit dépendre dans le même tems de deux causes differentes & opposées, pourveu que ce fût dans des sujets differens, donnant dans l'une & dans l'autre le même remede, tous ceux en qui la Peste dépendoit d'un acide-salé corrosif, en guerissoient en très peu de tems ; à cause de la facilité avec laquelle j'ai dit que les pointes aiguës se fichoient & s'imbiboient dans les pores larges & copieux de ce bol, au lieu que le corrosif acre-salé ressemblant à un chardon à foulon, en ayant été empeché par sa figure inéga-

le & herissée, ceux en qui la Peste fut produite par cette cause, moururent tous.

Avant que de quitter cet article, je me crois obligé de dire qu'il y a peu d'alexipharmaques si vantez, pour la cure de la Peste, que le bol d'Armenie de Galien, que plusieurs prennent pour la terre de Lemnos; mais la commune opinion est que ses rares & excellentes vertus sont si reconnuës des Turcs, & ceux-cy si sujets à avoir la Peste dans leur païs, qu'il est presque impossible d'en avoir du veritable, & qu'il n'y a que les grands Seigneurs de Turquie qui en ayent. On lui substituë la terre scellée dont il y a de plusieurs sortes; mais dont la meilleure est celle qu'on appelle en Latin *Strigensis*, du nom d'une ville de Silesie, nommée *Striga*, d'où on la tire.

En se servant de ce remede, on ne court pas le même danger, si on se méprend sur le temperament du malade, qu'en se servant de ceux des deux premieres classes, parce que lequel que ce soit des deux corrosifs, qui produise la Peste, s'il n'est pas d'une figure propre à s'imbiber dans les pores de cette terre, elle ne sçauroit du moins augmenter le mal, & le pis qui en peut arriver, est de laisser le corrosif tel qu'il étoit auparavant, & bien que

Galien dise: *At quibus non profuit, omnes interiere*, il ne s'ensuit pas de là qu'il veüille dire que le remede les a fait mourir, mais seulement que tous ceux à qui il n'a pas profité, sont morts, parce que s'y étant confié, à cause qu'il sauvoit un très-grand nombre des malades ausquels on le donnoit, on n'avoit pas daigné leur en donner aucun autre de ceux qui auroient pû les sauver.

Ainsi puisque je me crois obligé de dire ma pensée sur les remedes qui me paroissent devoir être les meilleurs, selon mon systême dans la cure de la Peste, j'avoüe de bonne foy que le veritable bol d'Armenie de Galien, ou la veritable terre de Lemnos, ou bien à leur défaut, la verible terre de *Striga*, me paroit un remede plus assuré que tous ceux dont nous avons déja parlé, pour la cure de la Peste prise en elle-même, & sans regarder la nature de la fiévre qui l'accompagne.

Mais quelle preference qu'il me semble qu'on doive donner parmi les absolbans, au veritable bol d'Armenie de Galien dans la cure de la Peste, je crois que ce seroit faire tort au calcul humain, si on ne le preferoit à ce bol, quel excellent qu'il soit; je crois que sa rareté est la seule cause pour laquelle il a été moins usité dans la

cure de cette maladie, que bien d'autres remedes qui ne le valent pas. Outre l'épreuve salutaire qu'en ont faite les Anglois dans la derniere Peste de Londres. *Bontius in Commentario in Garziam ab horto. Tulpius libr. 3. observ. c. 4. Barbotte de Peste p. 21. Bauhinus in tract. de hoc lapide. Primerosius de Erroribus vulgi libr. 2. cap. 36. Zuvoelfer in append. ad animadversiones pag. 17. 65. Horstius in Dispensatorio pag. 245. Guibertus in Medico officioso tractatulo de peste pag. 511. Vormius in suo Musæo. Hildanus centur. 5. observ. 29. & centur. 6. observ. 89.* conviennent tous qu'il est preferable dans la cure de la Peste à la veritable pierre de Bezoard que plusieurs estiment être un specifique de la Peste; & je me range d'autant plus volontiers au sentiment des premiers, que je suis persuadé que le remede specifique de la Peste, doit se trouver dans l'homme même, qui en porte en soy le venin.

Mais passons à la quatriéme classe des remedes alexipharmaques, qui renferme les esprits volatiles, alkalis & sulfureux tirez des mineraux, des vegetaux & des animaux, aussi bien que les esprits acides volatiles, tirez de quelques animaux & vegetaux.

J'ai déja insinué que les esprits étoient les sels les plus fins, les plus deliez & les plus

plus volatiles qui fussent dans les mixtes, entremêlez avec les plus purs, les plus minces, les plus subtils & les plus volatiles des soulfres qui s'y trouvent, & qui, les uns comme les autres, soit ensemble, soit separément, penetrent aisément toute sorte de corps, à cause de leur grande subtilité & de leur extrême vitesse, qui vont & viennent, entrent & sortent, passent & repassent à travers de toute sorte de pores avec cette difference, que lorsqu'ils en trouvent d'assez étroits, ou de tortueux, qui ne leur laissent pas le passage bien libre, ils en écartent avec violence les côtez qui les gênent, s'ils sont des esprits salins, ou s'y collent & les enduisent, s'ils sont des sulfureux.

De l'idée que je viens de donner de la nature des esprits, il n'est personne qui ne déduise aisément suivant mon systême la proprieté que tous les Medecins leur attribuent, d'adoucir & de détruire également l'un & l'autre corrosif, ou en les brisant par leur parties salines, penétrantes & volatiles, ou en les embarrassant par leurs parties fibreuses, rameuses, sulfureuses & de même très-volatiles, ce qui paroit le plus assuré moyen de les détruire & de guerir la Peste; d'où vient que Sylvius Deleboé vante tant son esprit volatil, huyleux

dans la Cure de cette maladie.

Les mineraux en fournissent très-peu; les végetaux en contiennent plus; mais les animaux nous en donnent infiniment d'avantage, & si nous en exceptons la vipere, il n'en est point qui en ait tant à proportion, que l'homme.

J'ai dit dans ma premiére Partie que l'homme portoit en soy le principe de sa ruine, en y portant une trop grande quantité du sel prédominant de son temperament debandé & exalté.

J'ai pensé, après l'avoir dit, que j'aurois sans doute mécontenté bien de gens en leur apprenant qu'ils sont eux-mêmes les propres instrumens de leur perte; mais puisque la faute est faite, il faut tâcher de la reparer, & de me racommoder avec eux, en leur apprenant que s'ils portent en eux le principe de leur ruine, comme je crois de l'avoir prouvé, il est très-vraisemblable qu'ils y portent aussi le principe de leur guerison.

Il n'est point de venin qui n'ait son contre-poison connû ou inconnû; la vipere porte en elle l'antidote specifique du poison qu'elle darde dans la playe qu'elle fait, qui est son propre sel volatile; le scorpion celui du sien, qui est son propre corps écrasé sur la playe qu'il a faite; l'abeille

fournit le miel qui eſt le ſpecifique du mal qu'a fait ſon aiguillon.

Pourroit-on raiſonnablement croire que Dieu qui a créé non ſeulement ces creatures venimeuſes, mais encore toutes les autre, pour le ſervice de l'homme, & qui l'a pourvû avec tant de bonté des remedes propres à le guerir des venins étrangers, qui peuvent lui venir du dehors, l'en eut laiſſé dépourvû contre celui qui a le plus à craindre qui eſt le venin domeſtique qu'il porte dans lui-même.

Il faut juger de la Providence d'un ſi bon Pere avec des ſentimens plus dignes de ſes bontez & de nôtre reconnoiſſance, & croire, comme il y a beaucoup d'apparence, que nous portons en nous-mêmes le ſpecifique de ce venin domeſtique qui ſe forme en nous dans la Peſte.

Et en effet, puiſque les eſprits ſont, comme je l'ai déjà dit, plus abondans dans l'homme que dans le reſte des animaux, excepté la vipere, puiſqu'il n'eſt point de ſes parties ſoit ſolides, ſoit fluides qui n'en contiennent beaucoup, puiſque ſes cheveux, ſes ongles, ſa ſueur, ſes urines, ſes excremens, ſon ſang, la craſſe qui ſort de ſon corps par l'inſenſible tranſpiration, & qui reſte attachée à ſes linges, le ſang menſtruel & les choſes même qui ſe for-

ment en lui contre nature, (telles que sont le calcul, les vers & les poux,) formillent, plus ou moins, d'esprits qu'il peut en tirer pendant qu'il est en vie, outre ceux que l'on peut tirer après sa mort de presque toutes les autres parties, n'y a-t-il pas lieu de soupçonner qu'il y a là quelque mystere secret de son adorable Providence ?

Mais puisque j'ai fait voir que dès qu'il se trouve suffisamment d'esprits dans le sang de l'homme à l'entrée des atomes minéraux qu'il hume avec l'air de la respiration, lorsque la Peste est étrangere, ou qu'il hume de cette maniere & avale en même tems avec les alimens, lorsqu'elle est nationale, ce qui arrive très-rarement en Europe, où elle est presque toûjours étrangere, ces esprits abondans combattent d'abord ces atomes , [qui sont là semence de la Peste,] & ne manquent jamais de les détruire de l'une des deux maniéres que j'ai expliquées ; pourroit-on douter que ces mêmes esprits étant renvoyez dans le sang d'où ils sont sortis, n'y fassent les mêmes effets qu'ils y auroient faits s'ils y étoient restez sans en sortir.

Il me semble donc très-vraisemblable, (& c'est ce que je prie specialement tous les Sçavans de vouloir bien examiner avec

attention, à cause de l'importance de la matiere,) que les esprits humains, & nommément ceux qu'on pourroit tirer de quelque partie que ce fût du malade même, doivent être le remede specifique de la Peste dont il est atteint, & qui n'a été produite en lui que par son propre venin domestique, qui n'est autre que les sels predominans de son temperament exaltez, debandez, & volatilisez; Car il y a bien d'apparence, ce me semble, que ses propres esprits sont plus propres & plus analogues, que tous les autres esprits volatiles, qu'on pourroit employer pour cela, (& qu'il me semble cependant qu'on peut bien leur substituer en cas de besoin,) à adoucir des sels, (de quelle nature qu'ils soient,) qui ont dépendu de ces esprits, comme de leurs legitimes maîtres, pendant qu'ils ont été ensemble dans le même corps.

Et pour qu'on ne croye pas ma conjecture tout-à-fait chymerique, je prie tous ceux qui pourroient le penser de faire attention qu'elle est fondée sur l'experience qui nous apprend, premierement que l'urine a toûjours passé pour un des plus excellens & des plus assurez preservatifs & curatifs de la Peste, & qu'il n'est point d'Auteur qui ne la loüe & ne la recom-

mande : & en ſecond lieu que les excremens, (qui ſont appellez par Paracelſe & pluſieurs autres Sçavans, la civete occidentale,) quoique moins uſitez que l'urine, à cauſe de leur odeur deſagreable, ne ſont pas moins eſtimables ny moins eſtimez dans la cure de cette maladie.

Schroder aſsûre qu'ils ont de très-grandes vertus, tant pour en preſerver les ſains que pour en guerir les malades, ſi on prend le matin à jeun la groſſeur d'une avelane.

Samuël Formius rapporte dans la trente-huitiéme de ſes Obſervations communiquées à Riviere, que dans la Peſte qui fut à Montpellier en 1630. trois perſonnes d'une même famille, qui étoient le mari, la femme, & la ſœur en ayant été infectées s'en guerirent toutes trois par le moyen de leurs propres excremens, que chacune d'elles detrempa dans ſes urines & avala après les avoir coulez par un linge, ce qui fut ſuivy d'une grande évacuation par le haut & par le bas qui les tira heureuſement d'affaire.

Zacutus Luſitanus Medecin très-fameux, raconte dans la huitante-neufviéme Obſervation de ſon troiſiéme livre, qu'il y a dans une Province Occidentale un petit animal à peu - près comme un lézard, appellé

Garit, qui y est très-commun à la campagne, & dont la piqueure est mortelle, si ceux qui en sont piquez ne prennent des excremens humains qui en sont le seul contrepoison.

Schroder assûre encore que c'est un grand remede contre la morsure de toutes les bêtes venimeuses & enragées ; il dit outre cela, que c'est le contrepoison du Napellus qui fait mourir en quatre heures ceux qui en ont pris, s'ils ne prennent de leur excremens ou frais ou secs detrempez dans quelque liqueur.

Le même Auteur nous apprend qu'il n'y a pas de meilleur remede à appliquer sur les charbons & sur les bubons pestilentiels pour en appaiser la douleur, pour attirer le venin & pour les amener à une prompte & parfaite suppuration, ce qui fut éprouvé, dit-il, dans la Peste qui fut dans son païs trente années auparavant.

Cela étant ainsi, pourrions-nous raisonnablement douter d'avoir en nous le specifique assuré contre la Peste, pourquoi en chercher des étrangers, à gros fraix, qui sont très-fautifs & très-incertains ?

Si le Souverain Createur de tous les êtres, qui a enseigné aux bêtes, par un instinct naturel qu'il leur a donné, des remedes propres à les guerir de diverses ma-

ladies ausquelles elles sont sujettes, n'a pas voulu donner ce même instinct à l'homme, il ne faut pas inferer de là que sa divine & charitable Providence n'ait pas créé des remedes propres à le guerir de toutes ses maladies & sur tout de la Peste, qui en est la plus cruelle; mais il en faut seulement conclurre qu'il a voulu qu'il se servît des lumieres de la raison, (qu'il lui a donnée preferablement aux bêtes, & par un privilege qui est un des plus forts témoignages de son amour envers lui,) pour les rechercher & pour les decouvrir, ce qui lui est d'autant plus aisé, qu'il les peut trouver très-souvent par le moyen de cette raison sans sortir de lui-même.

Ainsi il me semble qu'il est de la reconnoissance que nous lui devons, de penser qu'en nous créant, il a eu nôtre conservation si à cœur, qu'il n'a pas créé une seule partie de nos corps où il n'ait attaché quelque vertu pour guerir quelqu'une de nos maladies, comme tant d'experiences nous en convainquent, & que, comme la Peste est la plus dangereuse, il n'y a pas une seule de nos parties où il n'ait répandu avec une sage profusion une quantité de ce baume salutaire, qui, à mon avis, consiste dans les esprits volatiles, sulfureux, sans néanmoins nous l'avoir voulu faire connoître par un instinct

instinct comme aux bêtes, mais ayant voulu, comme j'ai déja dit, que la raison fit en nous ce que cet instinct fait chez elles.

Et comme ce sçavant Medecin a bien prevû que la Peste seroit le plus souvent une maladie si prompte, qu'elle ne nous laisseroit pas le tems d'aller chercher des remedes éloignez pour nous en guerir, il ne s'est pas contenté de verser abondamment de ce precieux antidote dans toutes les parties de nos corps, il l'a encore bien voulu mettre dans quelques-unes tout degagé, tout volatilisé, & tout prêt à servir à l'instant même que nous pourrions en avoir besoin.

L'experience nous fait connoître qu'il l'a mis de cette sorte dans nos urines & dans nos excremens, où ce baume est tout exalté & tout degagé, ainsi que la forte odeur qui en exhale nous le fait connoître. Il faut quelques soins & quelques preparations pour le tirer des autres parties où il est moins exalté & moins découvert.

Il me semble pourtant qu'il faut faire suivant mon systême une distinction notable entre les urines & les excremens, & remarquer que celles-là contenant beaucoup de sels acres qui se manifestent assez au goût, avec quantité d'esprits salins

exaltez qui y ſont mêlez, ne ſont guére propres qu'aux malades qui abondent en acide & dont le corroſif peſtilentiel eſt acide-ſalé, & que les excremens abondant en eſprits volatiles ſulfureux, ou ce qui eſt la même choſe, en des ſoulfres volatiles, qui nous ſont aſſez indiquez par leur odeur, ils ſont plus propres à adoucir & détruire l'un & l'autre corroſif, en les detrempant, cependant pour les bilieux dans quelque liqueur acide, tels que ſont les ſucs de limon, de berberis, d'ozeille, ou dans le vinaigre adouci avec trois parties d'eau commune, pour éviter l'inconvenient qu'y pourroient cauſer les ſels acres des urines, ſi on les y détrempoit.

Et ce qui me ſemble le procurer, eſt ce que dit Schroder au chapitre vingt-troiſiéme de ſa Zoologie, où, parlant de l'urine de l'homme, il aſſure qu'elle empêche l'action du venin des viperes, & qu'elle convient dans la morſure de ces animaux, dont pluſieurs perſonnes ont été gueries par l'uſage de quelques onces d'urine.

Or tout le monde ſçachant que le venin de la vipere eſt un venin coagulant, il n'eſt perſonne qui ne comprenne facilement que l'urine eſt le plus aſſuré remede tant pour preſever que pour guerir de la Peſte tous ceux chez qui elle pourroit être pro-

duite par un corrosif formé par les acides predominans du temperament, unis avec les atomes mineraux, & qu'au contraire elles ne feroit que du mal chez tous les bilieux & chez tous ceux où predomine le sel acre, qui ne seroit pas peu augmenté par ceux qu'elle contient, ce qui a été cause que ceux que le bon sens, & ensuite l'experience ont obligez à se servir de l'urine contre le venin coagulant de la vipere, ne se sont jamais avisez de s'en servir contre l'arsenic, ny contre aucun venin dissolvant.

Outre cela la grande repugnance qu'on a à prendre ses excremens, faisant, comme on dit communément, bondir le cœur & soûlever l'estomach, occasionne, (sans exciter aucune irritation dangereuse dans le malade,) l'évacuation par haut & par bas de toutes les matiéres impures qui sont contenuës dans l'estomach & dans les intestins, & dont on a tant de lieu de craindre qu'il ne se fasse un débondement dans la masse du sang, à laquelle ces excremens fournissent quantité d'esprits volatiles sulfureux qui sont, à mon avis, le contre-poison du venin pestilentiel.

Plusieurs faits de pratique soûtiennent ma conjecture.

Monsieur Belloste Chirurgien Major des Hôpitaux de l'armée de France en

Italie, rapporte dans le chapitre quatriéme de la troisiéme partie de son livre intitulé le Chirurgien de l'Hopital, qu'il y a des lieux en Hollande où l'on compose un baume des matiéres loüables qui fluent des playes, lequel est très-salutaire pour leur guerison ; & que quelques Sçavans, & curieux Italiens guerissent les dissenteries avec le sel des excremens des malades, & les hydropiques avec le sel des eaux qu'on tire de leur ventre par l'operation.

Mais les deux faits suivans sont mieux à mon sujet.

Le fameux Sydenham dit dans son Traité de la Peste, qu'il n'est rien de tel pour provoquer la sueur à un malade, que de luy couvrir la tête, pour arrêter, par le moyen du drapt qu'on jette dessus, les vapeurs qui sortent de son corps par la respiration, & les empêcher de se dissiper en l'air.

Il rapporte à ce propos une histoire qui me paroit d'une trop grande consequence, dans la cure de la Peste, pour que je ne la repete pas icy, en faveur de tous ceux qui pourroient avoir occasion de servir dans la Peste, & dans des fiévres malignes, & qui l'ignoreroient.

Cet Auteur raconte, qu'ayant été appellé par un Apoticaire pour voir son frere dangereusement malade d'une fiévre pestilen-

tielle, & ayant proposé de luy donner un sudorifique, l'Apoticaire luy dit que ce seroit en vain, puisqu'il luy en avoit déja donné plusieurs,& des plus forts qu'il avoit tous vomis sur le champ, à quoy ce Medecin ayant repliqué qu'il luy apportât celuy qu'il croiroit être le plus dégoûtant, & le plus propre à faire soûlever le cœur, qu'il sçavoit le moyen de le luy faire garder; il fit bien couvrir le malade pendant que l'Apoticaire alla prendre le remede, & dès que la seule pesanteur des couvertures eut commencé à luy procurer quelque moiteur, il luy fit prendre une dose bien forte de theriaque de Venise, qu'il garda sans peine, & qui luy procura une sueur abondante qui le guerit.

Ce fait de pratique me paroit d'une très-grande utilité non-seulement dans la cure de la Peste, mais encore dans toutes les occasions où il seroit à propos d'exciter une sueur à un malade qui auroit un vomissement, qui l'empêcheroit de garder les remedes qui pourroient la luy procurer.

Or comment est-ce que la couverture de la tête peut aider la sueur? il me semble qu'elle ne le peut faire que parce qu'en retenant, dans les drapts du lit, l'air qui sort du malade dans l'expiration, avec tous les corpuscules dont il est chargé,

elle oblige quantité des particules ſpiritueuſes, & volatiles du ſang qui en ſont ſorties, à y rentrer avec luy dans l'inſpiration, & à retourner au ſecours de celles qui y ſont encore occupées à combattre les atomes peſtilentiels, qui dès qu'ils ſont ou briſez par les eſprits ſalins, ou enduits par les eſprits ſulfureux, ont bien plus de facilité à s'inſinuer dans les pores cutanez, & à ſortir du corps avec les autres corpuſcules qui compoſent la ſueur.

Monſieur Deidier a ſuivi Sydenham dans cette épreuve, à ce qu'il paroit par ſa lettre, que j'ay inſerée dans ma premiére Partie, dans laquelle il aſsûre que les malades, qui pouvoient reſter fermez, & couverts, ſe provoquant à ſuer en ſe couvrant la tête dans les drapts, & humant leur ſueur, ſe tiroient ſouvent d'affaire.

Or ſi la ſueur, & l'haleine des peſtiferez étoient venimeuſes, & empeſtées, comme preſque tout le monde ſe l'imagine, il eſt évident qu'un malade, qui les humeroit, devroit non ſeulement s'en trouver plus mal, mais encore en mourir plûtôt, à cauſe du venin qu'il remettroit dans ſon corps, ce qui étant contraire à l'experience qu'en ont faite ces deux Medecins ſi experimentez, en ſervant des Peſtiferez en deux differentes Peſtes, il me ſemble qu'il y a

lieu de se fortifier dans la pensée, que puisque la sueur, & l'haleine de ces malades ne sont pas venimeuses pour eux mêmes, lorsqu'ils les hument, elles ne le peuvent être pour personne, & que ce qui sort par ces deux issuës, qui sont celles par où se font les évacuations les plus considerables, n'étant point venimeux, il ne sort rien de leurs corps qui le soit, ni qui puisse communiquer la Peste à aucun des corps qui les approchent : & qu'au contraire les particules spiritueuses, qui en sont sorties ou avec l'haleine ou avec la sueur, étant forcées par les couvertures, qui les retiennent entre les drapts, de rentrer avec l'air au moment de l'inspiration dans le corps d'où elles étoient sorties, y doivent être très-salutaires, à cause du secours qu'elles portent aux esprits du sang, qui sans ce renfort, succomberoient peut-être sous le nombre des atomes mineraux unis avec les sels predominant, & exaltez du temperament qu'ils ont à combattre.

Si quelqu'un rempli de prejugez refuse de convenir de ce que je viens de dire, je le prie de vouloir bien m'apprendre de quelle autre maniere la sueur, & l'haleine retenuës dans les draps, & humées par les malades, peuvent contribüer à leur guerison ; s'il est vray, comme ils se l'imaginent,

qu'elles soient venimeuses, & empestées ? & pourquoy, en ce cas, au lieu de faire un effet si salutaire, lequel est confirmé par l'experience, elles n'augmentent pas plûtôt le mal, & n'avancent pas la mort des malades ?

D'ailleurs nous avons dans les urines une preuve bien convaincante que la sueur, & l'haleine d'un pestiferé ne sont point venimeuses, ni aucun des autres excremens qui sortent de son corps ; car puisque ceux-là-même qui soûtiennent, que tout ce qui en sort est infecté, avoüent, sans y faire reflexion, que les urines sont un excellent remede tant preservatif que curatif de la Peste, & que les urines sont du nombre des excremens, tout comme la sueur, & l'haleine; pourquoy, si ces deux icy étoient venimeuses, comme ils pensent, celles-là auroient-t'elles le privilege de ne l'être pas de même, & d'être au contraire un des plus asûrez remedes du venin qu'ils supposent dans les autres.

Il n'est personne de bon sens qui à toutes ces raisons, puisse refuser de se défaire de son ridicule prejugé, à moins qu'il ne prenne plaisir à demeurer dans une erreur grossiére, & volontaire, qui est d'autant plus condamnable qu'elle est pernicieuse.

Bien des gens, & même plusieurs Mede-

cins, en donnant dans un proverbe populaire, qu'il ne faut qu'un bon hyver pour anéantir une mauvaise Peste, n'en ont apporté qu'une mauvaise raison, fondée sur le même préjugé, que tout ce qui sort d'un pestiferé est infecté, ce qui les a portez à croire que le resserremẽt des pores cutanez du corps humain qui leur est causé par la bise qui regne ordinairement en hyver, diminuant considerablement la transpiration, il sortoit beaucoup moins de semences de Peste des corps pestiferez dans cette saison que dans les autres ; mais quand je supposerois avec eux, que la matiere de la sensible transpiration, qui est la sueur, aussi bien que celle de l'insensible, qui ne sont qu'une même chose, & qui ne different qu'en quantité, seroient infectées, ce dont je viens de prouver le contraire, la Peste ne devroit pas cesser pour cela, mais il devroit seulement y avoir beaucoup moins de malades, selon ce sentiment, & selon le mien, le nombre devroit en être égal à proportion de celuy qui y reste d'habitans ; parce que si tout ce qui sort des corps des pestiferez est infecté, & capable de communiquer la Peste à l'air, & à tout ce qui les environne, l'experience faisant connoître, que dès que le froid diminuë la transpiration, les autres évacua-

tions, & ſur tout celle des urines, augmentent à proportion ; le mal ne doit pas être moindre, parce que les ſemences de la Peſte, qui ſeroient ſorties par la tranſpiration, ſi elle étoit demeurée la même, & que les pores cutanez n'euſſent point été reſſerrez par le froid, doivent ſortir en même quantité avec les urines, dont le flux eſt plus abondant à proportion de ce que la tranſpiration eſt diminuée ; ainſi le nombre des malades doit être égal à proportion de ce qui reſte d'hábitans, comme je l'ay déja dit, & ſur tout, l'haleine, par où ils croyent qu'il ſort un ſi grand nombre de ces ſemences, demeurant la même en hyver que dans les autres ſaiſons.

Il faut donc chercher quelqu'autre raiſon de ce proverbe, & par laquelle on puiſſe prouver que quelquefois un bon hyver peut anneantir la Peſte, & qu'il ne peut quelquefois, que la diminuer, en telle ſorte qu'elle ſe renouvelle avec le printemps.

Il me ſemble qu'il peut y avoir trois raiſons, pour leſquelles un bon hyver ne fait que diminuer la Peſte, qui recommence de plus belle dès qu'il eſt fini : & qu'il n'y en a qu'une pour laquelle il peut l'anneantir abſolument.

Les trois premiéres ſont, le peu de cha-

leur qu'a le ſoleil en hyver, la peſanteur de l'air qui eſt beaucoup plus grande, parce qu'il eſt condenſé, & la quantité de nége dont la terre eſt quelquefois couverte, & ſur tout dans les païs Septentrionaux.

L'unique, par laquelle un bon hyver me paroit pouvoir anéantir totalement la Peſte, c'eſt une biſe forte, & qui eſt preſque continuelle en cette ſaiſon, pourveu néanmoins que le païs, où regne la Peſte, ſoit exempt de nége, car s'il en étoit couvert, la biſe ne pourroit point l'y anéantir, elle ne pourroit tout au plus que ſe joindre aux trois premiéres pour la diminuer conſiderablement pendant qu'elle ſouffleroit.

J'ai dit que le peu de chaleur qu'a le Soleil pendant l'hyver me ſemble la premiere cauſe pour laquelle la Peſte ne fait ſimplement que diminuer par un bon hyver, pour ſe renouveller au printems, ou même au milieu de l'hyver, s'il y arrive quelques jours de ſuite qu'un vent du midi rende beaucoup plus doux; parce que ce peu de chaleur qui reſte à cet aſtre dans cette ſaiſon, n'eſt pas ſuffiſant, pour qu'il puiſſe attirer & élever en l'air les atomes mineraux, (ou quelles ſemences de Peſte que l'on voudra ſuppoſer;) que ce même air avoit charriez & dépoſez pendant les

saisons precedentes, indifferemment sur tous les corps qui lui avoient été exposez, tellement que ce peu de chaleur n'étant pas capable de leur causer le moindre mouvement, ils demeurent en repos où ils se trouvent placez, & l'air s'en trouvant dechargé par ce moyen, ne peut porter par la respiration dans les corps des hommes, que les atomes qui se trouvent deposez sur quelques corps, ausquels quelque chaleur accidentelle, ou quelque mouvement exterieur qu'on y excitera, fera le même effet, que leur procure la chaleur du Soleil augmentée dans les autres saisons, tellement que le nombre des semences de la Peste, diminuant dans l'air qui est la cause commune la plus ordinaire qui les porte dans les coprs humains, la Peste doit diminuer en même tems considerablement par cette raison.

La pesanteur de l'air, qui est plus grande en hyver à cause de sa condensation, m'en paroît être la seconde cause, parce qu'en comprimant avec plus de force tous les corps terrestres, il presse de même les atomes mineraux contre les corps où ils sont attachez, & fait un effort continuel pour les y retenir comme côlez.

Il n'est personne qui ne conçoive aisément que le peu de chaleur du Soleil & la

pésanteur de l'air augmentée par sa condensation, étant capable d'arrêter les atomes mineraux sur les corps ausquels il sont attachez, la nége est encore bien plus propre à les y retenir, ou couverts sous elle, ou entremêlez avec elle, tellement que, soit que ces trois raisons ensemble, ou seulement les deux premiéres, qui sont inseparables, concourent à arrêter les atomes mineraux sur les corps ausquels ils sont attachez, il est, ce me semble, très-aisé à concevoir que la Peste doit être beaucoup moindre en hyver que dans les autres saisons, & qu'elle doit se reveiller au retour du Printemps, & dès que ces raisons cessent par la chaleur qu'il ramêne ordinairement, qui rend à l'air sa legereté naturelle & qui fait fondre la nége.

Enfin la quatriéme & derniere cause qui me paroît capable non-seulement de diminuer la Peste dans un endroit pendant un bon hyver, mais encore de s'y anéantir absolument, pourveu qu'il n'y ait point de nége, comme je l'ay déja dit, c'est une bise forte & qui soit continuelle ou presque continuelle pendant toute cette saison; car elle fait le même effet dans l'endroit où la Peste regne, qu'elle fait sur tous les corps infectez qu'on expose à son souffle pendant un tems considerable, non pas,

comme le dit le Capucin Charitable, parce qu'étant froides & dessiccative, elle refroidit la chaleur, & dessèche l'humidité qui s'y rencontre, qui sont les deux principes de corruption qui nourrissent & entretiennent le venin pestilentiel, mais en deplaçant avec violence ces atomes de dessus les corps du lieu pestiferé, ausquels ils sont attachez, pour les transporter en d'autres endroits plus ou moins éloignez, selon que sa force est plus ou moins grande, & lesquels deviennent infectez à mesure que le premier se purifie par le moyen de ce deplacement, ou de ce transport des atomes dont il étoit chargé, & dont la bise l'a debarrassé, tellement que si ce bon hyver, qui dépend principalement de cette derniere cause, verifie le proverbe en anéantissant la Peste qui regne dans un endroit, il ne le verifie qu'en partie & dans ce seul endroit là, puisqu'il le dément dans celui où la bise, qui cause ce bon hyver, transporte les semences de la Peste, qu'elle vient d'anéantir dans le premier, ce qu'elle ne feroit pas, s'il y avoit de nége, parce que les atomes mineraux étant ou couverts sous elle, ou entremêlez avec elle, feroient à l'abri de sa violence, & demeureroient malgré elle dans les lieux où ils se trouveroient.

Mais remontons à l'endroit que ce proverbe dont je viens, ce me semble, de donner les raisons les plus vraisemblables nous avoit fait quitter.

Le second fait de pratique est du celebre Diemerbrock, qui dit avoir remarqué que la constipation étoit toûjours d'un bon augure dans la Peste, ce qui ne vient, à mon avis, que de ce que les esprits volatiles & sulfureux qui abondent dans les excremens, qui pendant la durée de la constipation sont retenus dans le corps, (au lieu de se dissiper en l'air; comme ils font dès le moment qu'ils sont hors du corps, & pendant tout le tems qu'ils conservent quelque chaleur,) s'éxaltent dans les gros boyaux, & se dégagent de ces excremens, tant qu'ils y demeurent enfermez, & ne pouvant s'exhaler hors du corps, ils sont forcez de penétrer dans le sang, & d'aller au secours de ces esprits qui y font leurs efforts pour détruire les atomes pestilentiels, & qui se trouvant par là considerablement renforcez, remportent bien plus aisément la victoire.

La remarque que fait Monsieur Manget dans son Traité de la Peste, (que ceux, qui sont dans l'usage des boüillons de viperes, ne souffrent point de la morsure de ces amimaux, ou n'ont besoin que de

petits secours, mais prompts, pour en arrêter les effets, parce que leur sang, dit-il, se trouve imbû de leur vertu, qui à mon sens ne consiste que dans leurs esprits,) me paroit encore très-propre à fortifier ma conjecture ; car si le sang d'un homme, qui parce qu'il prend les boüillons de viperes, est imbû de leurs esprits, ne craint point, ou craint peu le venin de leur morsure, n'y a-t-il pas de même beaucoup d'apparence, que le sang d'un homme qui sera imbû & rempli de ces propres esprits, ne craindra point, ou craindra peu le venin pestilentiel, qui à mon avis, est son propre venin, puisque s'il ne se trouvoit point chez lui des sels predominans de son temperament, qui fussent degagez & exaltez dans la masse de son sang, lorsqu'il y entre des atomes mineraux, jamais ceux-cy ne seroient venimeux, comme je l'ay dit, & ce me semble prouvé ; tellement que ces atomes étant d'eux-mêmes très-innocens & incapables de nuire, lorsqu'ils entrent dans le corps des hommes, & faisant cependant connoître peu de tems après qu'ils y sont entrez, qu'ils sont plus ou moins venimeux dans quelques-uns & qu'ils demeurent innocens dans quelques autres, on ne peut conclure autre chose, sinon que le venin qu'ils font paroître ne leur

leur est pas essentiel, mais qu'ils l'ont acquis dans le corps où ils marquent qu'ils en ont, & par consequent que c'est à ces corps à qui appartient essentiellement le venin, & non pas à eux-mêmes.

Si l'on détruit ce raisonnement, j'avoüe que mon systême est renversé; mais comme pour le détruire, il faut renverser non-seulement tous les principes de la Medecine, mais encore toutes les regles du bon sens: je me flatte que tous les Sçavans en conviendront avec moi, & reconnoîtront que le remede que je conjecture être le specifique de la Peste, & qui n'est autre que les particules spiritueuses volatiles tant salines que sulfureuses, qui se trouvent dans l'homme, [de laquelle de ces parties qu'on les tire,] convient dans la cure de cette maladie à tous âges, à tous sexes, à tous temperamens, aussi bien qu'aux deux causes differentes & opposées, qui peuvent la produire en même tems en des sujets differens.

Plusieurs personnes se recrieront sans doute contre la saleté des execremens, que je dis être si vantez & si recommandez par les Auteurs les plus experimentez, qui conviennent tous qu'ils contiennent quantité de particules spiritueuses volatiles exaltées & degagées.

Mais quel grand qu'en soit le nombre qu'elles se ressouviennent, que de quelle propreté qu'elles puissent être, ce remede, tout sale qu'il est, étoit quelques momens auparavant une partie d'elles-mêmes, qui étant capable, selon le témoignage du fameux Diemerbrock & de plusieurs autres Medecins, de leur être très-profitables dans la Peste, si elle fait dans leur corps un plus long séjour qu'à l'ordinaire, ainsi qu'il arrive dans la constipation, ne peut que lui être d'un très-grand secours, si on la remet dans le même corps d'où elle est sortie, non-seulement par les raisons que j'en ay déja dites, mais encore, parce que les esprits du sang n'étant que les particules les plus divisées, les plus attenuées & les plus subtilisées des alimens, & les excremens n'en étant que les plus grossiéres, qui n'ayant pas été assez appetissées dans les differentes digestions qu'elles ont souffertes, n'ont pû s'insinuer dans les pores fins & insensibles des vénes lactées, il arrive dans le corps humain; lorsqu'on les y remet, la même chose que lorsqu'on veut tamiser quelque matiere après l'avoir pulverisée; Si elle n'est pas toute égale & qu'il s'en trouve une partie qui ne soit pas assez fine pour passer par les pores du tamis, on la separe de celle qui a été tamisée, & com-

me elle est de la même nature, & qu'il ne lui manque, pour être mise avec l'autre, que la subtilité & la finesse qu'on peut lui donner, on la remet dans le mortier où elle avoit déja été pilée une fois, mais trop grossierement, on l'y pile une seconde fois, après quoi on la remet dans le tamis par les pores duquel elle passe aussi facilement que la premiere avec laquelle elle est retirée pour servir aux mêmes usages.

On m'objectera sans doute qu'en donnant au malade quelque aliment ou quelqu'autre remede rempli de particules spiritueuses & volatiles, ce seroit la même chose, & que le malade en retireroit le même avantage, sans avoir le même desagrément en le prenant.

Je réponds que l'on pourroit faire la même objection à tous ceux qui se servent des specifiques, & nommément à ceux qui font prendre des excremens humains aux personnes qui ont été morduës par ce serpent, dont j'ai parlé, qui s'appelle Garit, & dont la blessure n'a point d'autre antidote. Il y a beaucoup d'apparence que si l'experience n'avoit pas fait connoître aux habitans de cette Province, où cet animal est commun, que les autres remedes qui peuvent contenir autant d'esprits volatiles sulfureux que les

excremens humains, y étoient inutiles, on les leur auroit donnez, & on leur auroit épargné le desagrément de prendre un remede si dégoûtant ; mais la vertu d'un remede specifique ne consistant, ce me semble, que dans une certaine proportion qui se rencontre entre la cause du mal & le remede ; n'est-il pas très-vraisemblable qu'elle doit se trouver entre les esprits de l'homme qui sont répandus, [quoiqu'en differente quantité,] dans toutes les parties de son corps, & le venin qui produit la Peste en lui & qui devroit, à mon avis, être plûtôt appellé venin de l'homme, que venin pestilentiel, puisqu'il ne provient, comme je l'ai fait voir, que des propres sels predominans de son temperament exaltez & unis aux atomes mineraux, qui sans eux n'auroient jamais de venin, & ne seroient jamais ny corrosifs ny pestilentiels.

Tellement que le plus grand nombre de ceux qui sont attaquez & qui meurent de la Peste, étant du tiers état, parce qu'il prevaut aux deux autres, & la plûpart encore étant païsans & habitans à la campagne, qui le plus souvent manquent d'argent pour acheter des remedes, d'Apoticaires pour les leur distribuer, & de Medecins pour leur indiquer ceux qui conviendroient le mieux à leurs temperamens, je conseil-

lerois en general à un chacun, [si j'étois dans un païs affligé de la Peste,] avec plus de confiance qu'aucun autre remede, celui de ses propres excremens detrempez avec ses propres urines, & coulez par un linge de la maniere que rapporte Formius dans l'Observation que j'ay citée, avec cette seule remarque que je voudrois qu'ils fissent, que tous ceux qui se reconnoîtroient d'un naturel très-vif & très-aisé à se fâcher, maigres, & sang chaud, actifs, agiles, prompts, d'un teint pâle, tirant sur le jaune & sur tout à la face & aux yeux, [qui est la seule notion qu'on peut donner à de telles gens du temperament bilieux,] les détrempassent dans quelque suc acide, comme de limons, de berberis, ou d'ozeille, ou simplement dans un mélange d'une partie du vinaigre, & de trois parties d'eau commune, au lieu de le faire dans leurs urines, de peur d'augmenter chez eux les sels acres predominans de leur temperament par les sels acres & lixivieux, contenus dans ses urines, & j'exhorterois très-particulierement les unes & les autres, de quel temperament qu'ils fussent, d'imiter l'exemple des trois personnes, de la même maison, qui au rapport de Formius se guerirent de la Peste à Montpellier par ce seul remede, en le prenant, comme elles, dès

le premiers moment qu'ils s'appercevroient de la moindre indisposition, ce qui me paroit être la chose la plus importante dans la Peste, quelque soit le remede qu'on y fasse, comme tous les Medecins en conviennent, bien qu'en cela leur avis important ne soit pas trop suivy; ce qui ne vient, à ce que je pense, que de ce qu'à force de craindre cette maladie, on aime à se flatter & à douter qu'on soit infecté, jusqu'à ce qu'on en ait une certitude qui le plus souvent ôte toute esperance de salut, & au Medecin, & au malade. Ainsi il vaut bien mieux prendre des remedes au premier soupçon que l'on peut avoir, que d'attendre trop tard, & sur tout celuy des excremens, parce qu'étant preservatifs aussibien que curatifs, s'ils n'agissent pas d'une façon, ils agissent de l'autre, ce qui est très-aisé à comprendre par l'effet qu'ils font.

J'ay déja dit, après avoir rapporté l'Observation de Formius, que la repugnance naturelle, avec laquelle on prend les excremens, fait soûlever l'estomach, & procure, sans exciter aucune irritation dangereuse une évacuation, par le haut, & par le bas, de toutes les matiéres impures, & indigestes qui se trouvent dans l'estomach, & dans les intestins, & qu'outre cela ce remede fournit de luy-même au sang beau-

coup plus de parties ſpiritueuſes qu'il n'en perd par l'évacuation des matieres cruës & indigeſtes dont il procure la ſortie, tellement qu'il remplit, par ces deux manieres d'agir, toutes les indications qui ſe preſentent dans la cure de la Peſte, & on n'a beſoin pour avoir ce remede ny d'argent, ny d'Apoticaire.

Que ſi quelqu'un prenant confiance à ce remede ſur le bien qu'en diſent tant de graves Auteurs que j'ai citez, & rebuté de n'avoir pas librement ce remede, pour être conſtipé naturellement, (comme ſont ordinairement les hypocondriaques, qui abondent en acides, & la plûpart de ceux qui mênent une vie ſedentaire, & qui engendrent beaucoup de glaires ou de cette pituite que les Anciens appelloient vitrée,) étoit mal-heureuſement tenté de murmurer contre la divine Providence, qui ne lui auroit pas donné, comme au reſte des hommes, une liberté de ventre qui lui fournit chaque jour ce remede, qu'il ſe garde bien de ſe laiſſer aller à un tel excez d'ingratitude, & qu'il ſçache que pendant qu'il eſt en ſanté, ce reſſerrement de ventre eſt abondamment compenſé par les autres évacuations, (telles que ſont, celle qui ſe fait par les crachats qu'ils jettent en abondance, d'où vient le proverbe

qui les concerne, *Sputatores melancolici*, & celles des urines & de l'insensible transpiration qui sont beaucoup plus copieuses en lui que dans les autres qui ont le ventre libre,) & qu'en tems de Peste, ses urines qui conviennent parfaitement à son temperament, suppléent heureusement aux excremens qui sont retenus dans son corps où ils ne sont pas inutiles, comme je l'ay déja dit, ensuite de la remarque qu'en ont faite Diemerbrock & plusieurs autres Medecins, outre que s'il n'a pas des excremens frais, au moment qu'il en auroit besoin, il peut, en avoir de secs, (qui sont presque aussi bons,) & les detremper de même dans ses urines.

Quand je dis que je suis persuadé que les esprits humains qui sont diversement répandus dans toutes les parties du corps de l'homme, sont le contrepoison du venin pestilentiel, je ne veux pas dire qu'ils guerissent sûrement & infailliblement tous ceux, qui étant atteins de cette maladie, auront recours à ce remede; mais seulement tous ceux en qui la Peste sera curable, & dont la plûpart mourroient avec tout autre remede; car j'ai presque demontré, en distinguant & expliquant les cinq états que j'ay découvers dans le sang & qui répondent aux cinq classes de malades distinguées

guées dans la relation de la Peste de Marseille, que le cinquiéme de ces états, qui répond parfaitement à la premiére classe, & desesperé, & incurable, tant à cause de la promptitude avec laquelle le grand nombre d'atomes mineraux, qui est entré dans le corps du malade, s'unit avec la grande quantité des sels predominans de son temperament, qui s'y sont trouvez degagez, exaltez, & tout prêts à s'unir à eux dans l'instant, qu'à cause de l'extréme vitesse avec laquelle ils détruisent le sang humain dès que par cette fatale union ils sont devenus venimeux, & corrosifs.

Mais comme je n'ay proposé le remede des excremens [qui me paroit remplir toutes les indications qui se presentent dans la cure de la Peste] qu'au tiers état, & notamment aux pauvres païsans, & gens de la campagne, qui sont le plus souvent dépourvûs de tout secours, & qui portent toûjours celuy-là avec eux, & qu'il pourroit sembler par là que je voudrois imiter le Capucin Charitable, qui distingue les parfums pour les riches, & les parfums pour les pauvres; je declare que la Peste étant la même chez les uns, & chez les autres, qu'elle traite également, & sans distinction, j'entends aussi que ce remede soit d'une égale bonté pour les plus grands Seigneurs,

& pour les plus grands gueux du monde ; mais comme les richesses donnent à ceux là les moyens de se faire servir avec des soins plus recherchez, & des remedes plus precieux & plus agreables, quoy que peut-être moins efficaces, je craindrois de m'attirer leur indignation si je leur proposois un remede si sale, & si dégoutant ; bien qu'il me paroisse le plus convenable de tous ceux que j'ay trouvez dans les Auteurs les plus experimentez dans la cure de la Peste.

C'est pourquoy pour ménager l'honneur de leurs bonnes graces, aussi bien que celles de certaines personnes d'une extréme delicatesse, qui diroient d'abord qu'elles aiment mieux mourir de la Peste que de s'en guerir, en prenant dans les premiéres atteintes du mal, un remede si sale. Je leur conseilleray pour m'accommoder autant à leur propreté qu'à leur delicatesse, de prendre dès les premiers momens, si elles se trouvent un seul des simptomes que j'ay rapporté plus haut, qui indiquent qu'il y a quelques impuretez dans leur estomach, une dose proportionnée, & reglée par Monsieur leur Medecin, du vitriol blanc que j'ay proposé en parlant des vomitifs, & de recourir ensuite incessamment au remede que je conjecture de-

voir être le ſpecifique de la Peſte, & conſiſter aux eſprits humains, de quelle partie du corps qu'on les tire, en prenant dans quelque liqueur convenable à leur temperament une doſe reglée de même par Monſieur leur Medecin, de ſel volatile, ou de crane, ou de ſang, ou d'urine, ou de cheveux humains.

Mais à propos des cheveux, il n'eſt point de parties du corps humain, dont l'on tire, par la diſtillation, une ſi grande quantité d'eſprits, de ſel volatil, & d'huyle, que de celle là, tous les Chymiſtes en conviennent; or ce n'eſt ny la cornue dans laquelle on les met pour les diſtiller, ny le feu dont on ſe ſert pour en faire la diſtillation, qui y en met la quantité conſiderable qu'on en tire, elle eſt donc réellement, & évidemment dans les cheveux.

C'eſt cette certitude qui m'engagea il y a peu de tems à prendre une pincée de mes cheveux coupez bien menus, à les jetter dans de l'eau boüillante dans un pot bien bouché, à les y laiſſer infuſer pendant une demy heure, à peu près comme on fait le Thé; je paſſay enſuite l'infuſion par un linge, je luy trouvay une couleur cryſtalline fort claire, & un petit goût preſque imperceptible plûtôt agreable que dégoûtant, &qui me parût être legerement aromatique.

J'en pris une cuillerée qui me fit legerement vomir six ou sept heures après sans que je puisse assurer si ce vomissement fût l'effet de cette infusion, ou de quelque disposition naturelle qui se trouva en moy; comme je me portois bien, & que je ne jugeay pas d'avoir besoin d'aucun remede, je ne poussay pas plus loin mon épreuve.

Comme je n'ay pas eû d'occasions d'éprouver quels sont les effes de ce remede, qui ne peut-être qu'excellent, étant remply d'une infinité d'espris humains, & qu'il ne peut du moins que d'être ou vomitif, & purgatif comme les excremens, ou sudorifique comme les esprits, & le sel volatile qu'on en tire par la distillation, & peut-être tous les trois en même tems, c'est-à-dire, vomitif, purgatif, & sudorifique, je supplie Messieurs les Medecins qui se trouveront à portée de servir des personnes atteintes de la Peste ou de quelque fiévre maligne, de vouloir bien éprouver quelle sera la vertu d'un remede si aisé à faire, & qui coute si peu.

S'il fait le même effet que les excremens, qui pourroit refuser de le prendre? d'autant plus qu'au lieu d'être dégoutant comme ceux là, il a, comme j'ay dit, un goût imperceptible plûtôt agreable que déplaisant. S'il est sudorifique, ce doit être le

meilleur de tous les sudorifiques le plus naturel, & le plus convenable à tous les temperamens, puisque ce n'est qu'une partie de la personne même qui le prend.

Ce qui m'obligea encore de faire infuser des cheveux, & de gouter de l'infusion, fût ce que dit Knephœlius Medecin d'armée, sur les ongles des pieds, & des mains qu'il faisoit infuser dans du vin chaud pendant la nuit, & qui étoit le seul cathartemetique dont il se servoit pour purger les soldats, ce qui avoit des succès merveilleux; or puisque le vin émetique qui purge souvent par le haut, & par le bas, n'est qu'une infusion du foye, ou du verre ou des regules d'antimoine faite dans du vin blanc, pourquoy ne pas luy preferer l'infusion de quelqu'une des propres parties de nos corps qu'il est très-constant qui renferment quantité de particules spiritueuses, qui dédommagent toûjours le sang de celles qu'il employe pour les differentes contractions des fibres musculeuses, qui servent à l'évacuation des matieres, de quel côté qu'elles sortent.

L'inspection des cadavres des pestiferez, ouverts par l'habile Monsieur Soulier en presence de Messieurs les Medecins de Montpellier, deputez par la Cour en Provence, dans lesquels ils ont trouvé quantité

d'inflammations gangreneuſes en differentes parties internes, me porte fort à penſer, que puiſque le ſang de bouquetin eſt un ſpecifique, renommé pour la cure des inflammations internes, & ordinaires; le ſang humain deſſeché, & conſervé avec ſoin, doit être le ſpecifique des inflammations gangreneuſes, peſtilentielles, qui ne dépendant que d'un défaut d'eſprits dans le ſang, doivent probablement être gueries par un remede qui en contient beaucoup de la même nature, & qualité que ceux qui y manquent.

Tellement que comme la ſaignée eſt fort dangereuſe en téms de Peſte, tant pour les ſains que pour les malades, je me trouve fort porté à croire que tous ceux qui n'auroient point de raiſons invincibles de ſe faire faire une legere ſaignée dans une ſaiſon convenable, & avant que la Peſte fût tout près du pays, feroient prudemment de ſe faire tirer deux onces de ſang dans un beau jour, après s'être nourris la veille, des meilleurs alimens qu'ils auroient pû, de le recevoir dans un vaſe fort large, afin qu'y étant plus étendu il en fût plûtôt ſec, & dès qu'il le ſeroit ſuffiſamment, de le bien fermer, & de le conſerver avec ſoin pour s'en ſervir au beſoin, au même poids que celuy de bouquetin.

Ceux qui auroient de fortes raisons de ne point se faire saigner, pourroient se munir de quelques onces du sang qu'on tireroit à un jeune homme de bonne santé, tous les remedes tirez de l'homme naturellement, & sans le secours de la chymie, me paroissent preferables à tous autres dans la cure d'une maladie dont le venin ne provient que de l'homme même, qui me paroit en porter le contrepoison.

Ceux qui mépriseront de se servir de leurs propres esprits ou naturels, tels qu'ils sont dans les urines, & dans les excremens, ou tirez de quelqu'une des parties de leur corps, ou par l'infusion ou par la distillation, après avoir pris le vomitif que je leur ay proposé dès les premiéres atteintes du mal, ne doivent pas, ce me semble, chercher d'autre sudorifique que la theriaque prise en une dose un peu forte, la plus vieille est la meilleure dans la Peste, outre l'experience que les Medecins qui ont été employez à servir des pestiferez en ont faite en plusieurs païs, il est aisé à concevoir que tant de mixtes differens qui entrent dans sa composition, ne sçauroient demeurer si long-temps mêlez ensemble sans que les principes dont ils sont composez s'y exaltent, & qu'ainsi les sels volatiles huyleux qui y abondent y sont plus dega-

gez, & plus en état d'aller inceſſamment au ſecours des eſprits du ſang, que dans celle qui eſt nouvelle, qui eſt auſſi la meilleure dans toutes les occaſions, où il s'agit de calmer par le moyen de l'opium, qui y entre en aſſez grande quantité, le trop grand mouvement des eſprits, ou d'appaiſer des douleurs fortes, & violentes.

Ce que je viens de dire en faveur de la theriaque, n'eſt addreſſée qu'aux melancoliques, & à tous ceux qui abondent en acides, & dont le venin peſtilentiel eſt un acide-ſaliniforme corroſif; car pour les bilieux, bien loin de leur être profitable, elle leur eſt très-contraire, & bien que l'on puiſſe dire en quelque façon que les eſprits volatiles huileux, qui ſe ſont dégagez par une longue digeſtion dans celle qui eſt fort vieille, pourroient bien être propres à adoucir, & détruire l'acre, comme l'acide-ſaliniforme corroſif; l'experience fait cependant connoître que les ſels acres qui abondent dans la plûpart des remedes qui entrent dans la compoſition de la theriaque, ſont toûjours à craindre dans tous ceux chez qui le ſel acre eſt le prédominant du temperament.

Ainſi au lieu de la theriaque, les ſucs acides de limons, de berberis, de grenades, d'ozeille, les eſprits acides de nitre,

de sel, de vitriol, & de vinaigre, les remedes émulsifs, & adoucissans, & enfin tout ce qui est propre à diviser, ou à envelopper, & embarrasser les sels acres predominans de leur temperament, aussi bien que le corrosif acre-saliniforme qui produit en eux la Peste, y sont les remedes les plus propres, & les plus efficaces.

Mais pour dire mon sentiment sûr cette espece de remede, comme j'ay fait sur les autres, je declare qu'il me semble que le vinaigre distillé est le meilleur de tous les espris acides; & sur tout, si on prend soin de le rendre un peu medecinal, en y faisant infuser quelques racines ou fleurs de plantes aromatiques, & quelques citrons ou oranges entiéres, & écrasées. Le vinaigre contient beaucoup d'espris acides volatiles, sulfureux, qui en étant degagez & volatilisez par la distillation; sont très-propres à détruire le corrosif acre-saliniforme qui produit la Peste dans les bilieux; & les soulfres des racines, & des fleurs des plantes aromatiques, aussi bien que du citron ou de l'orange étant des plus purs, & des plus volatiles qu'il y ait, sont aussi très-propres à envelopper, & à embarrasser ce corrosif dans leurs parties rameuses; ainsi il ne faut pas s'étonner si ces vinaigres alexipharmaques, quoyque composez avec

moins de methode, pour y avoir mêlé indifferemment bien de plantes differentes, dont les unes sont acres, & ameres, les autres odorantes; quelques autres sans odeur, ont été cependant si vantez, & si recommandez dans la cure de la Peste.

Je ne m'amuse point icy à faire l'énumeration de toutes les plantes, & de tous les remedes alexipharmaques, & antipestilentiels; tous les Auteurs en sont remplis, je me contenteray de dire en general, que ceux qui sont aromatiques, doivent être preferez aux autres, parce que, comme je l'ay déja dit, ils contiennent quantité de soulfres très-purez, très-degagez, & très-propres à adoucir l'un, & l'autre corrosif.

Je ne m'arréte point aussi à prescrire des formules composées de ces remedes, c'est un privilege qui me paroit reservé singulierement à Messieurs les Medecins qui sont employez auprès des pestiferez, & qui seuls me semblent être en droit de les composer, & de les conformer au temperament different des malades qu'ils ont à traiter, & ensuite [sans le perdre jamais de vûë, & sans s'écarter, sous quel pretexte que ce soit, de l'indication qu'ils en doivent tirer, & qui me paroit devoir être regardée comme le guide de la route qu'il faut suivre,] les pro-

portionner à l'âge, aux forces, au sexe, & à diverses autres circonstances qu'ils ont à considerer.

Il me suffit pour la preuve de mon systême, & pour remplir les engagemens du titre de ce Traité, d'avoir montré qu'il convient avec l'experience, avec la pratique des Auteurs les plus heureux, & les plus experimentez dans la cure de la Peste, & avec tous les remedes qu'ils ont le plus estimez, que j'ay fait voir qu'il ne faut pas donner indifferemment à toute sorte de personnes, les uns convenant à un certain temperament, & les autres à un autre.

Je finis enfin ce petit Ouvrage par où je l'ay commencé dans ma Preface addressée à Messieurs les Medecins, en declarant que je soûmes avec respect les conjectures, dont il est remply, à leur jugement. Je les prie derechef de le vouloir bien examiner sans prevention, & avec toute l'attention que merite l'importance de la matiére qu'il traite.

Je les prie de le faire sans prevention, parceque Stenon m'a appris les effets dont elle est capable.

Cet habile Medecin Danois, ayant découvert que tous les nerfs, au lieu de prendre leur origine dans le cœur, comme l'avoient enseigné Hypocrate, & Aristote, la

prenoient dans le cerveau ou dans le cervelet, alla voyager en Italie, & étant arrivé à Venise, il s'informa s'il y avoit quelque fameux Medecin. On luy en nomma un entre-autres qui étoit fort âgé, & qui étoit celuy qui avoit le plus de reputation; Stenon l'étant allé voir, & étant tombé dans la conversation sur le chapitre des nerfs, il luy fit part de ce qu'il avoit eû le bon-heur de découvrir sur leur origine, à quoy le Venitien ayant répondu que la chose étoit impossible, & que tous les Medecins, & tous les Philosophes convenoient du contraire. Stenon luy offrit de le convaincre par le témoignage de ses propres yeux, s'il vouloit bien qu'il dissequât en sa presence quelqu'animal, dont il luy verroit conduire tous les nerfs [sans en excepter même celuy du cœur] depuis leur extremitez qui sont dans les parties où ils aboutissent, jusques aux glandes du cerveau, & du cervelet, où il luy feroit voir très-clairement qu'ils prenoient tous leur origine; le Medecin de Venise accepta l'offre, croyant la chose impossible; Stenon luy fit voir au contraire qu'elle alloit ainsi qu'il luy avoit dit, ce que celuy là ayant veu de ses yeux, qu'il ne pouvoit pas dementir, & touché de ses mains avec lesquelles Stenon luy fit suivre tous les nerfs qu'il voulût,

dès leurs extremitez jusques à leur origine dans le cerveau ou le cervelet, il dit à Stenon en s'écriant, en verité, Monsieur, vous venez de me faire voir cette nouveauté si clairement, que si Hypocrate & Aristote n'avoient pas dit le contraire je serois de vôtre sentiment.

Que peut-on dire de plus fort pour prouver le pouvoir qu'a la prevention pour empêcher qu'on se rende à la verité

Combien de tems n'a t-il pas falû pour persuader la circulation du sang dès qu'Haruée l'eût découverte, bien qu'il prouvât par une experience incontestable que faisant une ligature, dans quelque partie que ce fût, & une incision à quelque vêne, tant soit peu considerable du côté le plus éloigné du cœur, tout le sang du corps sortoit par cette ouverture. Malgré toute l'évidence de cette preuve, je doute s'il n'y a point encore aujourd'hui dans le monde quelque personne assez prevenuë des opinions de l'antiquité pour douter de cette verité, du moins sçay-je bien qu'en l'année 1690. que j'étudiois à Montpellier, quelques anciens Docteurs de la ville en doutoient encore, prevenus que l'antiquité, (qui ne l'auroit pas sçû,) n'avoit rien ignoré.

Cela étant ainsi, & la prevention ayant

eu tant de pouvoir pour empêcher de croire des veritez qui se pouvoient prouver par le témoignage des sens, que ne dois-je pas craindre pour les nouvelles conjectures que je propose dans cet Ouvrage, & sur tout pour celle qui m'a fait avancer qu'un pestiferé ne peut pas communiquer la Peste à une autre personne, ny pendant sa maladie, ny après sa mort? puisque bien loin de les pouvoir prouver par des experiences sensibles comme Stenon & Haruée pouvoient prouver leurs nouvelles découvertes, je n'ay pour les autoriser, que le raisonnement & quelques experiences, qui, quelles fortes qu'elles paroissent à des esprits qui recherchent la verité sans prevention, ne paroitront tout au plus que problematiques à tous ceux, qui infatuez des opinions de l'antiquité, veulent croire aveuglément avec elle, que la Peste est contagieuse d'une maniere qu'on ne sçauroit toucher une personne qui en est atteinte, sans en être infecté.

Je prie encore Messieurs les Medecins, qu'au cas qu'ils trouvent que je me sois égaré du bon chemin, ils ayent la bonté de m'y remettre, & de me faire connoître où je m'en suis écarté, afin, qu'après y être rentré, nous pussions découvrir ensemble, une fois pour toutes, la nature

& les veritables causes de la Peste, parce que si chacun d'eux veut bien se donner la peine d'y travailler, je me flatte que par le moyen des soustractions, des additions & des reformes qu'ils daigneront bien faire à cet Ouvrage, ils le pourront rendre parfait, dequoi je leur cederay avec justice toute la gloire, me contentant pour ma part de leur en avoir donné l'occasion, & étant prêt d'avoüer que je n'avois fait que l'ébaucher.

C'est une grace que je demande specialement à Messieurs les illustres Medecins de Montpellier & autres, qui ont servi les pestiferez en Provence, comme ils sont plus au fait de cette maladie que ceux qui n'en ont jamais vû, & qui n'en parlent, comme moi, que de loin, c'est à leur jugement que je soûmets preferablement ce nouveau systême, afin qu'ils ayent la bonté de voir s'il pourra convenir avec plusieurs circonstances & faits de pratique, qu'ils peuvent avoir observez, & qui ne me sont pas connus; content que s'il a le bon-heur d'avoir leur approbation, & mes conjectures celui d'être autorisées par quelques unes de leurs experiences, personne n'osera les contredire.

Que si mal-heusement elles se trouvent contraires à leurs experiences, je les prie

très-humblement de vouloir bien m'apprendre les endroits où se trouveront ces contrarietez, afin que je tâche d'y remedier en les tournant d'une maniere à les y faire convenir, ou que si la chose est sans remede, je renonce à mon systême pour en chercher un plus juste, ou pour attendre celui qu'il leur plaira de nous en donner.

Mais dans ce moment, il me tombe par hazard entre les mains un recueil des Observations & Reflexions faites sur la maladie contagieuse de Marseille & d'Aix par Messieurs Chicoyneau, Verny & Soulier, deputez par la Cour dans ces deux Villes, dans lequel j'ai le plaisir de voir les plus essentielles de mes conjectures confirmées par leurs experiences & leurs sçavantes reflexions; ainsi que je vais le faire voir.

Premierement ces illustres Medecins conviennent dans les judicieuses reflexions, (qui sont les dernieres de leur recueil,) & qu'ils ont faites sur les faits principaux tant de leur derniere Observation, que de toutes celles qu'ils ont faites en servant un si grand nombre de pestiferez, que la dissolution du sang a eu souvent autant de part à la production des accidens pestilentiels que la coagulation, que plusieurs pestiferez n'ont été gueris que par l'usage des

des humectans, des adoucissans, des astringens, & des narcotiques, qui sont plus propres à suspendre & à arrêter le cours du sang qu'à l'animer & à le diviser; & que la connoissance des remedes propres pour la guerison des malades dépend absolument de sçavoir bien démêler si dans le cours de cette funeste maladie la maîtresse liqueur est coagulée, ou si elle est trop dissoute & trop divisée.

Ce qui prouve évidemment ce que j'ai avancé, que la Peste peut dépendre de deux corrosifs differens & opposez, qui peuvent agir en même tems & dans la même Peste, dans tous les âges & dans tous les séxes, pourveu que ce soit dans des sujets & des temperamens differens; & que pour guerir cette terrible maladie, il faut des remedes propres à combattre celui de ces deux corrosifs qui la produit; lesquels, bien loin de guerir celle qui dépend de l'autre, l'augmentent & la rendent desesperée & incurable.

Leurs deux observations singulieres, contenuës depuis la page 269. jusques à 278. dont la premiere est d'un enfant attaqué de la Peste sous la forme de fiévre maligne intermitente, donné par Monsieur Verny, & la seconde d'une malade attaquée du même mal sous la forme d'u-

ne fiévre intermitente, benigne, donné par Monsieur Chicoyneau, dont le premier mourût dans trois jours & demy, & la derniere guerit par le seul regime & le Kinkina, ne prouvent-elles pas évidemment ce que j'ai dit sur le témoignage de quelques autres Auteurs, que la fiévre qui accompagne la Peste, n'est pas toûjours d'une même nature, & qu'il faut faire autant d'attention, & quelquefois plus, au caractére de la fiévre qu'à la Peste même; puisqu'il conste de ces deux Observations que la Peste n'a été guéres differente dans l'un & dans l'autre des deux malades, d'autant que dans les intermissions de la fiévre le garçon, qui est mort, n'a pas été plus malade que la fille qui est guerie, & que celui là est mort de la violence de l'accez, & que celle-cy n'est guerie, que parce qu'il étoit beaucoup moins rude & qu'on l'a arrêté par le moyen du Kinkina, tellement qu'on pourroit dire en quelque façon que dans ces deux malades, il n'y a eu de difference évidente & sensible que dans la fiévre dont la Peste a été accompagnée, laquelle, quoi qu'intermittente dans tous les deux, a été maligne dans l'un, & benigne dans l'autre, & que si on avoit pû arrêter par le Kinkina le retour de l'accez du garçon, comme on arrêta celui de la fil-

le, il ne seroit peut-être pas mort, puisque dans les intermissions où il n'y avoit que la Peste, sans que la fiévre y fut, Monsieur Verny le trouvat si libre, & son poulx en si bon état, qu'il avoüe que dans toute autre maladie il n'auroit pas fait façon d'annoncer sa guerison ; ainsi l'on pourroit dire qu'il n'est pas mort de la Peste, mais de la fiévre, dont l'accez ayant charriée dans le sang une grande quantité de matieres extrêmement cruës, fort visqueuses, & très-indigestes, & ne s'y étant pas trouvé assez d'esprits pour en procurer la coction, & pour combattre en même tems les atomes mineraux, dont ils auroient peut être été victorieux sans cette irruption de nouveaux ennemis, il ne s'y en est pas trouvé par consequent suffisamment pour continuer le diastole & le sistole du cœur, dont la cessation a mis fin à sa vie, au lieu que dans la fille le Kinkina ayant empêché le retour de l'accez, & les esprits qui se sont trouvez chez elle, n'ayant eu à combattre que les seuls atomes mineraux qui n'y étoient entrez qu'en petite quantité, & qui n'y avoient trouvé que bien peu de sels exaltez, il ne s'y est formé qu'un corrosif foible & leger, qui a bien-tôt cedé au peu de remedes qu'on y a faits, ce qui me persuade que la Peste,

dont cette Demoiſelle fut atteinte, dépendit du ſecond état du ſang que j'ai diſtingué,& qui répond à la quatriéme claſſe des malades de ces Meſſieurs.

La reflexion qu'ils font enſuite ſur ces deux Obſervations, que le levain peſtilentiel agit diverſement, ſuivant la diverſe diſpoſition des perſonnes qu'il attaque, n'inſinuë t elle pas la neceſſité qu'il y a que les atomes mineraux, [qui ſont ce pretendu levain peſtilentiel,] s'uniſſent avec les ſels prédominans & exaltez du temperament qui pouvant être differens, & tantôt acres, & tantôt acides, établiſſent cette diverſe diſpoſition des perſonnes qu'il attaque; Ce qu'ils ajoûtent que ce levain n'eſt pas un vray poiſon, un levain cauſtique & corroſif, une vapeur infernale, comme il plait au vulgaire de le nommer, ne confirme-t-il pas que les atomes mineraux ſont des corps indifferens de leur nature, & qu'ils ne deviennent plus ou moins venimeux, qu'à proportion de la quantité plus ou moins grande des ſels predominans & exaltez du temperament qu'ils trouvent dans les corps où ils entrent.

Ce que ces Meſſieurs diſent au commencement de la derniere de ces deux Obſervations, que cette Demoiſelle dont ils parlent avoit rêſté renfermée pendant trois

mois avant qu'elle tombât malade, pour éviter toute sorte de communication avec les personnes du dehors, ne marque-t-il pas que telle précaution est inutile, & qu'on peut être attaqué de la Peste sans sortir de sa maison ny de sa chambre de la maniere dont je l'ay expliqué; ne donne-t-il pas encore lieu de penser que dans le tems qu'il fut entré avec l'air quelques atomes mineraux dans sa maison pour en avoir peut-être ouvert quelque fenêtre, (aux heures du jour que j'ay dit me paroître les plus suspectes,) afin d'avoir le plaisir de respirer l'air frais du soir & du matin, la servante de la maison fut la premiere, qui s'étant trouvée à portée d'en humer par la respiration une bonne quantité, & leur ayant fourny une quantité suffisante de sels exaltez, elle fut attaquée de la Peste, qui la fit mourir dans trois ou quatre jours, & dont elle seroit peut-être guerie, si au lieu de l'abandonner à la porte de la ruë, on avoit eu la charité de la secourir de quelques remedes. N'y a-t il pas aussi lieu de penser que quinze jours après sa mort, la Demoiselle ayant humé de même quelques-uns des atomes qui restoient, parce que la servante ne les avoit pas tous pris, & s'étant trouvée chez elle quelques sels exaltez par la concentration des esprits

qu'avoit causée en elle le chagrin ou l'effroy d'avoir vû mourir sa servante, elle fut attaquée d'une Peste beaucoup plus legere que la sienne, parce qu'elle avoit humé beaucoup moins d'atomes qu'elle, & qu'elle s'étoit trouvée beaucoup moins de sels exaltez.

La conclusion que ces Messieurs tirent à la fin de cette reflexion, que si le funeste prejugé de la contagion ne nous ôte pas la liberté d'esprit pour approfondir cette matiere, nous concevrons aisément qu'en tems de Peste nous devons bien plus craindre les dispositions interieures tant de l'esprit que du corps, que les exterieures, & nous attacher avec beaucoup plus de soin à connoître & tarir les sources de ces funestes dispositions qu'à examiner la nature du levain étranger, dont la connoissance est au dessus de nôtre porté; cette conclusion, dis-je, qui est à la page 280. de l'Ouvrage, ne nous fait-elle pas connoître bien clairement que la Peste n'est pas contagieuse, comme le funeste prejugé de la contagion l'a faussement persuadé, & que l'exaltation du sel predominant du temperament, qui procede necessairement d'une dissipation d'esprits dans le sang, & dans laquelle consistent ces dispositions interieures, est bien plus à craindre que les atomes

mineraux, (qui ſont ces diſpoſitions exterieures & ce levain étranger,) leſquels ne peuvent faire aucun mal ſans être aſſociez avec les ſels exaltez de ceux chez qui ils entrent.

La reflexion que font ces Meſſieurs à la page 255. ſur deux Obſervations precedentes par leſquelles, auſſi bien que par une infinité d'autres faits d'une notorieté publique, il conſte, diſent-ils, qu'il y a une cauſe particuliere generalement répanduë, qui ne manquoit pas de produire de funeſtes effets, dès qu'elle trouvoit des corps diſpoſez à recevoir ſes funeſtes impreſſions, & qu'on ne peut pas douter que les corps infirmes n'euſſent les diſpoſitions requiſes pour donner lieu à cette matiere d'agir, puiſque les maladies les plus communes dont les habitans de Marſeille ont été attaquez pendant le cours de la Peſte, prenoient, pour ainſi dire, & pour peu qu'elles duraſſent, la tournure de ce terrible mal, (ce qui n'eſt pas arrivé ſeulement à Marſeille, mais dans tous les endroits où la Peſte a regné ſuivant le témoignage de pluſieurs Auteurs.) Cette reflexion, dis-je, ne prouve-t-elle pas en premier lieu la neceſſité de la cauſe commune que j'ai expliquée, & l'exterieure que ces Meſſieurs appellent cauſe particuliere genera-

lement répanduë ; ne veut-elle pas dire en second lieu, pour l'expliquer selon mon systeme, que l'air avoit répandu sur toute la Ville de Marseille une quantité immense d'atomes mineraux qui ne manquoient pas de produire de funestes effets, dès qu'ils étoient humez dans la respiration par des personnes dans lesquelles, à defaut d'esprits, les sels predominans du temperament étoient éxaltez, comme les corps infirmes sont les plus sujets à cette exaltation des sels, à cause de la dissipation d'esprits qui suit ordinairement les infirmitez & les maladies, ou du peu qui s'y en engendre, il ne faut pas être surpris, si, pour peu qu'ils hument des atomes mineraux, il se forme d'abord chez eux le corrosif, qui fait prendre à leur maladie precedente la tournure de la Peste.

Ce que disent ces Messieurs dans la reflexion qui est à la page 244, que quand la Peste est une fois bien declarée, & qu'elle desole toute une Province, il peut y avoir plusieurs pestiferez qui n'ayent ny bubon, ny charbon, ny autre tâche exterieure, ne justifie-t-elle pas la definition que j'ai donnée de la Peste, & ce que j'ai dit, que bien que ces éruptions apparentes soient les simptomes qui servent le plus à caracteriser la Peste, ils ne sont pourtant pas

de-

de son essence, & peuvent y manquer sans qu'on puisse dire pour cela, que la maladie n'est pas la Peste.

Mais ce que j'y ay trouvé de plus satisfaisant pour moy, a été que l'experience ait donné lieu à ces Messieurs de penser en Provence ce que le raisonnement & les Reflexions que j'ai faites sur les differens Traitez de la Peste que j'ai lûs, m'ont fait penser en Savoye, qui est tout ce qu'ils disent dans leur Reflexion sur la cinquiéme classe des malades, contenuë à la page 221. & aux suivantes.

Ces Messieurs réconnoissent que le venin pestilentiel n'est pas, comme on le croit communément, venimeux par luy-même, mais uniquement par rapport à la disposition des sujets qu'il attaque, laquelle, selon ma pensée, ne consiste que dans le sel predominant du temperament exalté. Ce qu'ils disent que la mortalité qui regne en tems de Peste, ne doit point être imputée à ce levain prétendû, mais à la mauvaise disposition des sujets qui sont attaquez, ne detruit-il pas, comme j'ay taché de le faire, la fausse opinion de ceux qui croyent que la Peste se multiplie comme un levain qui grossit en fermentant, & qu'elle se communique de corps à corps comme si une personne pouvoit donner à un autre, en la touchant, les deux choses qui doivent con-

courir à produire la Peste, qui sont, selon ces Messieurs, cette cause particuliere generalement répanduë, & la mauvaise disposition requise pour donner lieu à cette cause d'agir, & selon moy, les atomes mineraux attirez avec l'air dans la respiration, & les sels predominans, & exaltez du temperament, qui doivent se trouver, & s'unir ensemble dans le corps de l'homme pour former le corrosif qui est la veritable, & parfaite cause de la Peste. Ce que ces Messieurs ajoûtent ensuite qu'il n'est pas de remedes plus sûrs, & plus specifiques pour se garentir des attaques de la Peste, que la sobrieté, la bonne nourriture, l'exercice, la fermeté, la tranquillité, & la moderation; n'est-ce pas la même chose que ce que j'ay dit, en expliquant le conseil de précaution contre la Peste, que donne le grand Hypocrate, lorsqu'il dit: *Labor, cibus, potus, venus, omnia sint mediocriter*, & que ce que j'y ay ajoûté sur la temperance, l'asssûrance, & la joye, qui m'ont parû, comme à ces Messieurs, les trois plus assurez preservatifs de la Peste, par les raisons que j'en ay données suivant mon systême. N'ay-je pas eu le bonheur de penser, comme ces Messieurs, sur le danger qu'il y a de se servir des preservatifs si vantez parmy les peuples, & qui n'ont été introduits que par des Charlatans ou des Empiriques, pour faire fortune par le moyen de

ces remedes, & de la credulité des peuples ignorans; ces Messieurs assûrent d'avoir vû perir miserablement la plûpart de ceux qui en usoient, & qui y mettoient toute leur confiance, & j'ay prouvé, selon mon systême, qu'il est impossible qu'un même preservatif le soit pour tous les temperamens, & qu'il en faut du moins deux de nature differente, & opposée, l'un pour combattre & détruire les acides predominans du temperament, & l'autre pour adoucir, envelopper, & embarrasser les sels acres predominans du temperament opposé, ces deux sels differens, & opposez, faisans à mon avis, avec le plus ou le moins des soulfres qui y sont entremêlez, la difference la plus essentielle, & la plus considerable des temperamens dont ces Messieurs conviennent avec moy, que la connoissance est si importante, & si necessaire dans la cure de la Peste.

En effet, que pourroit dire pour raison un Empirique, qui donne un même preservatif à un bilieux, qui abonde en sels acres, & à un melancolique, qui abonde en acides? son preservatif qu'il vante tant, est composé de mixtes qui sont ou acres, & amers, ou acides, & incrassans; si c'est le premier, qui est-ce qui ne voudroit pas convenir que les acres qui abondent en ce remede ne sont propres qu'à augmenter

ceux qui abondent de même dans les bilieux ausquels il le donnera, & qu'ainsi un tel remede est bien plus capable de disposer un bilieux à la Peste que de l'en garentir : si c'est le second, n'est-il pas de même d'une notorieté publique que les acides, que contient ce remede, augmenteront les acides du sang des melancoliques, qui le prendront, & qui seront beaucoup plus disposez à prendre la Peste, s'ils humoient quelques atomes mineraux, qu'ils ne l'auroient été s'ils n'avoient pas pris un remede qui n'est propre qu'à augmenter le sel predominant de leur temperament. Si enfin ce preservatif, en qui on a tant de confiance, est un mélange d'acres, & d'amers avec des acides, il en resultera un troisiéme corps qui ne conviendra à personne, parce qu'il n'est propre à combattre ny l'acre ny l'acide predominant du temperament.

C'est ce qui fait que je suis très-surpris que des personnes très-éclairées sur l'avis de quelque Medecin très-ignorant, se laissent abuser aussi bien que le peuple, par de sels specifiques, qui ne sont soûtenus par aucun raisonnement, ny par aucune experience, & qui, sous pretexte qu'ils ne contiennent rien qui soit mauvais & venimeux en soi-même, passent pour merveilleux, bien qu'ils soient un veritable poison pour toutes les personnes du temperament auquel ils ne conviennent pas.

L'ouverture de tant de cadavres morts de la Peste, par Monsieur Soulier en presence d'un grand nombre de personnes, sans qu'aucune y ait pris le moindre mal, n'est-elle pas une preuve convaincante, pour des esprits exemps de tous prejugez, des raisons que j'ai apportées pour montrer qu'un corps pestiferé ne sçauroit communiquer la Peste à qui que ce soit, après sa mort ? & la conservation non-seulement des ces illustres Medecins & Chirurgiens, mais encore de tant d'autres personnes qui ont servi les pestiferez, n'est-elle pas aussi une preuve bien certaine, qu'une personne atteinte de la Peste ne sçauroit pendant sa maladie la communiquer à une autre.

Mais comme de toutes les conjectures de ce petit Traité, celle-cy est la plus importante, la plus considerable, & celle contre qui l'on est le plus prévenu, je ne sçaurois m'empêcher d'inserer icy la Réflexion faite par le sçavant Monsieur Verny, (qui fait si bien connoître la profondeur de sa doctrine par tout ce qui vient de lui,) laquelle est contenuë à la page 206. du recuëil de leurs Observations & Réflexions, & qui est une preuve si autentique d'une verité qu'il me paroît si importante de persuader à tout le monde.

Réflexion de Monsieur Verny sur la quatriéme Observation d'une malade

de la quatriéme classe.

Ce qui paroît singulier dans cette Observation, est que cette malade pestiferée ait allaité son fils pendant tout le cours de sa maladie, sans lui communiquer la Peste: ce cas n'est pourtant pas unique, en ayant vû plusieurs autres de même nature avec Monsieur Chicoyneau pendant nôtre séjour à Marseille, & ce qui paroîtra sans doute bien plus singulier, est que des pestiferez des premieres classes, qui ont mal-heureusement peri dans l'espace de trois ou quatre jours, ayant allaité leur enfant sans leur donner le moindre mal, nous pouvons de plus attester avec sincerité que dans la visite des Hôpitaux, dont on nous avoit confié l'inspection, nous avons été plus d'une fois les temoins oculaires du spectacle affreux de ces miserables enfans suçant leurs meres agonisantes.

Je ne m'arrêteray pas à faire voir que ces observations sont d'un très-grand poids pour détruire le prejugé de la contagion, cette matiére étant d'une trop grande importance pour n'être discutée qu'en passant: mais il est à propos de remarquer, qu'on ne peut rendre raison du fait ci-dessus qu'en supposant que les mammelles des malades pestiferées ne sont pas toûjours alterées par le venin pestilentiel, & que dans le cas rapporté, elles ne reçoivent sans doute que de ce qu'il y a de plus pur, ou du moins in-

fecté dans la masse du sang : Ce qui ne nous paroîtra pas surprenant, si nous faisons reflexion que dans les personnes attaquées de la Peste, toutes les parties du corps ne sont pas gâtées & corrompuës ; je ne dis pas seulement dans les personnes qui guerissent de ce terrible mal, mais même dans celles qui en perissent, puisque l'ouverture des cadavres fait voir que plusieurs parties interieures, sont sans aucune tache, & sans aucune autre alteration, marque évidente que la masse du sang n'a pas deposé, en circulant, le levain de la peste dans ces mêmes parties.

L'observation qui a donné lieu à cette reflexion, ne prouve-t'elle pas en même temps par l'experience deux de mes principales conjectures, dont la premiere est qu'un pestiferé ne peut pas communiquer la peste à un autre ; car il faut convenir que si la chose étoit possible, elle devroit principalement arriver entre mari & femme, & entre la mere nourrice & l'enfant qui la tette, puisque il n'est point d'attouchement respectif si interne que ceux qui arrivent entre les uns & les autres ; Or puisque l'amant Holandois qui avança la consommation de son mariage avec sa maîtresse pestiferée, & que tous ces enfans, qui au rapport de ces illustres Medecins de Montpellier, suçoient leurs meres agonisantes de la peste, n'ont pris aucun mal les

uns des autres, pourroit-il ſe trouver encore quelqu'un aſſez prevenû pour croire que la Peſte ſoit contagieuſe de la maniere dont le peuple en eſt perſuadé.

La ſeconde de mes conjectures que prouve la Refléxion de Monſieur Verny, eſt que le corroſif qui produit la Peſte ſe dulcifie à meſure qu'il détruit le ſang, ſoit qu'il le diſſolve, ſoit qu'il le coagule, comme je l'ay expliqué; car s'il paſſoit dans le ſang des enfans auſſi corroſif, qu'il l'a été dans les meres, qu'il fait mourir, il y a bien apparence que ces pauvres enfans, au lieu de leur échaper, en ſeroient les premiéres victimes, à cauſe de leur grande delicateſſe : à moins qu'on aimât mieux penſer que le corroſif qui eſt formé en partie des propres ſels exaltez de la mere peſtiferée, n'a pas la proportion, & la configuration qu'il luy faudroit pour détruire la maſſe du ſang de ſon enfant, ou bien enfin que le corroſif formé des ſels exaltez de la maîtreſſe liqueur, qui eſt le ſang, ne s'attache qu'à elle ſeule, & nullement aux autres, & encore moins au lait qu'à toute autre, parce que les parties fibreuſes, rameuſes, & embarraſſantes, dont il eſt compoſé, ſont très-propres à adoucir quel corroſif que ce ſoit.

Après avoir eû la conſolation de voir les plus fortes, & les plus nouvelles de mes conjectures ſoûtenuës, & confirmées par tant

de sçavantes observations, & de judicieuses reflexions faites par ces illustres Medecins qui sont des juges si competans de cette matiere ; j'espere que tout ce qu'il y a de gens de bon sens, & sur tout les Medecins qui doivent être plus éclairez en cette matiére, & par consequent plus propres à distinguer le faux d'avec le vray, se rendront à la verité, & nous aideront, ces Messieurs, & moy, à détromper le reste du monde, & à luy persuader que la Peste n'est point contagieuse, de la maniere dont on l'a crû, & qu'en se défiant de l'air, & des differens entrepos, qu'il peut avoir fait dans une infinitez d'endroits, des atomes mineraux qui sont la semence de la Peste, ou autrement le levain pestilentiel, & en prenant les precautions que j'ay proposées, on pourra se servir mutuellement les uns les autres avec la même asûrance, & la même charité que dans les autres maladies, sans craindre que les malades puissent communiquer leur mal à ceux qui les servent. Si on peut se convaincre de cette importante verité, que de desordres, que de malheurs, que d'effrois épargnez ? quelle asûrance, & quelle joye ne verroit-on pas succeder, au milieu de la Peste même, à la crainte, & à la tristesse, qui en sont presque inseparables, & qui contribuent si fort à l'augmenter. Le mari n'abandonnera plus sa femme, la femme ne

qu'ittera plus son mari ; les peres & les meres n'auront plus la triste & douloureuse complaisance de se voir arracher, d'entre les bras, des enfans, qu'ils aiment autant qu'eux mêmes, pour les voir trainer dans des Hôpitaux, ou pour mieux dire, entre les bras d'une mort presque certaine;les enfans ne se verront plus exposez à se voir enlever leurs peres,&leurs meres,& privez par là de la benediction,dont le Seigneur a promis de recompenser les soins,& les services qu'ils leur rendroient ; les maîtres, & maîtresses secourront leurs domestiques avec plus de charité;& les domestiques ne craignant plus de prendre la Peste en servant leur maîtres, ny d'être mis au milieu des ruës s'ils venoient à tomber malades, les serviront avec le même courage, & le même zele,que s'ils avoient une maladie ordinaire; & par ce moyen la confusion, & le desordre, qui dans la Peste font presque autant de mal que la Peste même, cesseront, & tout le monde imitera les Turcs, qui ne s'embarrassent guéres de la Peste, qui est souvent chez eux, qui se servent reciproquement comme dans les autres maladies, & qui ne songent qu'à s'en preserver par une grande sobrieté, & par une extrême propreté, qui sont deux preservatifs de la derniere consequence dans la Peste, comme je l'ay expliqué.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû avec attention un manuscrit qui a pour titre, *Traité de la Peste*, où l'on concilie les differentes opinions des plus habiles Medecins dont on deduit un nouveau systême, & je n'y ay rien reconnu qui puisse donner sujet de refuser l'Approbation de l'imprimer. A Lyon ce 29 Decembre 1721.

Signé DE LA MONIERE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos Amez & Feaux Conseilliers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. nôtre bien-Amé le SIEUR BRUYSET, Libraire à Lyon, Nous ayant fait supplier de luy accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Livre qui a pour titre *Traité de la Peste*, & qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public: Nous avons permis & permettons par ces presentes audit Bruyset de faire imprimer ledit livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites presentes; faisons defences à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance, à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en

beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servy de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de nôtre très-cher & feal Chevalier, Chancelier de France le Sieur Daguesseau; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Chateau du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & feal Chevalier, Chancelier de France le Sieur Daguesseau, le tout à peine de nullité des presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il luy soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires: CAR tel est nôtre plaisir. DONNÉ à Paris le huitiéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent vingt-deux, & de nôtre Regne le septiéme.

Par le Roy en son Conseil, CARPOT.

Registré sur le Registre V^e. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 45. *page* 43. *conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil, du* 13. *Août* 1703. *A Paris ce* 12. *Janvier* 1722.

DELAULNE, Syndic.